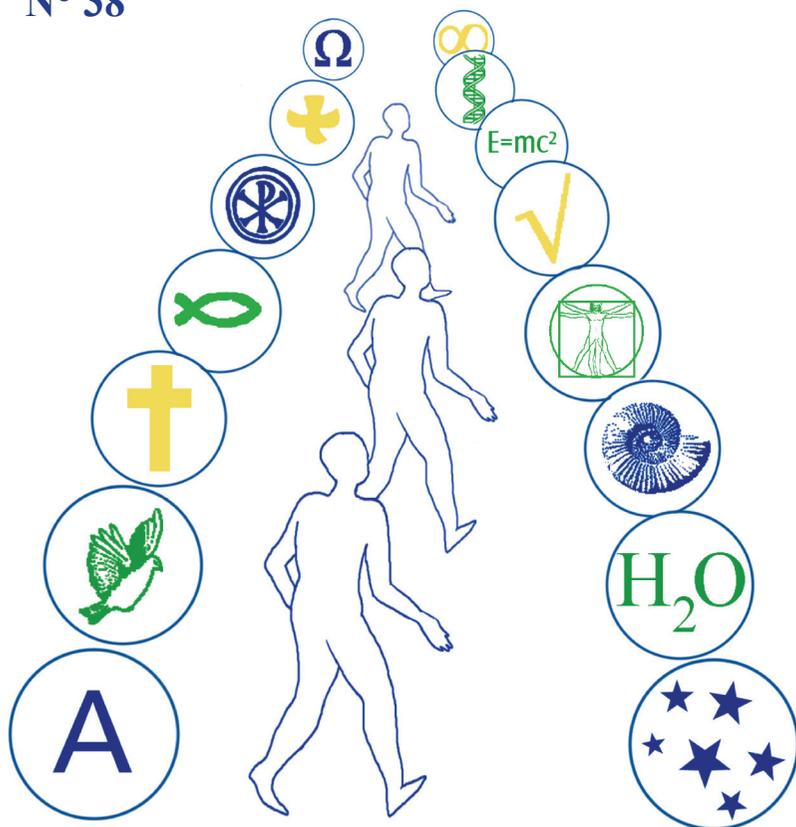


N° 38



connaître ●

*Cahiers de l'Association
Foi et Culture Scientifique*

Réseau Blaise Pascal

CONNAÎTRE

REVUE SEMESTRIELLE
ASSOCIÉE AU RÉSEAU BLAISE PASCAL

Cahiers de l'Association Foi et Culture Scientifique

N° 38
Décembre 2012

Rédacteur en chef : Dominique GRÉSILLON

Comité de rédaction :
Jacques ARSAC, Marie-Claire GROESSENS-VAN DYCK, Marc le MAIRE,
Thierry MAGNIN, Jean-Michel MALDAMÉ, Bernard MICHOLLET, Bernard
SAUGIER, Remi SENTIS, Christoph THEOBALD

Membre honoraire : Jean LEROY

Gestion : Marcelle L'HUILLIER, Christian MALET

Ce numéro : 10 €

« Connaître », 13 Rue Amodru, 91190 GIF sur Yvette
evry.catholique.fr/IMG/pdf/AFCS_connaître.pdf
91afcs@orange.fr

ABONNEMENTS (voir encadré en dernière page)

ISSN: 1251-070X

CONNAÎTRE

Cahiers de l'Association Foi et Culture Scientifique
Réseau Blaise Pascal

SOMMAIRE

N° 38, décembre 2012

<i>Éditorial</i>		4
OÙ VA LA VIE ?	(Soirée-débat organisée à l'occasion des vingt ans de l'association Foi et Culture Scientifique, Gif, 2012)	
Les vingt ans de l'Association Foi et Culture Scientifique	Bernard Saugier	6
Présentation des orateurs	Philippe Deterre	8
La vie, des principes élémentaires à l'être humain	Michel Morange	9
L'avenir de la vie humaine sur notre globe : quelles ressources spirituelles ?	Christoph Theobald	17
Débat :	Mgr Michel Dubost, Michel Morange, Christoph Theobald et Philippe Deterre (modérateur)	27
<i>Quelques travaux de membres de l'association Foi et Culture Scientifique</i>		
Réflexions sur 'Qu'est-ce que l'homme ?'	Marie-Odile Delcourt	41
Un mâle dominateur. Mythes de la procréation, codes sociaux dans des textes du Proche-Orient	Georges Armand	63
Universalité et particularités de nos choix de valeurs	Françoise Maury- Levesque	87
<i>Notes de lectures</i>		
Humain	Monique Atlan et Roger-Pol Droit	115
Libres de penser et d'agir	Jean-Noël Lhuillier	117
Le fait Jésus	Philippe Lestang	118
Annnonce du Colloque du Réseau Blaise Pascal 23 - 24 mars 2013		119
<i>In memoriam</i>		120
<i>Abonnements, anciens numéros</i>		121

Éditorial



L'association *Foi et Culture Scientifique* a fêté ses 20 ans, le 13 mai 2012 en l'église Saint Remi de Gif-sur-Yvette, avec la communauté catholique du Secteur pastoral de l'Yvette et Mgr Guy Herbulot, notre ancien évêque. Nous étions heureux d'accueillir celui qui a soutenu et accompagné les débuts de notre association, née en octobre 1991 d'un petit groupe '*Science et Foi*' (qui avait tenu sa première réunion 19/3/1985 dans la salle paroissiale Teilhard de Chardin).

Mgr Herbulot nous a rappelé ce que le premier synode du diocèse affirmait en 1990 : « *La connaissance scientifique est un élément important de la libération de l'homme. Elle permet une meilleure réponse aux défis de l'accroissement de l'espèce humaine, de la pauvreté et de la faim ; elle contribue à la solidarité entre les hommes, et au respect de leur dignité. Elle opère aussi à sa manière, comme un dévoilement de l'univers et de l'homme qui concourent avec la Révélation, à éclairer le projet humain de l'Histoire.* »

À l'heure où se concrétisent de grands projets de développement scientifique sur le Plateau de Saclay, il est plus que jamais nécessaire de rendre publiquement raison de notre foi – en l'articulant avec nos connaissances scientifiques – et de prendre en compte les préoccupations et interrogations de nos contemporains dans un dialogue avec eux, humble et respectueux.

Le présent numéro 38 de *Connaître* se fait justement l'écho de cette double conviction en présentant cet événement public et quelques travaux récents de membres de notre association.

Vous y lirez en effet le compte-rendu du débat-public, que nous avons organisé à Gif, sur le thème '*Où va la vie ?*' avec le biologiste Michel Morange et le théologien jésuite Christoph Theobald, avec la participation de Mgr Michel Dubost, évêque d'Évry.



M. Morange nous a retracé à grands pas l'histoire de la vie, des principes élémentaires à l'être humain, et nous a amenés jusqu'à la grave question de notre avenir. Pour C. Theobald la peur et la conscience de notre responsabilité sont déjà une invitation à agir pour préserver un avenir authentiquement humain aux générations futures et ceci nous engage à une *autolimitation*. Il voit dans le *principe de gratuité* une réponse chrétienne au défi écologique. Au terme d'un débat passionnant, nous avons été renvoyés chacun, scientifiques ou non, à nos responsabilités de citoyens.

Trois articles traitent ensuite du thème : *Qu'est-ce que l'homme ?*

M.-O. Delcourt relate quelques questions que nous avons étudiées en 2010 - 2011 – La place de l'homme dans la nature ? Quel est le propre de l'homme ? Que disent les neurosciences ? Qu'est-ce qui fonde la dignité humaine ? Ya-t-il des valeurs universelles ? – pour terminer sur les différentes facettes de l'*Homo modernus* et la grande actualité du message évangélique.

G. Armand trace le portrait du *Mâle dominateur* tel qu'il apparaît à travers les mythes de la procréation et les codes sociaux dans des textes du Proche-Orient. Cette figure a pu fonder la domination de l'homme dans le couple et la société, avec ses conséquences de violences exercées contre les femmes, dont notre temps n'est malheureusement pas encore libéré.

F. Maury-Levesque creuse la question de l'universalité et particularités de nos choix de valeurs. *Le modèle des bivaieurs*, qu'elle illustre d'exemples concrets, apporte des éléments de réponse et aide à mieux comprendre les situations et à agir de manière responsable. Les valeurs, nous dit-elle, vont toujours par deux, chacune avec son contraire, les deux inséparables. Chaque culture privilégie plutôt l'une ou l'autre des deux composantes. En prendre conscience, est la condition d'un vrai dialogue entre les cultures.

Bonne lecture !

M. L'Huillier

Les vingt ans de l'Association Foi et Culture Scientifique

*Bernard Saugier*¹

L'Association *Foi et Culture Scientifique* fête aujourd'hui ses vingt ans. En 1985 elle a commencé comme un groupe informel sous l'impulsion d'Antoine Obelliane et de Dominique Grésillon. En 1991, ce groupe est devenu une association conforme à la loi de 1901. Pourquoi une association de ce type ? Notre région compte beaucoup de scientifiques, il y en a qui sont croyants et qui souhaitent articuler leur foi et leurs connaissances scientifiques. Nos activités ont été bien exprimées par Dominique Grésillon au tout début de l'association² : « *Avoir foi, c'est avoir un projet, un désir de vivre. Celui-ci est le plus souvent inexprimé, souvent même inconscient. En ce sens il n'y a pas de vivant sans foi. Les scientifiques n'échappent pas à cette règle mais ce qui les anime est rarement exprimé. [...] Il faut sortir de ce non-dit, prendre conscience de ce qui nous anime [...] La 'foi' n'est pas une affaire de spécialistes, c'est un principe de liberté et de choix qui est dans le mouvement même de la vie. [...] chacun, chrétien ou non, doit prendre conscience de sa foi et en rendre compte.* »

Nos réunions se tiennent tous les deuxièmes mercredis de chaque mois et rassemblent de quinze à trente personnes. Il y a des retraités mais aussi des jeunes. Nous avons abordé différents sujets dont la Résurrection, Création et évolution, la théologie naturelle, le réchauffement climatique, les nanotechnologies, « qu'est-ce que l'Homme ? » et en dernier : « qu'est-ce que la vérité en sciences et en théologie ? ». Les réunions sont ouvertes à toute personne intéressée par le sujet.

Nous sommes accompagnés dans nos réunions par un théologien. Celui-ci a longtemps été Christoph Theobald, et depuis 2006 François Euvé lui a succédé.

¹ Président de l'association *Foi et Culture Scientifique*.

² *Connaître*, n° 1, p. 5.

Notre association fait partie du *Réseau Blaise Pascal* qui réunit des groupes francophones travaillant dans le domaine ‘sciences et foi’. Philippe Deterre, ici présent, est l’animateur de ce réseau et il va animer notre débat ce soir.

Nous éditons une revue intitulée *Connaître* qui publie les résultats de nos travaux et aussi les actes des congrès du Réseau Blaise Pascal. Dominique Grésillon en est le rédacteur en chef.

Je remercie le Père Dubost, évêque d’Évry, qui est avec nous ce soir et qui a accepté de participer à ce débat. Je voudrais aussi remercier M. Michel Bournat, maire de Gif, également présent, qui nous a prêté cette salle de l’Espace du Val de Gif. Je remercie aussi les municipalités de Gif et d’Orsay qui ont annoncé cette soirée dans leurs publications mensuelles et *l’Association des Vendredis de Gif* qui a appuyé chaleureusement l’organisation de ce débat.

OÙ VA LA VIE ? Présentation des orateurs

Philippe Deterre¹

Notre premier orateur ce soir sera MICHEL MORANGE : biologiste et philosophe des sciences, professeur à l'École Normale Supérieure et à l'Université Paris VI. Il a beaucoup travaillé en génétique qui, dans les années 60-70, a été à la pointe de la biologie ; elle l'est encore mais a été relayée par d'autres aspects. L'intérêt de Michel Morange est exprimé par sa double formation de philosophe historien des sciences et de biologiste. Je citerai deux des livres qu'il a écrits : *La vie, l'évolution et l'histoire*² et le dernier : *Les secrets du vivant : contre la pensée unique en biologie*³.

Nous écouterons ensuite CHRISTOPH THEOBALD, qui est théologien, jésuite. Il a longtemps travaillé avec le groupe *Foi et culture Scientifique*. Il est professeur au Centre Sèvres et s'intéresse depuis longtemps aux interfaces entre les questions théologiques et ce qui se passe dans les sciences. C'est suffisamment rare pour être souligné et même surligné. J'indiquerai juste qu'il a écrit plusieurs livres dont un *L'univers n'est pas sourd, pour un nouveau rapport science et foi*⁴. Cet ouvrage a été écrit en coopération par Christoph Theobald et quatre personnes du groupe *Foi et Culture Scientifique* ; il aborde certaines des questions que nous traitons ce soir, et également bien d'autres. Christoph a beaucoup travaillé sur le concile Vatican II. À l'occasion du cinquantième anniversaire de ce concile, il a écrit *La Réception du Concile Vatican II, accéder à la source*⁵. Je voudrais citer encore deux autres livres avec lequel Christoph Theobald fait de la théologie en situation : *Présences d'Évangile*⁶, le tome 1 évoque une lecture de l'*Apocalypse* dans l'Église d'Algérie ; et le tome 2, une lecture des *Actes des apôtres* dans un endroit particulier de la France qui est la Creuse, où il réside un certain temps pendant l'année.

¹ Prêtre, scientifique et modérateur du Réseau Blaise Pascal (sciences-foi-rbp.org)

² *La Vie, l'Évolution et l'Histoire*, Odile Jacob, 2011, (208 pages).

³ *Les secrets du vivant : Contre la pensée unique en biologie*, La découverte/Poche, 2012, (232 pages).

⁴ C. THEOBALD et al., *L'univers n'est pas sourd, pour un nouveau rapport science et foi*, Bayard, 2006, (392 pages).

⁵ *La Réception du Concile Vatican II, accéder à la source*, t.1, Cerf, 2009, (928 pages).

⁶ *Présences d'Évangile*, t.1 et t.2, Éd. de l'Atelier, 2011, (240 pages chaque tome).

La vie, des principes élémentaires à l'être humain

*Michel Morange*¹

Merci pour votre invitation. Il est vrai que lorsque je suis rentré comme jeune biologiste dans les années 70, c'était une période tout à fait extraordinaire. C'était la période qui suivait immédiatement les avancées de la biologie moléculaire : on venait de découvrir la structure de l'ADN, les gènes, le code génétique, d'autres constituants essentiels des cellules et de comprendre comment les gènes codaient pour les protéines. On commençait à analyser les fonctions moléculaires au sein du vivant. Aujourd'hui tout cela paraît banal, on commence à l'apprendre dans les écoles. Je crois que ces progrès ont été une avancée décisive dans la connaissance du vivant, il ne faut pas le renier ; on a ainsi établi un certain nombre de principes et de règles fondamentales d'organisation des êtres vivants.

Il est vrai qu'il reste encore beaucoup de questions non résolues, car connaître ces principes généraux ne donne pas l'explication de toutes les fonctions du vivant. On dit parfois que le diable est dans les détails. Je pense que la connaissance du vivant se trouve dans les détails. Depuis ces grandes avancées, les progrès ont été lents parce qu'il a fallu commencer à en comprendre toute la complexité.

Ceci étant dit, je voudrais aller contre une opinion fréquemment entendue : « La génétique moléculaire, c'est des techniques, c'est la manipulation des gènes, etc. » C'est faux, la biologie moléculaire a été beaucoup plus que cela, elle a été une vision du vivant, elle a donné une compréhension des mécanismes fondamentaux du vivant. Et de toute façon, je ne vois pas comment une technique pourrait être efficace sans s'appuyer sur une certaine forme connaissance. La conséquence est que certains biologistes ont l'ambition de recréer la vie, d'essayer de construire des organismes vivants artificiels, ce qu'on appelle « la biologie synthétique ».

¹ Professeur à l'École Normale Supérieure et à l'Université Paris VI.

Je vais vous raconter une petite anecdote à ce sujet : il y a quelques années, j'avais parlé devant des professeurs de philosophie d'un lycée de la région parisienne et je leur avais dit que la biologie synthétique envisageait de fabriquer une cellule vivante artificielle. Alors une professeure de philosophie s'est levée et m'a dit : « Jamais vous n'y arriverez ! ». Je pense qu'il faut être très prudent, cela n'est certainement pas pour demain. Et d'autre part il y a une ambiguïté, car on peut faire ces expériences de multiples manières. Aujourd'hui, ce que l'on fait c'est plutôt de commencer à modifier certains organismes vivants et de manière de plus en plus importante. Ceci étant dit, les progrès de la biologie moléculaire peuvent-ils assumer l'objectif de fabriquer, dans un tube à essais un objet qui aurait les caractéristiques que l'on considère essentielles du vivant, c'est à dire de se reproduire avec des modifications, d'engendrer des descendants qui s'adapteront à différents milieux ? Ce n'est sans doute pas pour demain, mais c'est un projet à long terme qui est, d'une certaine manière je pense, raisonnable. Ce sera l'objet d'un débat.

Ceci étant dit, je voudrais aussitôt faire deux remarques : la première est que cette réalisation ne sera pas créer de la vie, pour plusieurs raisons. La vie est apparue sur Terre il y a 4 milliards d'années, ce sera donc une réapparition d'une forme de vie un peu différente. Ces formes de vie artificielles, le jour où elles seront produites, profiteront dans leur conception des connaissances acquises sur la vie telle qu'elle existe. De plus ces formes de vie nouvelle seront fabriquées par un organisme qui est lui même vivant. On pourrait donc dire que ce sera la vie qui se prolonge autrement par l'intermédiaire des êtres humains ; ce ne sera pas la répétition de l'apparition de la vie telle qu'elle a pu se produire sur la Terre. J'insiste, parce que je pense que les connaissances sur le vivant ont beaucoup progressé pendant le dernier demi-siècle. Évidemment, les formes de vie que l'on fabriquera seront des formes de vie très simples, des bactéries et probablement moins que des bactéries. Ce n'est pas Frankenstein ! Ce n'est pas demain qu'on va fabriquer un être vivant humain dans un laboratoire, car pour passer de la bactérie à l'homme il a fallu 4 milliards d'années et pendant ce temps sont apparus des objets vivants très différents des objets vivants primitifs.

Comment les biologistes expliquent-ils l'histoire de la vie ?

J'en viens maintenant à l'histoire de la vie et à la manière dont les biologistes en rendent compte. Je vais commencer par une théorie qui à mon avis n'en est pas une, mais dont on a beaucoup parlé, qui est '*le Dessein Intelligent*' (ou l'Intelligent Design). L'idée des partisans de cette vision est de dire : la science, la biologie, les sciences du vivant n'expliquent pas les caractéristiques des organismes vivants, elles n'expliquent pas la formation de structures complexes telles que l'œil, le cerveau, etc. Donc nous devons supposer qu'il y a eu l'intervention d'une intelligence supérieure. Les partisans de l'Intelligent Design sont en général très prudents dans les termes, ils ne parlent jamais de Dieu, ils parlent toujours d'une intelligence supérieure. Je pense que c'est une très mauvaise hypothèse pour deux raisons. La première est que faire intervenir la main de Dieu dans l'ignorance humaine, c'est faire de Dieu le bouche-trou de nos ignorances. Deuxièmement, dans l'Intelligent Design, on a tendance à considérer que le dessein de Dieu, c'est la manière dont nous voyons comment les choses ont dû se passer, ce qui aussi est réducteur. Pour moi, le Dessein Intelligent n'est pas une alternative.

Il n'y a qu'un ensemble théorique aujourd'hui, qui est ce que l'on appelle '*la théorie de l'évolution*'. On donne souvent de cette théorie une vision fautive en disant : « C'est la théorie darwinienne ». Darwin a contribué à l'élaboration de cette théorie, mais elle a beaucoup évolué après Darwin pour devenir une chose très différente de ce qu'il avait conçu. C'est un ensemble théorique complexe avec beaucoup de modèles plus ou moins mathématiques et avec une série d'observations. C'est donc quelque chose de très riche. On entend parfois dire dans les médias « On va faire telle expérience et on va savoir si la théorie est bonne » ou « L'expérience va faire tomber la théorie de l'évolution ». Ceci est une vision absolument naïve parce la théorie de l'évolution est un ensemble de théories. S'il y a des faits qui vont contre cet ensemble théorique, on cherchera ce qui dans l'ensemble de ces connaissances devrait éventuellement être modifié pour tenir compte des nouvelles observations.

Je vais prendre l'exemple d'un débat dont on entend beaucoup parler aujourd'hui. C'est l'idée qu'à côté de la génétique, donc les gènes, il y aurait quelque chose qu'on appelle l'épigénétique, c'est-à-dire des modifications des gènes qui seraient réversibles. Ces modifications non génétiques, qui ne sont pas dans la séquence d'ADN, pourraient passer d'une génération à l'autre. Beaucoup de gens se disent que cela a peut-être joué dans l'évolution. C'est une question aujourd'hui ouverte dans le milieu scientifique. Comme ces modifications épigénétiques peuvent être opérées par l'environnement, beaucoup de gens disent que c'est le retour de cette vieille idée de Lamarck : le milieu environnant peut modifier les organismes vivants. À mon avis, il ne faut pas avoir peur de cela et croire que Lamarck va remplacer Darwin. Si on montre que de tels mécanismes existent, ils viendront s'ajouter aux autres mécanismes qui ont déjà été décrits ; on aura enrichi la connaissance des mécanismes de l'évolution, mais ce qui a été acquis ne sera pas remis en cause. Certains aspects seront remis en cause, mais pas l'ensemble des phénomènes.

Il y a encore une autre idée fautive sur le rôle du hasard. La théorie de l'évolution actuelle n'exclut pas l'existence de tendances dans l'évolution, en particulier des phénomènes de convergence. On peut voir dans des branches différentes de l'arbre du vivant, les mêmes modifications se produire, souvent mêmes des mécanismes identiques. Pour prendre un exemple un peu provocateur, la théorie de l'évolution – la théorie darwinienne – permet très bien d'imaginer que des systèmes cognitifs complexes soient apparus de manière récurrente, parce qu'un système cognitif complexe est un avantage pour l'organisme dans lequel il se développe. La théorie darwinienne n'exclut pas l'existence de tendances évolutives. Par contre, il est vrai aussi qu'elle réserve une part au hasard dans les phénomènes évolutifs, hasard de l'environnement, hasard de la compétition, hasard des mutations ; il y a des événements contingents et aléatoires qui se sont produits. Comme l'a dit Stephen Jay Gould, si on repassait le film de l'évolution sur la Terre, très probablement on n'observerait pas la même évolution, on n'aurait pas les mêmes formes vivantes qui se formeraient. Je pense que la majorité des biologistes ne sont pas prêts à renoncer à cette part de contingence, mais à

l'inverse il ne faut pas, comme on l'entend dire aussi, faire de l'évolution du monde vivant le fruit du hasard. C'est le genre de belle expression qui ne veut rien dire. C'est comme si on disait : « Le monde physique est le fruit du hasard ». Cela n'a guère de sens ! Il y a du hasard, mais il y a aussi des déterminismes. La nature ne peut pas être ramenée à une seule couleur en quelque sorte, elle est plus complexe.

L'émergence de l'être humain et son avenir

Maintenant je vais aller vers une partie de l'évolution qui est l'émergence de l'être humain. Sans entrer dans les détails, revenons à une observation qui a été beaucoup commentée il y a quelques années : la comparaison entre le génome de l'être humain et du chimpanzé montre qu'une petite distance génétique de 1,5 % nous sépare du chimpanzé. Comme tous les chiffres, il faut le prendre ce chiffre avec des pincettes. D'abord, selon ce que l'on prend en compte, il varie de 0,5% à 10%. Même si nous prenons 1,5% en première approximation, comme le génome humain compte 3 milliards de paires de bases, cela fait 45 millions de différences avec le génome du chimpanzé, c'est beaucoup. Dire que 1,5 % c'est très peu n'a guère de sens. À la limite, on pourrait imaginer qu'il n'y ait qu'une seule mutation et qu'elle ait eu des effets extraordinaires.

Vous m'aviez demandé de parler des capacités cognitives, ce n'est vraiment pas ma spécialité, mais je dirai peut-être un mot de ce qu'on peut considérer comme étant à l'origine de l'évolution humaine. Oui, l'homme a des capacités cognitives que probablement ses cousins n'ont pas au même degré. Mais je pense que ramener la spécificité humaine à cela serait insuffisant parce que ces capacités ont permis à l'être humain de développer quelque chose qu'aucun organisme animal n'avait développé de la même manière : c'est à dire le langage symbolique. À partir du moment où l'homme a commencé à développer un langage s'est engagée une autre histoire qui n'est plus du ressort du biologiste. Le biologiste est là simplement pour dire que probablement dans la formation du cerveau, il y a eu les mécanismes qui ont permis de créer des zones cérébrales aptes à développer un langage ; mais au delà, le phénomène

linguistique et tout ce qu'il a pu permettre est quelque chose qui échappe à la compétence du biologiste. Il ne faut pas s'imaginer qu'il y a un gène du langage, comme on l'a dit il y a quelques années. Il y avait eu dans la revue *Nature* un petit dessin qui représentait un cochon qui parlait : un des fermiers disait : « C'est celui qui a reçu un implant génétique ». Le cochon avait reçu le gène de la parole et avait immédiatement commencé à parler, et il se demandait si c'était lui qu'on allait manger à midi !

Il faut donc se méfier des chiffres. On n'a pas besoin de la génétique pour savoir qu'il y a des différences entre les êtres humains et leurs plus proches cousins biologiques. Je pense d'ailleurs qu'il y a une sorte de paradoxe, vous avez souvent des gens qui tiennent deux discours à la fois. La première partie du discours est : « L'être humain est un animal comme les autres », et la deuxième partie : « La Terre court à la catastrophe : le réchauffement climatique, etc. c'est la faute de l'être humain. » D'un côté, c'est un animal comme les autres, mais d'un autre côté il est train de faire ce qu'aucun autre animal n'avait jamais réussi à faire. Il perturbe la Terre au point que certains spécialistes pensent qu'on devrait introduire une nouvelle ère géologique 'l'anthropocène' (ère ouverte avec l'influence humaine sur l'environnement terrestre), parce que les choses changent à une vitesse que jamais la Terre en tant qu'objet géologique n'avait connue auparavant.

Une autre question qui est liée au phénomène humain, c'est « Et maintenant l'évolution future, de l'homme mais aussi des espèces animales et végétales ? ». La réponse n'est pas simple. Je vais dire à nouveau que l'être humain a profondément perturbé le jeu de l'évolution et de la sélection naturelle dans le monde vivant. Je ne veux pas être provocateur, mais on entend souvent parler de conservation de la nature. C'est un concept qui est toujours délicat pour un biologiste, parce que la nature ne s'est jamais conservée, elle a évolué. Si on voulait faire une vraie conservation, il faudrait conserver le pouvoir évolutif du monde vivant. C'est une situation dont on peut rêver, mais aujourd'hui il est trop tard pour le faire, vu ce qu'est la Terre, vu la présence de l'être humain, et ce qu'il a déjà fait à la Terre. L'évolution du monde vivant n'est plus celle qu'il avait connu il y a 200 000 ans, c'est à dire

avant que l'homme moderne commence à envahir la Terre. Je pense que c'est absolument impossible de revenir en arrière. On peut créer des réserves d'animaux, mais on ne reproduira pas l'évolution du monde vivant telle qu'elle a pu se produire.

Je vais terminer sur l'évolution de l'être humain. Y a-t-il une évolution biologique pour l'être humain ? Il est difficile de penser que les règles du jeu sont toujours les mêmes, heureusement d'ailleurs : la sélection naturelle ne joue plus comme elle avait joué probablement aux premières étapes de l'hominisation ; heureusement car faire jouer la sélection naturelle, c'est faire mourir les plus faibles, etc. Notre civilisation essaie au contraire de préserver les individus faibles. La médecine a justement pour ambition d'offrir d'autres moyens contre ce qui peut s'opposer à l'être humain, les maladies, etc. Je ne dis pas que l'évolution humaine est totalement fermée, mais je pense qu'elle sera certainement très limitée. Le problème est plutôt de savoir si l'être humain peut remplacer l'évolution biologique pour modifier l'homme biologique. Vaste question, ce qu'on appelle le transhumanisme, avec des projets qui sont à la limite de la science-fiction. Évidemment quand on entend parler qu'on va créer des êtres humains qui auront une tête plus grosse que le reste du corps parce qu'ils seront comme cela plus intelligents, on est un peu dans le délire. D'abord on ne sait pas le faire. De plus il n'est pas certain que ce soit un objectif très valable. Je vais prendre un autre exemple. Imaginez qu'un jour on découvre une méthode génétique qui permette de remplacer des mutations qui se produisent naturellement par une copie normale du gène. Considérons par exemple une maladie redoutable comme la Chorée de Huntington : on connaît bien la mutation qui provoque cette maladie laquelle entraîne la dégénérescence cérébrale à partir d'un certain âge par un processus relativement long et cela conduit à la mort. Imaginons que dans dix ans on trouve un moyen de remplacer la copie du gène altéré par une copie normale sans cette mutation et supposons qu'on connaisse bien tous les risques éventuels et qu'on sache les prévenir. À condition qu'on sache parfaitement ce que l'on fait, qu'il n'y ait aucun risque, aurait-on le droit d'avoir un tel projet ? Il y a deux types d'oppositions à cela. Il y a ceux qui disent : « On n'a pas le

droit de toucher au génome », mais je ne vois pas pourquoi le génome aurait cette valeur sacrée. Il y a ceux – le plus souvent des biologistes – qui disent : « La théorie de l'évolution nous montre qu'une mutation n'est ni bonne, ni mauvaise en soi, mais bonne ou mauvaise en fonction d'un environnement. Cette mutation est peut-être mauvaise, mais qui sait si un jour il n'y aura pas un environnement qui la rendra positive ? ». À nouveau cet argument ne me convainc pas parce que c'est considérer qu'on est toujours dans le même processus évolutif, avec la même action de la sélection naturelle qu'il y a 200 000 ou 300 000 ans, or ce n'est pas le cas. Actuellement, on ne peut trouver aucune valeur positive à ce gène muté, il n'est que cause de souffrance pour les individus qui en sont affligés. Je ne vois pas au nom de quoi dans ce cas là on s'interdirait de le modifier. On est là dans une hypothèse de pensée, mais cela ne veut pas dire que je cautionne tous les projets du transhumanisme, qui vont bien au delà et ont souvent une vision de l'homme très particulière.

Voilà j'ai essayé de faire un parcours dans ce grand arbre de la vie pour couvrir les principes élémentaires de la vie jusque l'être humain

Philippe Deterre :

Merci Michel Morange de cette rapide fresque de la vie, de l'histoire de la vie et de la science de la vie. On comprend bien que les biologistes vont jusqu'au langage, mais ne vont pas au delà. Ils n'ont donc pas encore compris pourquoi il y a une espèce humaine qui fait de la science et qui fait de la biologie, tant mieux ! Et pourquoi dans cette espèce humaine il y a des gens qui se rassemblent pour se poser la question : « Où va la vie ? ». Merci aussi d'avoir bien pointé des grandes tendances dans la science qui s'intéresse au vivant, avec leurs dérives possibles du côté de la biologie synthétique mais surtout du côté du transhumanisme.

Michel Morange l'a bien dit en parlant du langage, la vie n'est pas seulement des cellules qui se rencontrent et qui communiquent, il y a de la communication langagière et peut-être quelque part, spirituelle. C'est là que le philosophe et le théologien peuvent avoir une contribution intéressante. C'est pourquoi nous allons écouter Christoph Theobald.

*L'avenir de la vie humaine sur notre globe : quelles ressources spirituelles?*¹

Christoph Theobald

La question posée ce soir « Où va la vie ? » prend pour le philosophe et le théologien que je suis une forme plus particulière et plus précise : « Où va la vie *humaine* ? ». Cette reformulation peut encore être entendue de deux manières différentes : l'interrogation peut porter, soit sur la destinée de la vie *humaine* au sein même de la biosphère de notre globe, soit sur les conditions d'avenir d'une vie véritablement *humaine* sur notre planète Terre ; l'accent est alors mis sur « humaine » ou sur « véritablement humaine ».

Cette deuxième question qui est la mienne se pose aujourd'hui en toute radicalité parce que l'humanisme européen qui, pendant plus d'un millénaire, a fourni à notre culture son socle incontesté se dérobe sous nos pieds ; et cela pour plusieurs raisons dont une des plus importantes est la *possibilité* scientifique et technique de l'homme de *se transformer lui-même et de transformer son environnement vital en objet d'expérimentation*, sans par ailleurs pouvoir contourner le fait que, le faisant, il continue à s'éprouver comme n'étant pas un objet. De nombreux exemples pourraient être donnés. Comment ne pas être fasciné par les possibles quasi illimités que nous offrent les « techno » et « bio sciences » et ne pas éprouver en même temps un sentiment d'appréhension et de crainte devant des effets pervers, des sanctions écologiques irréversibles et déjà bien perceptibles et un emballement du monde de la vie sur notre globe, devenu immaîtrisable !

Tout en étant marqué par l'humanisme européen, la constitution pastorale *Gaudium et spes* du concile Vatican II (1965) a pressenti cette évolution, en faisant d'emblée état des sentiments ambivalents d'espoir *et* d'angoisse que celle-ci provoque : « Les progrès des sciences biologiques,

¹ Christoph THEOBALD a traité récemment un thème voisin dans un article intitulé « *Le principe de gratuité, une réponse chrétienne au défi écologique* », *Projet*, 2012/4, n°329, p.74-80.

psychologiques et sociales ne permettent pas seulement à l'homme de se mieux connaître, mais lui fournissent aussi le moyen d'exercer une influence directe sur la vie des sociétés par l'emploi de techniques appropriées. En même temps, le genre humain se préoccupe, et de plus en plus, de prévoir désormais son propre développement démographique et de le contrôler » (GS 6, § 2). Le Concile continue cependant à penser ces évolutions au sein d'une vision de l'homme comme une fois pour toute acquise. Or, quand le « livre de la nature » dont disposaient les anciens et, en un sens, encore la science classique ne nous fournit plus de lois éthiques admises par tous, où trouver des critères pour discerner et maintenir la permanence de « l'humain » ?

Cette question indique bel et bien que nous venons de passer un seuil « spirituel » : comme jamais avant, « *l'humain* » doit être voulu comme tel par *l'humanité* si elle veut (sur-)vivre sur notre globe ; car l'extinction de l'espèce humaine est devenue, selon les scientifiques, une perspective possible. Vouloir « l'humain » implique donc que l'humanité redéfinisse ses rapports avec son environnement vital, consentant à des renoncements considérables, selon la règle élémentaire que tout ce qui est possible de faire ne convient pas nécessairement. Si nos sociétés ne veulent pas se laisser simplement emporter par le progrès des techno-sciences elles doivent trouver le courage de l'accompagner de l'intérieur en établissant des limites nécessaires. Où peuvent-elles trouver les « ressources spirituelles » pour affronter ce gigantesque défi ? Pour tenter de répondre à cette question, décisive à mes yeux, je proposerai trois réflexions d'inégale longueur. Une première, très brève, précise tout simplement la notion de « ressource spirituelle ». Cela me semble important de développer dans une société laïque. J'en viendrai ensuite à une de ces « ressources », le discours prophétique de menace, nécessaire mais non suffisante, dans la situation inédite qui est la nôtre, et à compléter par un aspect spécifique du discours de Jésus de Nazareth. Son appel à la conversion prend aujourd'hui des dimensions inédites ; il doit se prolonger jusque dans une conversion de nos rationalités scientifiques, économiques et politiques. C'est ma troisième réflexion que j'esquisserai simplement sous forme de conclusion.

Des “ressources spirituelles”

À tous les grands tournants, notre humanité a disposé de « ressources spirituelles » suffisantes pour passer des seuils décisifs ; passages qui exigent d'elle des renoncements substantiels pour avancer vers un avenir inconnu. Ces « ressources » se trouvent alors inscrites dans des grands textes religieux ou non, relus ou retravaillés en fonction de telle situation donnée. Ces textes proposent à la fois des visions d'avenir *et*, agissant sur la motivation intérieure, offrent aux lecteurs ou auditeurs une *énergie à la fois humaine et spirituelle*, dépassant le simple instinct de survie. Parce qu'on pourrait évidemment dire que l'humanité ne vit qu'avec un instinct de survie. Mais en même temps elle a déployé de grands textes, les Upanishad, le Coran, le Talmud, la Bible, les grandes Tragédies grecques, etc., où elle exprime autant son patrimoine spirituel, sous forme de vision et d'énergie intérieure communiquée. L'humanité dispose d'une pluralité de telles traditions particulières. D'où l'enjeu de traduire cette double offre d'une vision et d'une énergie immédiatement en termes anthropologiques et éthiques, précisément pour en montrer l'accessibilité universelle. Ce qui vaut plus particulièrement pour les traditions potentiellement universalistes, en particulier la tradition biblique et chrétienne. En parlant de « ressources spirituelles », j'aborde donc notre propre tradition, non pas immédiatement dans une perspective croyante, avec le but de chercher dans le texte de nos Écritures la Parole même de Dieu, mais je le considère d'abord comme un classique de la culture européenne et mondiale.

Comme d'autres textes, la Bible nous propose en effet une vision de l'humanité au sein de l'univers, qui, tout en donnant à l'homme une place unique de berger de tous les vivants (Gn 1), l'intègre dans la biosphère dont la violence intestine est bien reconnue et l'invite à se considérer comme faisant partie d'un *tout*, confié pour une part à sa responsabilité. Il est surtout remarquable que la suite des générations habitant sur cette Terre est bien prise en considération, chacune d'entre elle ne pouvant se considérer que comme héritière des précédentes ; positionnement humble qui conduira les lecteurs, à la fin de l'histoire biblique, à reconnaître la foi en la résurrection comme

condition d'une attitude juste par rapport aux générations futures et par rapport à une création à maintenir habitable pour celles-ci.

Mais avant d'en venir à cette ressource ultime, je me situerai au cœur du parcours biblique et tenterai d'en dégager l'enjeu anthropologique et éthique dans la situation dramatique qui est la nôtre.

1 - Discours de menace et discours d'espérance

La plupart des discours tenus aujourd'hui face à l'avenir d'une vie humaine digne de ce nom sur notre globe obéit au genre littéraire de la dénonciation prophétique, voire de la menace. Et il y a de quoi ; parce que – faut-il le répéter ? – sur le terrain écologique, de l'irréversible s'est déjà produit. Devant l'état avancé de l'anesthésie dans laquelle se trouvent plongées nos sociétés occidentales, bon nombre de nos concitoyens et la plupart des chrétiens militeraient plutôt pour la thérapie de choc dont le Jésus des synoptiques s'est servi à plusieurs reprises : « Et comme il en fut aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme : on mangeait, on buvait, on prenait femme, on prenait mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; alors le déluge vint et les fit tous périr. Ou aussi, comme il en fut aux jours de Loth : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais le jour où Loth sortit de Sodome, Dieu fit tomber du ciel une pluie de feu et de soufre et les fit tous périr » (Lc 17, 26-29).

Or, ce type de discours prophétique existe aussi sous une forme sécularisée. Il est universel. Hans Jonas l'a développé dans son ouvrage « *Principe responsabilité* » qui tout en datant de 1979 reste d'une actualité brûlante. Allons directement à l'essentiel de son argumentation que je résumerai en quatre points :

(1). Selon ce fondateur d'une *éthique de l'avenir*, la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace. La soumission de la nature par la technique, initialement destinée au bonheur, a entraîné par la démesure de son succès, et qui s'étend maintenant jusqu'à l'humanité de l'homme lui-même, le

plus grand défi pour l'être humain que son faire n'ait jamais connu. Qu'est-ce qui peut alors servir de boussole ? L'anticipation de la menace elle-même ; ce que Jonas appelle une « heuristique de la peur » : seule la prévision de la déformation de l'homme nous fournit le concept de l'homme qui permet de nous en prémunir.

(2). La nouveauté de ce discours prophétique « sécularisé » est qu'il intègre l'avenir plus ou moins lointain, voire la planète toute entière dans la conscience éthique de la responsabilité personnelle et politique ; ce qui n'a jamais été le cas dans l'éthique traditionnelle, y compris dans celle d'Emmanuel Kant. Nous nous rappelons peut-être du célèbre impératif catégorique du philosophe allemand, qui représente une version moderne de la règle d'or : « *Agis de telle sorte que tu puisses également vouloir que ta maxime – ce que tu te donnes comme règle de conduite personnelle – devienne une loi universelle* ». Autrement dit, pour être cohérent d'un point de vue éthique, une action doit être telle qu'elle puisse se présenter comme exercice d'une communauté humaine universelle. Selon Jonas, cet impératif reste abstrait par rapport à la question de l'avenir parce qu'il est incapable de nous indiquer une *raison* nous obligeant à sacrifier ce que nous tenons pour notre bonheur présent au profit de celui des générations futures ou de faire l'inverse. Il faut donc proposer une nouvelle formulation de l'impératif kantien : « "*Agis de telle façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre*" ; ou pour l'exprimer négativement : "*Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie*" ; ou beaucoup plus simplement encore : "*Ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre*" » (Hans JONAS, *Principe responsabilité*, Paris, Le Cerf, 1990, 30 sv).

(3). Si la formulation nouvelle de l'impératif éthique, fondée sur la prévision des effets effectifs de nos actions actuelles, est assez claire, la question *comment fonder l'idée de la « permanence d'une vie authentiquement humaine sur la Terre »* reste ouverte. À moins d'opter pour le cynisme, qu'est-

ce qui peut nous obliger, d'un point de vue éthique, à tenir compte aujourd'hui de la vie des générations futures, au point de nous limiter et d'entrer par exemple dans une démarche de « décroissance » (terme que le philosophe ne connaît pas encore) ou de renoncer à telle manipulation génétique ? Jonas visite ici les trois solutions classiques, avant de proposer une approche éminemment originale : (1) « la conduite de la vie terrestre allant jusqu'au sacrifice du bonheur personnel dans l'optique du salut éternel de l'âme ; (2) le souci prévoyant du législateur et de l'homme politique pour le bien commun à venir [position aristotélicienne et celle de la doctrine sociale de l'Église catholique] ; et (3) la politique de l'utopie, comprenant la disponibilité à utiliser les vivants d'aujourd'hui comme un simple moyen pour réaliser un but qui les dépasse ou à les éliminer comme l'obstacle qui empêche la réalisation de ce but – ce dont le marxisme révolutionnaire est l'exemple éminent » (ibid., 32).

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans la critique jonasienne de ces trois solutions qui, face à l'actuelle question de l'avenir de l'humanité *sur cette Terre*, restent toutes cantonnées dans le *présent* : présent qui, même dans la deuxième solution, n'est pas envisagé en relation avec un avenir radicalement différent mais compris comme présent où se prennent des décisions de sagesse qui, de toutes façons, feront leurs preuves dans un avenir qui ne peut qu'être semblable au présent. C'est sur ce point décisif que Jonas emprunte un chemin tout autre : face à un avenir sans doute radicalement différent du présent, il part en effet du cas le plus élémentaire et unique d'une « *responsabilité non réciproque* » qui émeut profondément tout simple spectateur : c'est la responsabilité à l'égard des enfants qu'on a engendrés, et qui sans la continuation de l'engendrement par la prévision et la sollicitude devraient périr. Cette expérience élémentaire, *cet archétype de tout agir responsable*, fonde selon Jonas l'éthique de l'avenir, dans la mesure où celle-ci n'est possible que sous le signe d'une responsabilité *non réciproque*, d'un désintéressement radical par rapport à nous-mêmes en faveur des générations futures. Hans Jonas ajoute ici que tout acte d'engendrement présume *implicitement* que tous ceux qui viennent après nous seront capables de porter

le poids de leur propre humanité et de participer, après nous, au même impératif commun : qu'*une humanité soit*.

(4). C'est précisément la *menace* qui pèse désormais sur l'avenir d'une humanité *humaine* qui fait apparaître en retour ce qui est impliqué, en termes de responsabilité, dans tout *acte non réciproque* d'engendrement. Par la démesure du succès de l'exploitation de la Terre, l'humanité est non seulement entraînée dans l'inversion de l'utopie du bonheur pour tous ; mais le désastre écologique *et*, intimement lié à lui, l'image de l'*Homo consumans* qui, dans une sorte d'anesthésie collective, pense naïvement pouvoir se perpétuer menacent plus radicalement encore l'*humanité* elle-même de la collectivité humaine. « L'heuristique de la peur » évoquée au point de départ trouve ici sa véritable place. Selon Jonas, la peur fait partie de la responsabilité ; elle invite à agir. Car c'est la vulnérabilité de l'enfant *et*, avec lui, celle des générations futures qui nous font craindre pour eux, voire éprouver une crainte désintéressée à leur endroit ; crainte qui suscite notre sollicitude, « crainte et tremblement » restant, ici comme toujours, le commencement de la sagesse (*ibid.*, 300-302).

2 - La tradition biblique et chrétienne : Tout est grâce

C'est précisément à cet endroit que la tradition biblique et chrétienne fait appel à *d'autres ressources* encore que celles que nous offre, sous sa forme sécularisée ou non, le discours « prophétique » de dénonciation et de menace. Je tenterai de les approcher en résumant à nouveau l'essentiel dans quatre étapes ou points :

(1). Confirmons d'abord l'inaliénable point de départ, choisi par Hans Jonas, et qui est l'archétype de tout agir responsable, à savoir l'acte non réciproque de l'engendrement qui fonde ultimement toute autolimitation. Les parents font immédiatement l'expérience de cela quand ils mettent des enfants au monde. Mais au lieu d'apostropher ici immédiatement la *responsabilité*, suscitée par le cri ou l'appel de l'enfant radicalement vulnérable, et de

dénoncer en conséquence tout ce que l'*Homo consumans* fait peser comme menace sur l'humanité de cet enfant et toutes les générations à venir, la tradition néotestamentaire emprunte un autre chemin : elle nous invite *d'abord* à regarder le don gratuit de la vie et à entrer dans l'acte de foi ou d'espérance élémentaire que cette donation suscite. Toute l'activité de Jésus – ses guérisons, ses paraboles et son discours éthique – est englobée par cet étonnement initial (et permanent chez lui) devant la vie et la création, données gratuitement. Cet acte de foi et d'étonnement – qui n'est pas très éloigné de celui d'un père et d'une mère devant l'enfant qui vient de naître – ne se laisse jamais réduire à l'expression d'un simple *instinct* : l'instinct de survie de l'espèce humaine et la satisfaction que cette survie nous procurerait. L'étonnement ou la foi en la vie est un acte *spirituel*, l'acte spirituel le plus élevé et le plus élémentaire ; acte qui active en nous la capacité de répondre librement à la surprise d'une surabondance de vie et de bonté.

(2). Chez Jésus de Nazareth et dans l'ensemble du Nouveau Testament, la gratuité du don de la vie est d'emblée universalisée et concerne *toute* la création et la création comme un « tout », comme l'indiquent les métaphores de la « maison » ou de la « cité ». Ce « tout » est pour tous, absolument pour tous ; non pas seulement pour ceux qui peuplent présentement notre planète mais aussi pour toutes les générations futures qui devront y trouver une demeure habitable. Voilà le deuxième principe éthique. *C'est le propre de la véritable gratuité d'être précisément gratuite pour tous*, même si elle n'est pas et ne peut pas être la même pour tous ; l'égalité des êtres humains dépasse en effet l'égalité abstraite ou formelle – forme qu'elle a trouvée dans nos sociétés modernes -, pour s'enraciner ultimement dans l'unicité de chaque être humain en relation avec tous les autres êtres uniques. Autrement dit : la création est pour tous *et* chacun, hier, aujourd'hui et demain.

(3). Or, cette incroyable universalisation de la « gratuité » dans le Nouveau Testament – le « tout est grâce » – n'est évidemment pas sans poser quelques problèmes : tel qu'il est et tel qu'il se présente, après avoir été transformé par l'efficacité technologique et par la réciprocité des échanges

financiers, le monde des humains obéit à de tout autres règles qu'à une « gratuité » désintéressée, éventuellement acceptée dans quelques niches de la société. Cette observation qui tombe sous le sens nous rappelle cependant que la référence au Créateur et à la création relève de cet acte inouï d'étonnement et de foi déjà évoqué au sujet de Jésus de Nazareth, il y a quelques instants. Si Dieu – selon la Bible – ne cesse de créer le monde, *de rien* et *pour rien* – ce qui veut dire de manière absolument gratuite –, alors il ne peut être et rester qu'un *Dieu caché* (comme le souligne toute la tradition biblique). Posons-nous cette question : Que serait un don qui oblige son récepteur à la gratitude ? Une telle obligation, formulée par un donateur omniprésent et envahissant, annulerait le don à sa racine ! L'envers de cette qualité inouïe de discrétion du Dieu caché est donc la possibilité de la torpeur et de l'anesthésie des humains dont il a été déjà question ; anesthésie doucement interrompue, chaque fois qu'un enfant voit la lumière de ce monde.

Il se peut en effet – et à mon avis c'est la seule espérance de l'humanité face à une vision cynique ou tragique du monde – que *certain*s entrent librement dans une véritable *gratitude*, les rendant capables de mettre en jeu leur propre existence, poussant l'expérience du don gratuit jusqu'au bout dans le « don de soi ». C'est précisément cette possibilité, réalisée par Jésus de Nazareth et par d'innombrables saints anonymes ou connus, qui donne à la création son orientation « messianique », si décisive aujourd'hui.

(4). Comme jamais avant dans l'histoire de l'humanité, celle-ci est en effet acculée à se vouloir elle-même et à vouloir pour elle un avenir humain sur un globe à maintenir habitable ; ce qui n'est nullement garanti. C'est alors que notre ressource décisive qui est l'attitude d'étonnement et de gratitude, transformée en don de soi, prend *une figure nouvelle et inédite aujourd'hui*. Sobriété, frugalité et pauvreté ont toujours fait partie de la spiritualité chrétienne ; elles avaient pour fonction de maintenir la « vulnérabilité » des sujets, les rendant capables de compassion et de sympathie ainsi que d'une véritable disponibilité intérieure, appelée aussi « pauvreté spirituelle ». Ces postures anciennes sont devenues celles du « partage » et de la « solidarité », marquées fondamentalement par la redécouverte de la justice et d'une

libération à promouvoir dans un monde soumis par les pays dits développés à une incroyable exploitation. Or, ce questionnement s'est radicalisé aujourd'hui, car désormais les générations futures attendent de nous que nous révisions de manière drastique nos modes de vie, entrant individuellement et collectivement dans une véritable autolimitation.

Mais redisons-le : seule la découverte d'un univers à nous donné gratuitement et la perception au moins inchoative que nous sommes les hôtes de la Terre nous permettent de consentir à une conversion dont les mesures gigantesques nous dépassent. J'irai jusqu'à dire que, comme jamais avant, nous sommes appelés à croire en la résurrection – je la traduis immédiatement en termes universels et peut-être recevables par tout être humain – ou en la mystérieuse cohabitation de *toutes* les générations, déjà impliquée dans le moindre geste que nous acceptons de poser en faveur de la viabilité de la vie de ceux qui vont nous succéder *sur cette Terre*.

3 - Pour une conversion de nos rationalités scientifiques, économiques et politiques

J'ai voulu m'interroger avec vous sur les ressources dont nous disposons dans notre situation actuelle où le discours prophétique de dénonciation et de menace est à la fois nécessaire et radicalement insuffisant. Ces ressources spirituelles cachées dans l'humanité – sources que la tradition chrétienne et biblique peut déceler avec d'autres traditions – ne sont accessibles que si elles produisent effectivement une conversion de nos modes de vie et conduisent, sur un plan collectif, vers une révision radicale des trois rationalités qui gouvernent notre vivre-ensemble : la rationalité scientifique et la rationalité politique, ces deux sphères étant aujourd'hui totalement annexées par la troisième sphère, celle de la rationalité financière. Les sources spirituelles de gratitude et de gratuité doivent pouvoir nous rendre capable de résister politiquement à cette terrible dérive, due pour une part à notre anesthésie collective, et d'œuvrer – avant que ce ne soit trop tard – en faveur de conditions de vie authentique des générations futures sur notre unique globe à garder habitable pour tous.

OÙ VA LA VIE ? Débat avec la salle

*Michel Morange, Christoph Theobald,
Philippe Deterre (modérateur)*

Philippe Deterre : Notre évêque Michel Dubost souhaite certainement nous dire quelque chose, je lui donne la parole.

Père Michel Dubost : J'ai envie de dire ma gratitude et toute mon admiration : nous avons été loin et bien. Permettez-moi d'insister sur deux points importants.

Tout est grâce. Tout est grâce, qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne fais pas de concordisme, mais je crois qu'il existe un dynamisme qui vient de Dieu, de la résurrection. Quand nous parlons de la Pentecôte, nous parlons d'une force de résurrection qui est instillée dans le monde, qui est une vraie force : c'est un don gratuit de résurrection et de vie. On ne peut pas être humain sans croire que quelque chose nous est donné, qui n'est pas simplement l'origine de la vie mais qui est le dynamisme de la vie.

La deuxième chose qui me vient à l'esprit en vous entendant est le miracle de la résurrection de Lazare. Nous n'avons pas parlé de la mort, ou très peu. Je crois qu'on comprend mal ce qu'est la vie sans regarder la mort. Nous croyons que Dieu est le Dieu de la vie. Lors de la résurrection de Lazare, qui est un passage de la mort à la vie, deux expressions sont tout-à-fait intéressantes. Thomas, dit avant le miracle : « Allons et mourons avec lui ! », c'est-à-dire que celui qui va vers la vie ne sait pas vers où il va. Et Caïphe lui dit : « Il vaut mieux qu'il y en ait un qui meure pour tous. », il pense que la survie est rationnelle, elle est le fruit d'un calcul alors qu'il y a une ouverture qui se joue là. Cette ouverture est, à mon avis, une des interprétations de ce miracle de la résurrection de Lazare. « Allons et mourons avec lui pour vivre ! pour que la vie ait un sens », tandis que pour Caïphe, c'est : on va supprimer le problème ; et le problème demeure... et la mort fera son œuvre.

Philippe Deterre : Avant de répercuter les questions de la salle qui sont nombreuses, je voudrais maintenant redonner la parole à Michel Morange pour qu'il nous dise comment il reçoit les remarques de Christoph Theobald et du Père Michel Dubost. Comment le scientifique et le philosophe entend-il cette question du dynamisme de la vie, de la gratuité de la vie et la nécessaire autolimitation, qui n'est pas sacrificielle, des rationalités économique, politique et scientifique ?

Michel Morange : Sur le dynamisme de la vie, je suis tout-à-fait d'accord. Quand on est biologiste, c'est quelque chose qu'on éprouve. La vie est créatrice, la vie est beauté... Dès le départ la vie a un certain nombre de caractéristiques qu'on va voir amplifiées, transformées chez l'être humain. Sur le deuxième point, j'ai eu une petite réticence quand vous avez dit que les rationalités politique et scientifique sont annexées par la rationalité financière. Il est vrai qu'il existe des pressions et que trop souvent les scientifiques ont tendance à obéir aux lois du marché ou des médias pour vendre leur travail ; néanmoins je pense que chez beaucoup de scientifiques demeure cet idéal de l'explication rationnelle. Ils ont à lutter, ils luttent contre ces pressions de rentabilité, de productivité, etc. L'idée du bien de la connaissance est une valeur en soi, elle n'a pas besoin de la rentabilité pour être une valeur. Mais aujourd'hui la situation des scientifiques n'est pas toujours facile.

Christoph Theobald : Je suis évidemment d'accord avec cela. D'un point de vue épistémologique, je militerais pour que la connaissance scientifique garde toute son autonomie. Mais j'ai souvent entendu dans l'association 'Foi et Culture Scientifique', peut-être sous forme de plainte, à quel point les projets de recherche sont devenus des objets de marché, et à quel point l'industrie a mis la main sur la recherche scientifique et que la recherche théorique devient extrêmement difficile à maintenir. Donc, j'ai tenu sur ce sujet un discours plutôt prophétique. Il y a quand même un problème politique qui se pose. Je

pense que tout le monde sent cette difficulté. Comment garder cette responsabilité par rapport à l'avenir qui est celle de tout citoyen ?

Philippe Deterre : Une question pour Michel Morange : « Quelles différences ou similitudes entre épigénèse, Lamarck, et Lyssenko ? »

Michel Morange : Il est difficile d'être bref sur une telle question. Commençons par Lamarck, car historiquement c'est le premier. C'est l'idée que les êtres vivants sont modelés par leur environnement ; c'est l'interaction avec l'environnement qui va transformer les êtres vivants et ces transformations seront transmises à leurs descendants. Lyssenko, en URSS, avait repris cette idée parce qu'il pensait – et Staline pensait aussi – que c'était une idée, un modèle bien mieux adapté au matérialisme dialectique ; la génétique semblait fixer des contraintes alors que s'il suffit de changer l'environnement, on changera l'homme, il y aura un homme nouveau, etc. Cela a paralysé la recherche en biologie en URSS pendant des décennies, surtout que Khrouchtchev a repris la même idée, et cela a duré jusque dans les années 1970.

L'épigénèse est un champ nouveau de recherche, les protéines qui entourent le gène pourraient modifier son fonctionnement et cela pourrait être transmis à la descendance. Évidemment, il y a une sorte d'amalgame qu'il faut éviter, mais il ne faut pas avoir peur, ce n'est pas le loup qui ressort, ça peut être des adjonctions intéressantes à la théorie de l'évolution, à des modèles.

Philippe Deterre : Trois autres questions :

- « La pression que les hommes exercent sur les animaux n'est-elle pas qu'un cas particulier de l'évolution des animaux, un peu accélérée par l'homme, ou l'homme provoque-t-il une évolution complètement différente ? »

- « La survalorisation de l'aspect moléculaire en biologie ne conduit-elle pas à l'éloigner d'une recherche authentiquement humaine ? »

- « Un gène n'a-t-il pas plusieurs fonctions, si on le supprime ou si on le remplace, jusqu'où peut-on prévoir les conséquences ? »

Michel Morange : Pour la première question, on peut dire que l'homme accélère l'évolution. Les évolutionnistes nous diraient qu'il met une pression de sélection très forte sur certaines espèces vivantes. Le problème est que, soit les organismes évoluent, soit cela casse et ils vont s'éteindre, car ils n'ont pas la variabilité qui leur permettrait de s'adapter. Je pense que c'est exactement la situation actuelle de beaucoup d'espèces. Cela rejoint ce que disait Christoph Theobald, il y a une menace que Hans Jonas a soulignée ; effectivement l'action humaine peut conduire à des événements irréversibles.

Pour la troisième question, ce ne serait pas remplacer un gène par un autre, ce serait remplacer la copie anormale d'un gène par la version 'normale' qui ne provoque pas la maladie. Je prenais cela comme une expérience de pensée, pour dire simplement attention à ne pas mettre les barrières là où elles ne sont pas. Cette manipulation, je crois, ne serait pas condamnable. Mais on peut en imaginer beaucoup d'autres qui seraient condamnables, par exemple introduire des gènes pour avoir des super-athlètes ou autres, ce serait là une manipulation qui correspond à vision problématique de ce qu'est l'humanité.

Philippe Deterre : Une question sur le langage comme signe de l'apparition de l'humanité, en tout cas un des indices. La question s'adresse donc aussi bien au théologien qu'au scientifique : « Comment lisez vous : 'Au commencement était le Verbe et le Verbe s'est fait chair' au début de l'évangile de Jean ? Qu'est-ce qu'alors le Verbe de Dieu, Créateur, une Énergie, un Logos ? »

Christoph Theobald : On ne réalise plus à quel point cette affirmation est absolument inouïe. Si on se situe dans une perspective laïque de comparatisme entre les religions, il y a quelque chose d'inouï qui arrive là, un Dieu qui parle. Au fond derrière cette affirmation, il y a cette idée que l'homme se définit par le langage, ou d'une manière plus précise, par la communication, par la

relation. C'est absolument fondamental pour parler de l'être humain et de l'engendrement. Tout à l'heure, c'est par là que j'ai introduit mon propos. L'engendrement, ce n'est pas uniquement l'engendrement biologique, mais l'apprentissage à parler ; ce n'est pas uniquement répéter les mécanismes, mais dire une parole qui peut atteindre autrui. On affirme cela de Dieu ici, au début de l'Évangile selon St Jean. C'est absolument inouï, parce que parler, c'est déjà pas mal, mais ce qu'il faut entendre derrière c'est que Dieu tient parole : il est celui qui tient parole. C'est ce que cela veut dire 'Dieu parle' : il tient parole. C'est à partir de ce moment là que l'histoire de l'humanité devient pensable. Tenir parole fait se poser la question : « Est-ce que c'est vrai ? Ce Dieu, dont on dit qu'il parle, est-ce qu'il tient effectivement parole ? ». Et à ce moment s'introduit une sorte de dynamique dans l'histoire culturelle de l'humanité qui la fait sortir d'une vision circulaire, qui est une vieille vision mythique. On passe à une vision historique, que j'ai appelée tout à l'heure messianique : une suite de générations. « Est-ce que cette suite tient la promesse ? » Voilà, j'ai essayé de retraduire ce qui est affirmé par le Prologue : 'le Verbe s'est fait chair' : cette promesse passe concrètement par l'histoire de l'humanité, par cet homme là, Jésus, en relation avec l'Autre.

Michel Morange : Pour moi, le Logos c'est aussi la connaissance, parce que la parole est connaissance et le fruit d'une discussion, d'une mise en commun. À Rome, à l'université 'la Sapienza', il y a une église dans laquelle est écrite cette phrase : 'Au commencement était le Verbe'. Cela m'a frappé. Je l'interprète justement comme le fait que la connaissance est d'une certaine manière aussi, l'accomplissement de ce rôle premier central de la parole, c'en est aussi le fruit.

Christoph Theobald : Oui bien sûr la parole est les deux, et c'est le lien entre les deux qui est important, parce que, d'une certaine manière, une connaissance sans relation risque de devenir terriblement abstraite, et une relation sans connaissance est purement affective et sensible mais n'est pas réellement

fondée. C'est ici le grand mystère. Comme on le dit parfois, connaissance et relation ou connaissance et amour vont quelque part ensemble.

Philippe Deterre : Voici une question qui concerne, me semble-t-il, nos deux conférenciers. « Il faut un impératif de développement durable, mais durable sur quelle échelle de temps ? Jusqu'à jamais ? Or on sait qu'un jour notre soleil mourra et probablement notre planète avec. Alors c'est pour toujours ou seulement pour 4 ou 5 milliards d'années ? (rires) Est-ce que l'évolution nous permettra d'aller ailleurs que sur ce soleil ? Est-ce éternel ou pas ?

Christoph Theobald : J'ai l'impression que le rire est déjà une réponse à la question. Non, ce n'est pas éternel. Il faut bien distinguer le temps et l'éternité – c'est un peu une autre question mais elle lui est liée – et comprendre ce que signifie éternel. Mais au sujet de la première question concernant la perspective d'avenir, quelle différence y a-t-il entre 4 milliards d'années et toujours ? Je ne vois pas en quoi nous sommes concernés et surtout en quoi cela change notre responsabilité, et je ne vois pas quoi répondre. La question de l'éternité est d'un autre ordre. Nous avons toujours un imaginaire linéaire du temps, c'est le cas du temps psychologique et aussi du temps mathématique ou ou scientifique qui se déroule entre un commencement et une fin. Et alors nous avons cette tendance de comprendre l'éternité comme une sorte de prolongation à l'indéfini du vecteur temps. D'où la question humaine que tout le monde se pose : « Que va-t-il se passer après la mort ? ». Voyez à quel point le schème temporel est omniprésent.

On peut faire au moins deux raisonnements qui peuvent nous mettre un peu sur la route, mais il faudrait faire un très long développement sur la question.

Le premier, c'est le fait que nous sommes conscients d'être temporels, d'avoir un commencement et une fin, entre une naissance et une mort – ceci caractérise peut-être quelques mammifères supérieurs et nous-mêmes comme êtres humains. Ce fait-là dit déjà que nous ne vivons pas uniquement dans le temps et que nous avons déjà pris intérieurement une distance par rapport à notre existence temporelle. C'est pourquoi le problème de la mort se pose et

que nous nous étonnons devant la naissance d'un être humain. Quelque chose dans la mort ne semble pas aller de soi pour nous êtres humains ; nous l'anticipons d'une certaine manière, nous sommes les seuls êtres qui peuvent l'anticiper. Ceci d'ailleurs nous conduit à ce qu'on appelle la maturité humaine, cette conscience de n'avoir qu'une seule existence.

Du coup apparaît déjà – et c'est mon deuxième étonnement – quelque chose de l'éternité. L'éternité, ce n'est pas ce qui se prolonge après dans le temps. Nous autres chrétiens, nous lisons dans l'Écriture que l'unicité de toute existence humaine existe dans la mémoire de Dieu ; c'est une manière de dire l'éternité. Et au fond toutes les générations humaines depuis le début jusqu'à la fin sont d'une certaine manière à égale distance de l'éternité qui est comme une sorte de fenêtre ouverte dans toute existence ; elle fait déjà partie du mystère de toute existence humaine. Évidemment, on ne peut pas se représenter l'éternité, si on le fait on est à nouveau dans le temps. Pour en parler, les traditions religieuses développent ce qu'on appelle des métaphores : l'arbre de vie, la semence qui tombe à terre et porte du fruit, le festin, le repas, etc. Tout cela pour dire que l'être humain est radicalement temporel, mais en même temps, dans l'énigme qu'il est, dans le mystère qu'il est, il dépasse la temporalité.

Philippe Deterre : Une question à Michel Morange : « Vous avez parlé du rapport entre langage et biologie. Avez-vous bien dit que le langage ne s'explique pas par la biologie ? Est-ce bien cela et pourquoi ? »

Michel Morange : Je n'ai pas dit tout à fait cela, ce que j'ai voulu dire c'est que la biologie explique les possibilités d'acquérir un langage, mais que le développement d'un langage est un phénomène historique, social, culturel qui n'est pas la conséquence directe et immédiate des capacités cognitives qui sont proprement humaines. On le sait bien avec les enfants sauvages. Un enfant seul ne parle pas. L'élaboration du langage a été un phénomène social. On n'en connaît à peu près rien, c'est probablement quelque chose qui ne s'est pas fait du jour au lendemain. La formation des langues humaines est un processus qui

a demandé peut-être plusieurs générations, même sans doute beaucoup de générations. C'est en ce sens que je dis que ce n'est pas un produit direct de notre nature biologique, mais évidemment sans cette nature biologique particulière l'animal humain n'aurait pas été capable de parler. Il y a là une condition, mais le langage est quelque chose qui est venu s'ajouter.

Philippe Deterre : Je passe à une autre question pour Christoph Theobald. : « Ne sommes-nous pas menacés, non pas par les menaces directes dont Christoph a parlé, mais par une raréfaction de la ressource de 'responsabilité non réciproque' ? Il ne faut pas que cette 'responsabilité non réciproque' se raréfie. Comment va-t-elle se maintenir ? Certes, il y a l'instinct de survie, mais la préoccupation de nos propres enfants ou des générations futures n'est-elle pas en train de se tarir, ce qui mettrait gravement en cause vos conclusions ? »

Christoph Theobald : Je ne suis pas si sûr que cela qu'elle est en train de se tarir. Il faut d'abord faire une distinction entre l'instinct de vie et l'instinct de survie. Ce qui se joue à l'intérieur de cet instinct de vie est d'ordre spirituel, c'est ce que j'ai appelé un acte de foi élémentaire. Cet acte de foi est le plus universel, et est tout simplement inscrit dans le fait d'engendrer des enfants, et cela depuis toujours. Ce n'est pas uniquement leur permettre la sortie du sein maternel, c'est aussi une autre sortie que les latins appellent '*educatio*' ; l'éducation est évidemment toute autre chose qu'un dressage, comme chez les mammifères supérieurs. C'est un acte spirituel parce que, d'une certaine manière, il faut croire en la réussite de cette affaire. Quand on assiste à une naissance ou à une fête de naissance, il y a là un acte de foi élémentaire qui s'exprime à travers la question : « Ce gamin que va-t-il devenir ? » C'est une expérience spirituelle, universelle à mon avis, qui prend évidemment des formes extrêmement diversifiées selon les cultures humaines. Ce n'est pas uniquement une affaire d'instinct, il y a du spirituel qui se joue là et qui s'inscrit dans les grandes traditions et textes de l'humanité. Cela peut-il se tarir ? À parler de manière absolue, oui bien sûr c'est sans garantie ; si on ne

fait plus d'enfants, cela se tarit ; mais je n'ai pas l'impression que l'humanité pour le moment est sur cette voie, la population mondiale augmente encore. C'est peut-être que les choses se déplacent sur le globe. C'est là où je reviens à ma réflexion éthique sur *l'Homo consumans* : transmettre la vie à des générations futures – au sens où je viens de le dire – et croire que cela vaut la peine de le faire et que ce n'est pas uniquement un acte d'instinct, mais bien ce que j'ai appelé des renoncements, donc un principe de gratuité, cela n'est nullement garanti, c'est clair. C'est un acte spirituel et l'humanité européenne par exemple est devant cette question selon les pays. Mais ce n'est pas par des invectives ou par des obligations, etc., qu'on peut changer ce type de situation. Il y a évidemment beaucoup de facteurs qui jouent, comme par exemple la politique familiale, les sociologues et politologues le savent très bien. Mais au bout du compte il reste la question : comment transmettre le goût de transmettre la vie ? Seuls ceux qui vivent de ce goût et de cette foi peuvent aussi quelque part rendre possible que ce goût naisse dans les générations futures : en tout cas, à mon avis, ce n'est plus automatique dans l'humanité.

Philippe Deterre : Une question à laquelle Christoph vous avez déjà répondu en partie : « Est-ce que la limitation que vous proposez est un malthusianisme qui deviendrait inévitable ? Il a longtemps été décrié, serait-il devenu souhaitable ? »

Christoph Theobald : Non. Le mot limitation est venu ici à partir du principe éthique : « Tout ce qui est possible à l'humanité de faire ne convient pas ». Entre ce qui est possible et ce qu'on fait effectivement, il y a un acte de discernement à faire qui est à la fois individuel et collectif. Il est éthique et politique, les deux à la fois. La limitation, à mon avis, concerne peut-être d'abord toute la question énergétique qui est effectivement posée, on ne peut pas dire le contraire. Je viens d'une culture germanophone et vois qu'il y a des positions diverses en Europe ; elles doivent être discutées politiquement et aussi sur la question de la faisabilité. À la base, il y a une question écologique, et une question de survie de l'humanité qui est en jeu, ainsi que le partage des ressources autour du globe.

Philippe Deterre : La question de la limitation ne se pose pas seulement pour le philosophe et le théologien, mais aussi pour le scientifique. C'est aussi la question de la limitation de la puissance chez les biologistes.

Michel Morange : On entend souvent dire : « Si une chose est possible, alors elle sera faite. » C'est souvent vrai, mais je ne serai pas aussi pessimiste car il y a des choses que la science permettrait de faire mais qui ne sont pas faites parce que personne ne souhaite les faire : par exemple, choisir le sexe de son enfant. Évidemment la loi française l'interdit, mais il n'y a pas une bataille contre cette loi. Il me semble que dans la population française l'idée prévaut que choisir le sexe de son enfant n'est pas une chose particulièrement importante. La majorité des gens considère que la nature ne fait pas si mal les choses en créant un peu de hasard là-dessus et que le choix humain ne serait sans doute pas meilleur. Voilà quelque chose qui du point de vue biologique serait tout-à-fait faisable, très simplement, mais là ce n'est pas parce qu'on peut le faire, que cela induit dans la population le besoin de le faire. On ne passe pas toujours de ce qui peut être fait à ce qui est fait, même si c'est vrai que la pente glissante existe.

Jacques Poulet-Mathis : Les scientifiques se préoccupent du progrès des connaissances, jamais ils ne se posent la question : « À quoi cela peut-il servir ? ». Le problème de l'avenir du monde, dont nous a parlé Christoph, n'est pas fondamentalement celui de l'accroissement de la connaissance, parce qu'on sait quels sont les dangers de la connaissance. La question est de savoir à quoi cela peut servir. Christoph insiste sur l'autolimitation, mais de qui ? Il y a des gens qui se sont mis en marge, mais ce n'est pas l'humanité entière qui va s'autolimiter. Il y a des médiations qui sont l'économique et le politique. Avez-vous déjà vu dans des campagnes électorales, – présidentielles parlementaires ou autres, intervenir des questions majeures comme : « Comment orienter les travaux scientifiques dans tel sens ou dans tel autre ? ». Jamais dans une élection, je n'ai vu de débat sur cette question. Les

scientifiques sont simplement attentifs à ce qu'il y ait assez de financement pour faire de la science.

Michel Morange : C'est une question difficile. Premièrement, je pense que les scientifiques ont quand même appris depuis un certain nombre d'années que leurs actions pouvaient avoir des conséquences graves... Hiroshima et Nagasaki ont été un choc pour la communauté scientifique. Je ne dis pas que tous ont digéré la leçon, mais je pense que cela reste dans l'inconscient des scientifiques. Deuxièmement, sur l'autre point, heureusement que les politiques n'interviennent pas pour dire aux scientifiques : « Faites ceci ou cela. » Ils interviennent déjà beaucoup trop en orientant souvent les travaux vers des débouchés immédiats qui pourront donner des retombées économiques et financières. Par contre, je pense qu'il y a quand même un problème. Limiter l'accroissement de la connaissance en disant que les connaissances ont pu conduire à des choses horribles, c'est limiter quelque chose de fondamental dans la nature humaine. Ce serait perdre une partie de la richesse de la nature humaine que d'empêcher l'humanité de toujours vouloir plus connaître, d'essayer de comprendre mieux le monde qui nous entoure.

Christoph Theobald : J'espère que ce que j'ai dit sur l'auto-limitation n'a pas été compris dans ce sens. Il ne s'agit pas du tout de limiter la recherche scientifique en tant que telle ; je pense aussi que le désir de connaissance fait partie de l'être humain. Cela étant dit, la question se déplace. Le problème c'est la capacité de l'être humain, individuellement et collectivement de faire le passage entre la connaissance et l'action. Encore une fois 'tout ce qui est possible de faire, ne convient pas de faire'. Dans nos sociétés, les comités d'éthique sont déjà une grande acquisition de ce point de vue : ils instaurent un débat éthique démocratique dans une société laïque, un peu à distance du pouvoir politique d'un côté et de l'autre côté du pouvoir de la communauté scientifique. Peut-être est-ce une voie ? Mais il faudrait toujours se demander si l'opinion publique participe suffisamment à ce genre de débat.

Père Michel Dubost : Ma question est difficile à formuler. Dans beaucoup d'endroits, traditionnellement, la culture c'est ce que l'homme fabrique avec tout ce qu'il est, humainement, biologiquement, etc., pour survivre, pour vivre en société, pour construire quelque chose ... Traditionnellement, la culture était liée à des lieux donnés ; elle a toujours eu une prétention à l'universalité, mais elle était ancrée à la manière de vivre localement. Aujourd'hui l'universalité de la communauté scientifique coupe *de facto* le lien avec des enracinements qui fait que 'l'homme consommant' n'a plus les réflexes donnés de toute culture, pour permettre de vivre à un endroit donné. Nous n'avons pas encore intégré toutes les dimensions de la vie humaine sur terre et nous ne sommes plus ancrés localement. Et nous ne savons pas faire l'arbitrage. Nous parlons vraiment très souvent en général. Nos capacités linguistiques par exemple sont quand même très marquées par notre occidentalisme. Est-ce que l'avenir de la vie est lié à une coupure avec la culture ? Est-on fait pour vivre hors sol ? Peut-on vivre hors sol ?

Philippe Deterre : Dans toutes les réunions du groupe 'Foi et Culture Scientifique' vient toujours à un moment donné la question souvent pertinente de l'apport de Teilhard de Chardin, ce soir cela ne manque pas.

Je pose donc à nos deux interlocuteurs la question suivante : « L'aboutissement de l'humain ne serait-il pas simplement le divin ? Quelle est la pertinence de la pensée de Teilhard dans la situation actuelle, avec la nécessaire autolimitation dont a parlé Christoph Theobald ? »

Michel Morange : Personnellement, j'aimais beaucoup Teilhard de Chardin que j'ai lu quand j'étais jeune. En même temps, je dirais que Teilhard de Chardin n'est pas une réponse scientifique aux problèmes que je me pose, c'est d'un autre ordre.

Christoph Theobald : J'ai aussi beaucoup lu Teilhard quand j'étais jeune et c'est peut-être « *Le milieu divin* » qui m'a le plus marqué à un moment donné dans ma propre histoire humaine et spirituelle. Je dirais que Teilhard est peut-

être d'abord un visionnaire. Ce qui est fascinant, à mon avis, chez lui, c'est cette sorte de lien qu'il établit entre les très hautes technicités, d'un point de vue scientifique, en paléontologie par exemple, et cette capacité d'extrapoler et de transformer cela dans une vision. Cette vision est peut-être la première du point de vue du christianisme qui est universelle, elle tente de regarder la figure du Christ cosmique telle qu'on l'a dans l'Évangile selon St Jean, dans l'épître aux Colossiens, dans l'épître aux Éphésiens ; Teilhard développe beaucoup cela. Je n'ai pas quand même l'impression que ce qu'il appelle 'noosphère' soit une sorte de désincarnation, comme on pourrait imaginer l'avenir de la vie humaine sur le globe. Comme vous l'avez dit Père Dubost, il y a une sorte d'enracinement dans le local jusqu'au tribalisme, qui est évidemment traditionnel, puis avec la philosophie grecque, avec la naissance des sciences, s'est développé progressivement un universalisme de type scientifique et mathématique. Et maintenant avec nos langages informatiques, ce serait la noosphère qui permettrait que finalement l'homme vive uniquement à ce niveau là ? Jolie fiction ! Ce n'est certainement pas la vision de Teilhard de Chardin. Il avait une vision de l'incarnation extrêmement charnelle.

Peut-être peut-on comprendre tous les conflits, les violences qui existent à l'heure actuelle, qu'elles soient religieuses, de type nationaliste ou ethnique comme des réactions par rapport à la menace qu'est pour beaucoup de gens cette mondialisation à la fois médiatique, scientifique et technique, économique et financière. Il y a vraiment une menace sur l'enracinement et aussi d'un point de vue linguistique – le latin étant remplacé maintenant par l'anglais devenu une sorte de langue universelle. Il y a une lutte à mener pour le maintien de la pluralité des langues qui, à mon avis, fait partie du patrimoine messianique de l'humanité. L'œuvre messianique par excellence, n'est pas l'unification dans une seule langue, ceci c'est Babel, mais la capacité de s'entendre, chacun continuant à parler sa propre langue. À l'heure actuelle, c'est un enjeu global fondamental.

Michel Morange : Je voudrais rebondir sur cette question des langues, car aujourd'hui un scientifique est obligé de communiquer en anglais avec ses collègues, les philosophes, les théologiens aussi. Contrairement à ce qu'on croit, parler dans une autre langue permet de mieux connaître sa propre langue. On découvre par exemple qu'il y a des distinctions et des ambiguïtés dans notre langue qui n'existent pas dans d'autres langues et vice versa. Cet exercice est enrichissant.

D'autre part, même si la science est internationale et si les résultats et les techniques circulent rapidement, les cultures locales continuent à coexister. Il reste des spécificités aujourd'hui dans la production de la pensée. Les scientifiques américains par exemple ne travaillent pas de la même manière que les scientifiques français. Ils n'ont pas les mêmes idées.

Philippe Deterre : Donc le biologiste fait encore de la biologie avec sa propre biologie.

Je regarde s'il y a encore des gens qui ont une question irrépessible, en particulier les plus jeunes d'entre nous dont certains sont assis par terre pour laisser la place à d'autres ...

Judith Nicolas :

Au niveau politique, j'ai entendu récemment qu'une décision avait été prise au niveau écologique et puis elle est passée sous la table. Alors nous que pouvons-nous faire, car l'écologie reste nécessaire ?

Philippe Deterre : C'est une bonne question. Elle est très ouverte. Nous avons un vote bientôt, cela peut être un des moyens d'agir, ainsi que dans toutes les associations qui réfléchissent, qui agissent.

Réflexions sur : « QU'EST-CE QUE L'HOMME ? »

*Marie-Odile Delcourt*¹

Qu'est-ce que l'homme ?

De tout temps les hommes se sont interrogés sur eux-mêmes, et ont tenté d'apporter des réponses à cette question. Au cours des derniers siècles, les découvertes scientifiques ont transformé leur vision du monde tandis que les progrès techniques révolutionnaient leurs modes de vie. Au cours de l'année 2010-2011, l'association *Foi et Culture Scientifique* a choisi d'étudier ce thème dans ses séminaires, en l'abordant sous des angles divers. Le présent article retrace l'essentiel de ces travaux, qui complètent le colloque du *Réseau Blaise Pascal* d'avril 2011².

Jusqu'à la fin du 18^e siècle, l'homme s'est perçu comme centre du monde, sa vision était anthropocentrique. Sur Terre, il s'est traditionnellement considéré à part de la nature, regardant de haut les animaux, exploitant sans états d'âme les ressources naturelles. Il apparaissait comme le maître de la nature puisqu'il la transformait. Sa mission biblique définie en Genèse 1 consiste à peupler la Terre et à la soumettre : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre ».

Aux 16^e -17^e siècles, la révolution copernicienne bouscule une première fois cette perspective : détrôné de sa place en un centre géométrique du monde, l'homme a bien du mal à accepter l'idée que la Terre n'est qu'une planète minuscule perdue dans un cosmos immense. Au 19^e siècle le choc est plus grand encore puisque la découverte du processus de l'évolution ramène l'homme au sein du monde animal. Au 20^e, la maîtrise de l'énergie permet des

¹ Professeur honoraire à l'Université Paris-Sud, membre du Conseil d'Administration de l'association *Foi et culture scientifique*.

² *L'humanité de l'homme bouleversée par les neurosciences*, *Connaître* 36-37, 2011.

changements considérables dans la vie quotidienne, mais la prise de conscience de l'épuisement proche du pétrole se fait jour et le concept de ressource non renouvelable apparaît. Avec le 21^e siècle c'est l'état de la planète elle-même qui fait problème avec le changement climatique, dont les causes pourraient être, au moins partiellement, anthropiques. Aujourd'hui les hommes se savent partie intégrante de la nature et liés à elle. Ils redécouvrent leur appartenance au monde animal, et réalisent l'urgence à préserver la nature qui est leur mère nourricière. Parallèlement le succès de l'espèce humaine est tel que sa population explose, que la Terre devient trop petite tandis que ses habitants, malgré leur diversité, commencent à ressentir leur communauté de destin. Tout ceci change le regard de l'homme sur lui-même, alors qu'il doit faire face sans tarder au triple défi démographique, climatique et d'épuisement des ressources. Nombreux sont les philosophes et les scientifiques qui publient leur vision et donnent des pistes pour s'adapter à cette nouvelle donne, et notamment, à côté de *l'Université de tous les savoirs*³, L. FERRY⁴, A. KAHN⁵, B. CYRULNIK⁶, M. JEANNEROD⁷, la revue *La Recherche*⁸, A. DAMASIO⁹. Récemment la revue *Science et Avenir*¹⁰ a donné la parole à cent scientifiques et philosophes contemporains pour tenter de répondre à cette même question « Qu'est-ce que l'homme ? ». Il y sera fait souvent référence ici.

La place de l'homme dans la nature

L'être humain est apparu au cours de l'évolution lors d'un processus s'étalant sur quelques millions d'années, pour devenir l'homme moderne

³ *Qu'est-ce que l'humain*, Université de Tous Les Savoirs vol.2, Odile Jacob, 2000.

⁴ Luc FERRY et Jean-Didier VINCENT, *Qu'est-ce que l'homme*, Odile Jacob, 2010.

⁵ Axel KAHN, *L'homme, ce roseau pensant*, NiL éditions, 2007.

⁶ Boris CYRULNIK, *De chair et d'âme*, Odile Jacob, 2006.

⁷ Marc JEANNEROD, *La nature de l'esprit*, Odile Jacob, 2002.

⁸ *Le cerveau*, Les dossiers de la Recherche n° 40, Août 2010 et *Comment le cerveau apprend*, La Recherche n° 449, février 2011.

⁹ Antonio DAMASIO, *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1997 et *Spinoza avait raison*, Odile Jacob, 2003.

¹⁰ *Qu'est-ce que l'Homme ? 100 scientifiques répondent*, Sciences et Avenir, Hors série n° 160, Janvier-février 2012.

depuis 40 ou 50 000 ans. Émergeant du monde animal, il en conserve de nombreux traits mais se sent différent, autre.

Se savoir cousins des singes est un fait qui a été mal reçu par nos sociétés et reste encore pour certains un repoussoir inacceptable. Pourtant cette parenté s'est encore rapprochée puisque des spécialistes affirment aujourd'hui avec Pascal PICQ : « L'Homme fait partie des singes, l'Homme est un singe ».

Parallèlement des caractéristiques qui, dans un passé récent, ont été considérées comme définissant le propre de l'homme ont volé en éclats. Biologiquement la frontière n'est plus si nette, elle s'est révélée poreuse. Marche debout, bipédie, outil, langage, certaines formes du sourire et de l'humour, transmission du savoir, conscience de soi, conscience de l'autre, conscience de l'avenir, de la mort, empathie, sympathie, comportements sociaux, etc., sont désormais observés chez l'une ou l'autre des espèces animales, en particulier par la science récente qu'est l'éthologie. À titre d'exemples : au moins 70 outils ont été répertoriés chez des espèces variées. Les émotions apparaissent largement partagées : « Les vertébrés se caractérisent par leur aptitude à l'émotion et à l'affect » affirme le neurobiologiste Jean-Didier VINCENT¹⁰. Même le langage peut être assez élaboré chez certains oiseaux, et « on sait aujourd'hui que les grands singes ont des capacités de langage évolué préexistantes, mais qu'ils ne les utilisent pas dans la nature. C'est ce qui explique qu'ils se montrent si savants en captivité. »¹¹. Même si leur larynx ne leur permet pas une bonne articulation, les chimpanzés peuvent apprendre 500 mots en langage des sourds selon Pascal PICQ, paléoanthropologue. La double articulation du langage en mots puis en phrases serait utilisée par des sansonnets¹⁰. La génétique n'a pas apporté non plus de réponse fulgurante à la question du propre de l'homme, au contraire : c'est plutôt l'histoire commune de la vie qui s'inscrit dans nos gènes, dont une majorité est partagée avec les autres mammifères, et jusqu'à 98,5% avec le chimpanzé.

¹¹ Matthieu QUIRET, Revue Étho-logique, Août 2006.
<http://www.ethologie.info/revue/spip.php?article46>

Le propre de l'homme

Que reste-t-il alors du propre de l'Homme ?

C'est de moins en moins du côté de la biologie qu'il faut attendre une réponse. Il reste au niveau biologique un très petit nombre de gènes spécifiques (1,5 %), un pharynx adapté à la parole, un coefficient d'encéphalisation élevé (rapport tête/corps) et l'immaturation du cerveau à la naissance. Lorsqu'il voit le jour en effet, le bébé n'a que 10 % de ses neurones connectés, et il faudra deux ans avant que la taille de son cerveau atteigne 80 % de ce qu'il sera à l'âge adulte. On remarque surtout que c'est chez l'homme et lui seul que se trouve l'ensemble complet de toutes les propriétés citées au paragraphe précédent (alors que c'est tel animal qui a l'outil, tel autre qui a un langage, tel autre encore qui est capable d'empathie, etc.), et avec un degré très supérieur à ce que l'on trouve de plus évolué chez l'animal.

Le propre de l'homme est essentiellement à rechercher ailleurs. L'immaturation à la naissance permet au cerveau humain de se développer en interaction avec l'environnement culturel et social : celui-ci intervient dans son développement, dans le déroulement du programme génétique. Alors la structuration de la matière cérébrale apparaît personnalisée, résultant de l'histoire intime de chacun et de ses liens sociaux. C'est ainsi que l'homme forge son génie pratique, son inventivité, sa capacité d'adaptation et qu'il devient capable de dépasser la simple imitation. Et c'est pour cette raison qu'il est parvenu à se développer dans des environnements très différents, souvent hostiles, et à survivre à des événements très défavorables (glaciation,...). Il observe, mémorise, raisonne, pense.

Nombreux sont ceux qui insistent sur le rôle clé du langage. D'une part la double articulation en mots puis en phrases permet une créativité d'expression infinie. D'autre part son fonctionnement présente deux propriétés qui en font un outil d'exception : la première consiste en une double modalité d'injonction (pour exprimer une demande) et de déclaration (pour désigner, apporter une information sur le monde : "attention danger !") permettant le partage avec autrui ; la seconde est la représentativité, c'est-à-dire la capacité de faire des représentations de ce qu'il observe et du monde dans lequel il vit,

capacité qui donne accès à l'abstraction. La philosophe Élisabeth de FONTENAY précise « le langage permet à l'Homme de faire exister la réalité du monde : se représenter ce que l'autre se représente, concevoir ce qui n'est pas... »¹⁰. Il se représente ainsi l'autre comme un autre soi-même, capable de pensées et d'émotions, et c'est ce qui le rend capable d'altruisme. Souffrir de la souffrance de l'autre semble spécifique à notre espèce.

Ces propriétés confèrent au langage une capacité cumulative de progrès par transmission d'une personne à l'autre et d'une génération sur l'autre. « L'enfant est capable, aux alentours de deux ans, de produire des énoncés qu'il n'a jamais entendus à partir de ce que ses parents lui ont transmis. Ce n'est plus du mimétisme, c'est de la capacité d'invention » s'extasie le linguiste Claude HAGÈGE¹⁰, qui ajoute que les langues se sont développées extrêmement vite, le langage étant apparu il y a seulement 40 000 à 150 000 ans. Non content d'utiliser largement la tradition orale pour transmettre sa culture, l'homme y a ajouté l'écriture, faite de signes purement conventionnels qu'il associe grâce à ses capacités d'abstraction. L'écrit voyage à travers l'espace et le temps et augmente à l'infini la puissance de cumul d'information. Les effets en sont immenses. Si la parole a précédé l'agriculture, « l'écriture a coïncidé avec la 'révolution urbaine' de l'âge du bronze ; l'imprimerie avec la Renaissance » explique en raccourci l'anthropologue Jack GOODY¹⁰.

Ainsi « le langage apparaît comme l'une des clés de cette singularité [de l'homme]. Outil de socialisation radical [...] il ouvre à chaque membre de notre espèce la porte de son propre imaginaire, lui donnant la capacité de se penser lui-même » affirme le neurophysiologiste Marc PESCHANSKI¹⁰. Et le généticien André LANGANEY précise¹⁰ : « Moi, l'Homme, je rêve d'histoires avec des mots. Je mets des émotions, des punitions, des récompenses dans des phrases... et des phrases sur tout. Je me raconte mon histoire et plein d'autres, alors qu'avant, ce n'était qu'images, sons et signes provoquant des émotions dont il ne reste rien de conscient. »

Autre caractéristique proprement humaine : la créativité, qui fait appel à toutes les ressources de notre puissant cerveau (cf. ci-dessous). En effet

« l'imagination n'est pas générée dans une partie spécifique du cortex, le cerveau ne renferme aucun module de la créativité. Il s'agit plutôt d'un talent global qui nous demande d'allier nos différentes compétences. [...] L'imagination est un point de rupture dans l'Évolution » explique le neuroscientifique Jonah LEHRER¹⁰. « Nous sommes la seule espèce qui suppose toujours spontanément que, derrière ce qui est visible, existent des réalités invisibles qui expliqueraient le visible. [...] C'est imaginer. Et imaginer, c'est penser » précise l'ethnologue Maurice GODELIER¹⁰.

Imaginer, créer, penser, se projeter dans l'avenir, là est le propre de l'homme.

L'homme, animal social, et le monde qui l'entoure

L'homme est dès sa naissance un animal social. Durant sa longue enfance, il reste dépendant de ses proches. S'il n'a pas autour de lui des êtres parlants, il ne parlera pas, comme en témoignent les enfants sauvages. Il a besoin du groupe pour survivre, et le groupe lui transmettra son organisation et ses codes. Le langage qu'il a acquis est un formidable outil de communication qui l'entraîne toujours plus loin. Aujourd'hui, d'un clic, il peut communiquer avec la Terre entière. Les échanges touchent tous les domaines de la vie, le commerce aussi bien que les sentiments. Aux mots, l'homme a récemment ajouté les images, vecteur très puissant quand elles deviennent film parlant. Ces images voyagent et peuvent ainsi se partager. Lui-même voyage également à la rencontre de ses semblables, dans lesquels il ne se reconnaît pas toujours. Sa curiosité n'a pas de bornes. Partout, il organise sa vie sociale, dont il existe des variantes à l'infini. Il définit des codes, des règles, des lois, il invente des cultures. Au cours de l'évolution, il a développé le langage et l'écriture, le commerce et la vie en société avec des règles morales, des outils et des armes, l'art et la religion, l'agriculture, la guerre... Une culture, c'est un ensemble de modèles de relations dans tous les domaines, familial, amical, professionnel, avec des voisins, des concitoyens, des étrangers... et plus généralement avec tout son environnement, nature, objets, ces modèles étant

transmis par la pratique des relations et par les mythes, les textes fondateurs, les contes.

Il a certaines particularités surprenantes, par exemple celle-ci relevée par Françoise HÉRITIER¹⁰. « L'Homme est la seule espèce où les mâles tuent les femelles de leur espèce », comportement culturel et non naturel. De même en ce qui concerne les guerres, dont les motivations ont évolué autant que les armes. Hier c'est la faim, nécessité vitale, qui poussait à la guerre, aujourd'hui c'est une décision politique dont le fondement échappe bien souvent aux soldats sur le terrain. Pierre CONESA, spécialiste en stratégie¹⁰ explique : « Un ennemi, ça se fabrique, souvent pour des nécessités politiques. L'ennemi a une utilité politique : il identifie et cimente le groupe, fournit du capital aux hommes politiques et leur permet de fuir certaines de leurs responsabilités [...] La déconstruction de l'ennemi est le phénomène politique majeur de la deuxième moitié du 20^e siècle. [...] La guerre n'est pas une fatalité mais un choix. »

Enfin l'homme modifie son environnement dans des proportions inimaginables jusqu'à récemment. Il a domestiqué la nature pour qu'elle produise son alimentation, il a extrait du sol des matériaux pour fabriquer toujours plus d'objets, il a créé des villes tentaculaires qu'il aime tant que plus de la moitié de l'humanité a aujourd'hui adopté la vie urbaine dont la nature est presque totalement bannie. Son impact sur la nature est considérable puisque nombreuses sont les espèces qui disparaissent chaque année, et imprévisibles les conséquences sur le climat, sans compter bien sûr l'arsenal nucléaire qui suffirait pour détruire toute la planète.

Le cerveau humain et les neurosciences

Deux séances de *Foi et Culture Scientifique* ont été consacrées à l'étude du cerveau humain, qui s'ajoutent au colloque RBP d'avril 2011² dont le thème était : « *L'humanité de l'homme bouleversée par les neurosciences ?* ». Les neurosciences nous permettent d'accéder peu à peu à ce qui se passe dans notre cerveau. Les méthodes utilisées pour soulever un coin du voile sont très

variées¹². Elles peuvent être fonctionnelles (IRM et électro-encéphalographie), cellulaires ou moléculaires. On peut y ajouter le rôle des neuromédiateurs, la neuropharmacologie, l'optogénétique. Les techniques fonctionnelles développées récemment permettent d'observer le cerveau au cours de son fonctionnement et ainsi d'associer des aires cérébrales aux différentes tâches accomplies.

Par exemple on mesure la consommation locale d'oxygène par les neurones pour diverses activités en suivant les propriétés magnétiques de l'hémoglobine, qui varient avec son degré d'oxygénation. On peut ainsi connaître les zones du cerveau impliquées dans la lecture : il s'avère que les zones utilisées pour la reconnaissance des visages servent aussi pour la reconnaissance des mots. À travers le cas de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, des langues, on observe que les aires corticales sont connectées entre elles de façon réciproque. Le cerveau s'adapte à la langue qu'il entend et parle, avec des zones et une construction spécifiques à chaque cas, la zone de la langue maternelle n'étant pas celle d'une langue étrangère. Une technique (par diffusion de molécules d'eau) permet de visualiser les fibres de myéline, gaine protégeant les axones des neurones. On observe que le développement du cerveau conduit à une diminution des connexions à courte distance et à une augmentation des connexions à longue distance. La communication d'un neurone à l'autre se fait par un messager chimique (neuromédiateur). Dans la maladie de Parkinson, la déficience en neuromédiateur dopamine au niveau du sous-thalamus peut être compensée en y implantant une électrode, apportant une disparition spectaculaire et durable des symptômes, réversible si on arrête la stimulation électrique, mécanisme pour l'instant incompris. Grâce à l'optogénétique (modification génétique d'un neurone qui produit alors une protéine capable d'absorber la lumière), on peut étudier les mécanismes du sommeil ou du rythme respiratoire. Une technique mettant en jeu des protéines fluorescentes permet de visualiser les neurones et leurs prolongements (axones) et d'observer la structure fine de la matière cérébrale.

¹² Hervé DANIEL, Professeur de Neurosciences à l'Université Paris-Sud, a présenté un panorama de ces méthodes en séminaire de l'AFCS (communication privée).

Deux grandes caractéristiques sont souvent mentionnées. La première est la très grande plasticité du cerveau : celui-ci est pré-câblé mais les connexions évoluent pendant au moins 30 ans pour s'adapter aux changements de l'environnement ; il est capable si nécessaire de réorganisation de grande ampleur, par exemple après un AVC (accident vasculaire cérébral), une greffe de membre ou la perte d'un sens : le sens correspondant à une zone détruite peut être retrouvé par colonisation d'autres sites, les zones devenues inutiles sont colonisées par d'autres sens pour les renforcer. Le cas de la greffe de mains est spectaculaire (GIRAUX⁸) car, à la suite de l'amputation, on a pu observer la régression des zones cervicales associées au profit des coudes, puis leur ré-appropriation après la greffe. La seconde caractéristique est que, plus on avance dans les recherches, plus la réaction du cerveau apparaît globale et non locale.

On admet maintenant qu'il existe un renouvellement lent des neurones à partir de cellules souches neurales, ce qui a remis en cause le postulat de leur non-renouvellement jusque-là bien admis. Cette neurogenèse est accrue en cas de mort neuronale massive (par exemple par une ischémie), mais la proportion de nouveaux neurones reste faible en regard des neurones disparus (LLEDO⁸). Parmi les applications récentes des travaux sur le cerveau signalons une sorte d'œil artificiel : une caméra transmet des impulsions électriques à la langue qui génère une sensation visuelle (COISNE⁸).

Un autre aspect auquel nous nous sommes intéressés concerne les théories de l'apprentissage¹³, qui impliquent diverses formes de mémoire et leurs interactions. Parmi les mémoires déclaratives, qui sont explicites et conscientes, la mémoire épisodique permet l'évocation des souvenirs et des projections dans l'avenir, sorte de mémoire longitudinale constitutive de notre personnalité, tandis que la mémoire sémantique concerne les faits et les mots, le langage. Les souvenirs ne sont pas entièrement stockés et encodés dans notre cerveau, mais reconstruits à chaque évocation selon un processus très

¹³ Jean-Paul BLANQUET, présentation en séminaire de l'Association Foi et Culture Scientifique (communication privée).

complexe dépendant du moment (état émotionnel, contexte,...) (FOSSATI⁸). Les mémoires procédurales sont à la source des habiletés et habitudes, de tout conditionnement ou apprentissage perceptif (faire du vélo ou d'un instrument de musique par exemple) : ces mémoires sont implicites et automatiques, peu accessibles à la conscience, peu flexibles, elles s'instaurent progressivement et de façon quasi-définitive: quand on sait faire du vélo, c'est pour la vie. Signalons aussi la métacognition, processus qui inclut une pensée, un jugement, une critique des processus cognitifs ou de pensée eux-mêmes, de façon consciente ou subliminale. Les singes en sont capables. La métacognition peut constituer un maillon entre la conscience humaine et l'animale.

Les méthodes d'apprentissage neuronales sont étudiées et utilisées en robotique¹⁴. Le roboticien doit trouver un modèle restreint prenant en compte un minimum de structures biologiques, essayer de comprendre ce qu'apporte une entrée ou une structure donnée pour un comportement, utiliser les robots pour tester les implications comportementales d'un modèle. Les robots peuvent être conçus comme des avatars de nous-mêmes ou comme des outils pour les recherches cognitives. On peut apprendre à un robot à se déplacer avec un système de vision rudimentaire constitué de quelques cellules photosensibles lui permettant de se localiser avec une résolution grossière. Le mécanisme de navigation proposé montre que des comportements de navigation assez complexes peuvent être maîtrisés par des architectures neuronales qui restent simples. Cependant un robot peine encore aujourd'hui à marcher sur un terrain inégal, et mettre la table est actuellement hors de portée. Sans se poser de questions sur sa finalité, un robot doté d'un bras mécanique peut reproduire lentement les gestes d'un humain par imitation immédiate. Il peut "apprendre" ensuite une séquence d'actions et se constituer un répertoire de tâches, sans qu'il y ait programmation informatique. Un robot doté d'une face animée est capable de détecter et de reproduire les mimiques, comme de sourire ou de froncer les sourcils. L'imitation et la lecture des émotions exprimées par un visage humain se révèlent de puissants outils d'apprentissage, pour un robot comme pour un jeune enfant

¹⁴ Philippe GAUSSIER, présentation en séminaire de l'AFCS (communication privée).

La capacité de représentation, qui met en jeu des neurones miroirs, est due « à une organisation neurologique particulière : la connexion entre le lobe préfrontal et le système limbique. Les neurones préfrontaux qui constituent le socle neurologique de l'anticipation se connectent aux neurones des circuits de la mémoire pour créer une représentation : à partir d'une expérience passée, nous [sommes] capables d'imaginer un événement à venir » explique le neuropsychiatre et psychanalyste Boris CYRULNIK¹⁰.

Quant à l'amour, « des modèles neuronaux pourraient peut-être un jour avoir accès à ce type de sentiment car actuellement on parvient à apprendre aux robots à créer des résonances émotionnelles qui pourraient être des précurseurs de l'empathie¹⁴ ».

Les mécanismes de l'évolution humaine aujourd'hui

L'évolution darwinienne se poursuit, mais c'est un phénomène lent qui est devenu minoritaire. C'est « une évolution qui continue à se dérouler sous nos yeux avec la réduction des canines, des molaires, ou celle du dimorphisme sexuel, etc. Toutefois on ignore quelles autres voies seront empruntées dans le futur, puisque aujourd'hui l'Homme agit sur lui-même » affirme l'archéologue Jean-Paul DEMOULE¹⁰.

En effet plusieurs effets se superposent. Le premier est que l'homme ne laisse plus opérer la sélection naturelle : nous soignons nos malades et secourons nos handicapés. Leurs gènes ne sont donc plus éliminés. La théorie de l'évolution se complète peu à peu par des mécanismes qui s'ajoutent à la simple combinaison mutation-sélection. D'autres phénomènes interviennent dont la découverte est récente. Nicole LE DOUARIN pose la question¹⁰ : « Comment, à partir d'un génotype presque identique [98,5% avec le chimpanzé] obtient-on des animaux si différents ? [...] Tout vient de la manière dont les gènes du développement sont utilisés chez le chimpanzé et l'Homme. [...] La chronologie, l'ordre et la durée d'activation de ces gènes ne sont, en effet, pas les mêmes. [...] Nous, les embryologistes, avons montré qu'à partir des mêmes [gènes], on fait une patte d'éléphant, une aile de poulet, un bras. » Et Marc PESCHANSKI, neurophysiologiste, précise¹⁰ : « D'autres

pages de la biologie sont en train de s'écrire, multipliant à l'infini les combinatoires nées de la transcription de l'ADN, modulée par de nombreux phénomènes que l'on dit 'épigénétiques' [qui] créent encore de la diversité là où certains voyaient, il y a moins d'un demi-siècle, ordre et détermination. » Didier RAOULT, biologiste, ajoute¹⁰ « L'Homme est une chimère génétique. [...] Pour chaque cellule qui nous compose, nous abritons au moins cent bactéries, mille virus et dix archées. Autant d'objets biologiques sans lesquels nous ne pourrions pas vivre et qui contiennent, eux aussi, de l'information génétique. Cette information circule dans notre corps sous forme de plasmides, de transposons, de microARN qui n'ont de cesse de parasiter les ADN des organismes en présence, y compris le nôtre.[...] Exemple : le génome humain est constitué pour 8 % de gènes de rétrovirus qui s'y sont incorporés au fil du temps et continuent de le faire ».

Plus important encore, « notre volumineux cerveau nous a ouvert la voie d'un nouveau type d'évolution, l'évolution culturelle, au moins six fois plus rapide que l'évolution génétique » selon Richard DAWKINS¹⁰. Les humains savent accumuler et transmettre leur savoir de génération en génération, surtout depuis l'apparition de l'écriture. Il s'agit d'un processus de type lamarckien (transmission des caractères acquis). C'est ce qui les rend si performants et capables d'induire des changements considérables dans leur mode de vie en un temps très bref. Depuis que l'éducation s'adresse à une part notable de l'humanité, ce phénomène a d'ailleurs pris un caractère auto-accelérateur qui rend aujourd'hui vertigineuse la succession de nos outils, obsolètes après quelques années à peine, parfois avant qu'on ait eu le temps de les maîtriser. Avec la complexité, la conscience humaine augmente, comme l'a observé Teilhard de Chardin. On peut dire qu'à travers les mécanismes de la théorie de l'évolution l'homme continue à s'hominiser, tandis que l'évolution culturelle l'humanise.

L'homme penseur, artiste, religieux, philosophe, politique, libre

Les multiples possibilités du cerveau humain ont ouvert à l'homme des horizons multiples dans des domaines très variés. L'émotion nous étroit

lorsque nous voyons les peintures laissées par nos lointains ancêtres dans les grottes préhistoriques. Cette émotion est à la fois esthétique et spirituelle. Le préhistorien Jean CLOTTE explicite cette émotion¹⁰ : « L'homme s'interroge sur le monde qui l'entoure, il y cherche une réalité autre que celle perçue par ses sens [...]. L'art est un autre indice incontestable de la spiritualité, car il témoigne d'une certaine distanciation au réel. » et le physicien Yves QUÉRÉ ajoute¹⁰ : « Distinguons, parmi tant d'autres, quatre rameaux : l'appréciation de la beauté, c'est-à-dire la dimension esthétique ; la morsure que nous inflige la souffrance des autres, c'est-à-dire la dimension compassionnelle ; l'ouverture au monde, c'est-à-dire la dimension culturelle ; et à l'évidence pour l'Homme sa propre finitude, c'est-à-dire la dimension tragique. »

Selon Jean-Michel GENESTE¹⁰ « La capacité symbolique du cerveau humain [...] a aussi inventé, dès l'origine, le pouvoir narratif, celui de raconter des histoires en se projetant dans le temps et l'espace, donc de mobiliser l'imaginaire ». Se racontant des histoires, ses histoires, il a construit l'Histoire qui l'inscrit dans la flèche du temps et lui apporte une expérience irremplaçable pour réfléchir à son avenir. En effet sa faculté d'imaginer permet à l'homme de se projeter vers l'avenir, de vivre sa vie sous forme de projet.

Cet imaginaire le pousse à s'interroger sur sa propre existence, sur l'origine de la vie, la mort le plonge dans la perplexité, très tôt il a inventé des rites funéraires. En effet l'homme a la capacité unique d'une pensée symbolique qui introduit du sens dans ses actes et dans ses objets. Il a ainsi développé des croyances diverses, des valeurs métaphysiques, une vie spirituelle, a accédé à une transcendance et à la foi en Dieu. Ses questions sur le sens de sa présence sur terre l'accompagnent dans toute son histoire. Les exigences de la vie en société lui ont fait prendre conscience du Bien et du Mal, de la justice, et ont donc développé son sens moral.

Que sa liberté soit réelle ou illusoire est une question qui nous est très familière, et ne date pas d'hier. Les générations qui nous ont précédés étaient souvent très fatalistes, croyant plus ou moins à un destin tracé d'avance, et faisant appel aux forces surnaturelles pour tenter d'y échapper. Aujourd'hui, après la découverte de l'inconscient, la tentation est de penser que nous

sommes conditionnés par notre environnement familial, social, professionnel, que souvent les jeux sont faits dans l'enfance, que le criminel ne fait que reproduire ce auquel il a été préparé. La tentation scientiste consiste à affirmer que, le cerveau une fois câblé, le choix n'existe plus et que la liberté est donc un mirage ; que puisque la pensée est intrinsèquement liée au travail matériel des neurones (la « matière à penser » de Jean-Pierre Changeux), elle est totalement déterminée par l'état du cerveau. Bien que ressentant un sentiment de libre-arbitre, les hommes d'aujourd'hui mettent souvent en question la liberté, et la responsabilité qui l'accompagne. J.- P. CHANGEUX exprime son point de vue ainsi¹⁵ : « Je partage assez le point de vue de Spinoza : les hommes se sentent libres, disait-il, dans la mesure où ils ignorent les causes qui les déterminent. Et connaîtra-t-on jamais à la fois toutes les causes qui nous déterminent ? Ce qui me paraît essentiel, c'est notre capacité de délibérer à partir de ce que l'on connaît. Et c'est pourquoi une des grandes conditions de l'exercice de la liberté, selon moi, c'est la connaissance objective. La délibération n'est vraiment libre que dans la mesure où on prend en compte les connaissances disponibles, aussi objectives et générales que possible ». Les causes qui nous déterminent sont trop nombreuses et complexes pour être appréhendées en totalité. Notre cerveau est si complexe qu'il est instantanément indéterminé : aucun modèle ne pourra prévoir avec précision ce qu'un cerveau va penser. Cette indétermination s'allie à la plasticité du cerveau de sorte que rien n'est jamais joué, jamais perdu, tout au long de la vie des connexions peuvent être modifiées, créées. C'est là que se loge notre liberté.

Ainsi « des animaux à l'homme, on passe du limité à l'illimité, du fermé à l'ouvert, de la conscience murée dans ses automatismes à la liberté... Il y a un long acheminement vers la liberté qui n'est pas donnée, de manière innée, à la naissance »¹⁶. De plus la récente émergence sociologique du sujet¹⁷, préparée en Occident pendant deux siècles et survenue dans les années 1960, a

¹⁵ Jean Pierre CHANGEUX, *Construire*, N° 23, 9 juin 1993

¹⁶ Éric CHARMETANT, Colloque : *La place de l'homme dans la nature*, Centre Sèvres, 2007.

¹⁷ Voir par exemple Jean Claude KAUFMANN, *L'invention de soi*, Armand Colin, 2004.

fait de l'homme un individu qui se sait capable de réflexion et de décision concernant la façon de mener sa vie, qui élabore en permanence un registre hiérarchisé de « soi possibles » parmi lesquels il choisit le « soi possible » du moment. Le large accès à la culture augmente l'esprit critique et donc l'autonomie, facilitant la prise de décision. Même si la mémoire sociale reste forte, les marges de liberté se sont beaucoup élargies. Il y a d'ailleurs un revers à cette belle médaille : nous devons faire le deuil d'un avenir prévisible, ce qui ouvre sur le flou de l'inconnu, générateur d'angoisse : chacun doit remettre en cause tous ses acquis, toutes ses certitudes, faire face au fond de soi à des désirs opposés, prendre sans arrêt des décisions parfois contradictoires, et unifier tout cela en donnant un sens à sa vie, à travers un système de valeurs personnel... C'est une œuvre difficile qui peut mener à 'la fatigue d'être soi', parfois à la dépression, au suicide...

L'âme

Jean-Michel MALDAMÉ a accompagné notre réflexion¹⁸ : « Suivant les exigences de la pensée scientifique, [les neurosciences] analysent et retracent les processus vitaux de la vie du cerveau dans ses activités de coordination de la vie. Les exigences de la méthode scientifique font qu'une telle entreprise est réductrice. Aussi il importe de poser la question tout à la fois provocante et ingénue : « Et l'âme dans tout ça ? ». L'âme est ce qui « nomme la transcendance de l'être humain dans le monde des vivants ». L'approche traditionnelle, dont Descartes est la figure emblématique, considère que les réalités qui relèvent du domaine de l'esprit (pensée, raisonnement, désir, motivation...) ne sont pas matérielles, qu'il y a dualité entre l'âme et le corps, celui-ci étant réduit à un support matériel. Or depuis que nous pouvons observer l'activation des neurones au cours de toutes ces actions, il n'est plus possible de raisonner ainsi⁹. Plusieurs exemples dont celui de Phineas Gage, gravement accidenté en 1848 par une barre de fer qui détruisit les lobes frontaux de son cerveau, avaient déjà ébranlé cette théorie.

¹⁸ Cf. son intervention au colloque du Réseau Blaise Pascal, avril 2011, publiée dans *Connaître*, n° 36-37, 2011, p.110 et le carrefour p.122.

Après sa convalescence, Gage paraissait normal intellectuellement et physiquement, cependant sa personnalité changea profondément, l'empêchant de prendre des décisions et de mener à bien un projet. (On sait aujourd'hui que ces lobes sont le socle neurologique de l'anticipation.) Une nouvelle philosophie de l'esprit, fondée sur les sciences cognitives et les neurosciences, récuse cette notion traditionnelle d'esprit immatériel. L'important est l'unité du vivant.

Selon MALDAMÉ pour reconnaître la spécificité de l'homme, trois termes sont possibles : personne, sujet, âme. La notion de *sujet* a un sens juridique ; elle fonde le droit car l'être humain est sujet de droits et de devoirs et donc responsable, tandis que l'objectivation faite par les sciences humaines pourrait dissoudre toute responsabilité. La notion de *personne*, employée habituellement dans le monde chrétien, est d'origine théologique : elle dit l'irréductibilité des trois qui sont un seul Dieu et leur relation. L'*âme* (*psychè* devenu *anima* puis *âme*) est attachée au vivant. Tout vivant a une âme, l'âme est le principe qui unifie le vivant ; ce n'est pas une substance, ni une entité séparée (perspective moniste et non dualiste). L'âme est le principe actif qui fait que le vivant est vivant ; c'est le principe ontologique de son unité. Le propre de l'humain est de pouvoir agir librement, selon sa volition, selon ses raisons d'agir personnelles qui transcendent l'ordre de l'utile en mettant en jeu ses valeurs. La notion d'âme comme unité du vivant, enracinée dans la biologie, dit la singularité d'un être vivant et sa transcendance.

La dignité humaine

Le concept de dignité humaine suppose que tout homme mérite un respect inconditionnel. Elle est la même pour tous et n'admet pas de degré. Reconnue par les plus hautes instances des sociétés occidentales, elle figure dans le préambule de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, à laquelle a adhéré la majorité des pays. Nous avons cherché collectivement à en définir les fondements, qui se résument à quatre idées-force.

1. La dignité relève de la reconnaissance d'une transcendance, d'une dimension sacrée. C'est parce que l'on accorde à l'homme cette transcendance

que l'on doit respecter tous les humains, quel que soit leur état physique ou psychique : un bébé qui vient de naître, un handicapé aux maigres ressources intellectuelles, un vieillard atteint de la maladie d'Alzheimer ont droit au même respect que le plus brillant des intellectuels ou des politiques. Par ailleurs, chaque être humain est unique : c'est de manière singulière qu'il mène sa vie, avec sa soif de vérité, de beauté, de justice et de paix, et aussi sa capacité à faire confiance, à espérer, à aimer, à donner, à pardonner qui traduisent son éminente et mystérieuse dignité.

2. La dignité humaine concerne les relations entre les personnes, l'altérité. La dignité, c'est se reconnaître différents, que chacun puisse s'exprimer, que l'on puisse apprendre l'un de l'autre. Elle est d'abord respect de soi et respect des autres. L'attention à l'autre c'est reconnaître celui qui est semblable à nous comme être humain, mais qui est aussi dissemblable par ses capacités, éventuellement inférieures. Celui qui n'est aimé de personne n'est pas traité dignement. L'humanité est un système de relations qui va en s'élargissant de plus en plus. C'est la stricte égalité entre les hommes qui fonde la dignité de chacun : une communauté choisit, de façon consciente ou non, de la considérer comme allant de soi (au contraire de la société de castes). La croyance en la dignité humaine se développe plus facilement dans les sociétés occidentales modernes qui donnent priorité à l'égalité sur la hiérarchie, et à la liberté sur la contrainte. En étant moteur de l'agir, comme toutes les croyances, elle façonne les sociétés humaines.

3. La dignité est également liée à la dimension morale de l'homme, à la recherche du Bien, du Beau, du Vrai, dimension elle-même reliée à la liberté et à la responsabilité. Cela suppose de donner à l'autre sa chance de devenir libre à sa mesure quelles que soient ses limites. L'homme est responsable de son humanité ou de son inhumanité, c'est une responsabilité spirituelle fondamentale, qui se situe au niveau de la relation avec les autres hommes. La dignité a donc pour corollaire un programme moral : préserver la singularité de l'autre, ce qui s'est exprimé très tôt par les trois interdits présents dans toutes les cultures (le mensonge, le meurtre et l'inceste). La question de la dignité traverse tous les débats bioéthiques qui concernent l'être humain depuis sa

conception jusqu'à la fin de sa vie. Dénier à l'autre la dignité mène aux plus grands crimes (esclavage, torture, génocide). Le scientisme aussi peut mener à l'eugénisme, au génocide, car il restreint la dimension de l'homme et n'inclut pas la dignité.

4. Pour un chrétien, l'origine de la dignité intrinsèque de l'homme est religieuse: il est «enfant et image de Dieu». Parce que l'homme est infiniment éloigné de la perfection divine, un déficit d'intelligence ou même de qualité morale chez l'un ou l'autre ne peut suffire à lui ôter sa dignité. Celle-ci n'est pas fondée sur une reconnaissance de compétences ou une place honorable dans la société, mais est ontologique. Le Christ s'est intéressé aux petits, aux malades, aux gens de condition modeste. Le Fils de Dieu lui-même m'aime ! Le Christ nous appelle à rendre l'autre digne et à exercer notre propre dignité.

Le juriste Alain SUPLOT précise¹⁰ : « Le propre de la modernité est de fonder la vie en société non plus sur les vérités religieuses, mais sur des vérités juridiques qui doivent être respectées de tous, au premier rang desquelles celle de l'égale dignité de tous les êtres humains. »

Les valeurs

Cette réflexion sur la dignité nous a amenés à nous interroger sur les valeurs et à poser la question : y a-t-il des valeurs universelles ? Un livre de François JULLIEN¹⁹ nous a accompagnés dans cette réflexion. L'auteur distingue *l'universel*, concept rigoureux de la raison, *l'uniforme*, qui est son double perversi, répandu par la mondialisation et la production de masse, et *le commun*, lieu du partage et de la politique. L'universalité, stricte et rigoureuse, est une notion absolue, non négociable. C'est un principe édicté, qui vaut loi, pure expression de la Raison.

C'est de façon chaotique que la dimension de l'universel a émergé en Europe, progressant sur trois plans qui ont coopéré à sa construction et se sont développés parallèlement :

¹⁹ François JULLIEN, *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Fayard, 2008.

1. *La citoyenneté*, qui apparaît dans l'empire romain. « La romanité ne relevait ni du sol ni du sang ». « Rome fonde sa *societas* sur un lien nouveau : non plus de nature, mais d'association ».

2. *Le concept*, notion abstraite qui se développe d'une part dans la philosophie occidentale marquée par « l'embranchement grec de la pensée » (un exemple en est l'impératif catégorique de Kant), d'autre part dans la Science dont les lois sont universelles et incontestables.

3. *Le salut pour tous*, dans le Christianisme, avec Paul. « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi » (Gal.3,13). Car les lois sont diverses et imparfaites : l'évangile permet le dépassement de tout communautarisme.

Dans le dialogue des cultures, nous, occidentaux, importons cette exigence d'universel. Or l'universel, « les autres cultures ne s'en sont guère occupées, souvent même ne l'ont pas nommé ». L'universel n'est-il donc rien de plus qu'« un vieux rêve totalitaire de la philosophie »? F. JULLIEN, connaisseur de la Chine et de l'Orient, incite à dépasser ce blocage, à renverser les perspectives. Il voit dans la résistance culturelle, l'écart, qui apparaît ainsi une source féconde pour « dépasser la stérilité des thèses opposées ». Ce chantier à venir est ce qu'il nomme « *l'auto-réfléchissement de l'humain* ». « L'humain se réfléchit – à la fois se mire et se médite – dans ses vis-à-vis divers ».

Plus qu'une réalité ou un concept à l'absolu trop abrupt, l'universel des valeurs apparaît une aspiration, un horizon, marqués par la culture occidentale. Le commun est riche de potentialités puisqu'il est partagé. Ce partage est un préalable pour reconnaître les valeurs essentielles de l'humanité. Les grands choix de valeur concernent quelques dualités fondamentales comme Être-Avoir, Individu-Groupe, Égalité-Hiérarchie, Liberté-Contrainte, Uniformité-Diversité... Ces dualités sont universelles car toutes les sociétés y sont confrontées : elles ont une préférence pour l'une des deux options mais doivent aménager une place à l'autre. Il y a une logique des priorités : en donnant la priorité à l'égalité, on ne fabrique pas le même type d'homme, de famille, d'entreprise, de société... qu'en donnant la priorité à la hiérarchie. Christian GRATALOU, géohistorien, ajoute¹⁰ : « La mondialisation engendre de

l'identité sociale résistante. Mais elle nous oblige aussi à réfléchir à des normes morales, juridiques et intellectuelles qui soient les plus collectives possibles [...] D'autres modèles émergent, venus d'Afrique, d'Inde... Il nous faut donc trouver des compromis permettant d'identifier les moins mauvaises solutions communes. [...] Parmi toutes les sociétés, sous des formes variées, la domination masculine est manifeste. L'égalité des sexes est une notion qui n'a rien d'universel dans les faits, mais que l'on peut postuler comme telle ».

Les diverses facettes de Homo modernus...

Pour finir ce panorama, quelques versions de l'*Homo modernus*...

En raison de l'importance primordiale du langage, on peut dire avec Claude HAGÈGE¹⁰ : « L'Homme est donc avant tout un *Homo loquens*. Même le rire est étroitement lié au langage et aux langues, dans la mesure où les jeux avec les mots sont une composante essentielle du rire. »

L'égalité en humanité apparaît quand on commence à compter les humains : selon le démographe Hervé LE BRAS¹⁰, « l'histoire de la démographie commence tardivement, au milieu du 17^e siècle.[...] Pour agréger tous [les hommes] dans une statistique, il faut en effet postuler leur égalité. Auparavant, il semblait aussi étrange d'additionner citoyens et esclaves qu'artichauts et petits pois. L'*Homo demographicus* est donc l'homme en général, mais surtout l'homme égal à tous les autres, l'homme démocratique ».

Notre histoire récente nous a fait entrer dans une nouvelle ère. « L'holocène, qui a démarré voilà environ 11.800 ans, est révolu. Et nous avons basculé dans l'anthropocène, une époque caractérisée par l'influence primordiale de l'homme sur son environnement. Elle a démarré précisément en 1784, année de l'invention de la machine à vapeur par James Watt. » affirme le chimiste Paul CRUTZEN¹⁰. « *Homo ludens* et si insuffisamment *sapiens* [...] [se révèle] le plus grand prédateur que la planète ait connu [...]. Au compteur s'affiche la réduction de la biodiversité : de 20 000 espèces par an [...]. Un vorace omnivore [...]. Un pyromane invétéré, qu'il s'agisse de brûlis amazoniens ou de moteurs à explosion, les uns et les autres convertissant des ressources se raréfiant à vue d'œil en dioxyde de carbone. Faut-il y ajouter

guerres de religion et génocides ? Le bilan n'est pas glorieux » estime le chimiste Pierre LASZLO¹⁰.

Devant les défis qui s'ensuivent, l'*Homo democraticus* ne semble pas à la hauteur, il a la vue trop courte puisque « le processus électoral en zone à prévalence démocratique ne se soucie que des cinq ou six années à venir, au grand maximum une décennie » selon Emmanuel LE ROY LADURIE¹⁰.

L'*Homo oeconomicus* quant à lui fonctionne à l'intérêt. « L'égoïsme, que les Anciens, et les chrétiens encore, considéraient comme la source du mal, devient progressivement le seul fondement crédible car 'naturel' de la morale et de la politique. L'intérêt est un principe d'action autorégulateur aussi bien sur le plan individuel que social. [...] mais cette normativité le rend malheureux et malade : le lien social se défait, notre être semble se décomposer, notre vie perd son sens » observe Christian LAVAL, sociologue¹⁰.

C'est aussi *Homo crudelis* qui sait torturer avec raffinement et tuer ses semblables, jusqu'à la compagne de sa vie. Selon Françoise HÉRITIER¹⁰ « c'est parce que l'homme est un produit de la culture qu'il pense avoir le droit de frapper ou de tuer les femmes dont il pense qu'elles sont à sa disposition. Mais c'est aussi, puisqu'il ne s'agit pas d'une 'nature' contraignante de l'Homme, une raison de croire en la possibilité d'un bouleversement radical de ces représentations archaïques infondées parvenues jusqu'à nous. »

Conclusion. Humanité et humanisme

La montée de la conscience au cours de l'évolution a permis d'accéder non seulement à la connaissance, mais aussi l'amour, essentiel dans l'apprentissage de la relation. Quelle vision du futur pouvons-nous construire aujourd'hui ? Conscients des défis énormes auxquels le 21^e siècle doit faire face, notre responsabilité est de trouver les clés pour l'avenir.

« Il existe au cœur de l'être humain deux désirs opposés qui s'affrontent depuis l'origine : celui d'emprise, qui consiste à vouloir contrôler son prochain, et celui de réciprocité, qui pousse à établir avec lui des liens de reconnaissance et d'enrichissement mutuels » remarque Serge TISSERON,

psychiatre¹⁰. L'histoire de l'humanité illustre bien cette tension car on observe paradoxalement que persistent les principaux défauts de l'homme (égoïsme, appât du gain, plaisir de domination, crimes affreux, torture...) tandis que les sociétés progressent dans le respect mutuel (cf. l'abolition de l'esclavage, les droits de l'homme plus largement acceptés, l'abandon des guerres en Occident,...). L'émergence récente de l'individu, riche de sa liberté d'inventer sa vie comme il le souhaite, s'accompagne souvent de l'abandon des valeurs cultivées soigneusement par l'homme depuis toujours : la politesse, l'attention, le respect ...

La responsabilité de l'homme est de rendre le monde plus humain. Comment développer au mieux notre potentiel d'humanité ? Lorsqu'on se sait aimé, on se sent reconnu, on a confiance en soi : on est alors capable de donner le meilleur de soi-même avec un dynamisme renforcé, donc d'avancer en humanité et de trouver du sens à sa vie. Rechercher l'amour peut paraître égoïste. Pourtant la psychologie et la psychanalyse nous ont appris que l'amour est vital, que les blessures d'amour sont des entraves terribles à notre cheminement d'homme. C'est par la relation que se construit la personne humaine, et les maîtres-mots pour un monde harmonieux sont : solidarité, empathie, confiance, amour du prochain, capacité de sacrifice... (sans oublier respect de la nature dont nous sommes dépendants et responsables). « Nous nous trouvons à une période charnière où l'empathie doit l'emporter. [...] Mais pour réussir ce pari de l'empathie, nous n'avons devant nous que le temps de deux ou trois générations. » affirme l'économiste Jeremy RIFKIN¹⁰. « J'ai foi en la solidarité universelle. Il n'y a pas de raison que se développe toujours le mal... C'est comme le fléau d'une balance. Il suffit de le faire pencher d'un côté pour tout entraîner. Il n'est pas impossible qu'un jour un virage rende l'humain plus humain, c'est-à-dire plus proche de l'autre » répond en écho le neurobiologiste Jean-Didier VINCENT¹⁰.

Dans cette perspective, le message de l'évangile apparaît d'une extraordinaire modernité. Il est de tous les temps, il a déjà franchi deux millénaires, c'est la vision de l'avenir qui fait tant défaut au monde d'aujourd'hui. N'est-il pas le plus avancé des humanismes ?

Un mâle dominateur.

Les mythes de la procréation et les codes sociaux dans des textes du Proche-Orient

*Georges Armand*¹

Dans le modèle agraire de la procréation, c'est l'homme qui donne la semence et la femme qui donne la matière à l'enfant conçu. Ce modèle a longtemps fondé en droit la domination de l'homme dans le couple et la société. Nous allons rappeler comment cette domination a été source de violences extrêmes envers les femmes. Selon ce modèle en effet, la femme devait « donner » des fils afin d'assurer la descendance de l'homme. Il s'ensuit que l'opprobre était jeté sur la femme stérile, qui pouvait être répudiée, que l'avortement, le meurtre d'un fils, l'adultère furent condamnés. Nous examinerons également ces violences extrêmes que furent et sont le viol, l'inceste et la prostitution. Nous donnerons finalement une place particulière aux enseignements des évangiles.

Un mythe universel ... la Terre-Mère et la femme

S'il est un mythe très répandu, constitutif des religions « archaïques », c'est bien celui de la Terre-Mère². Il avait, pour celles et ceux qui y portaient crédit, une signification vitale ; il donnait sens à leur vie. De nos jours certains peuples ou êtres humains s'y réfèrent encore, bien que ce soit, souvent, sans en avoir une claire conscience.

Selon ce mythe les humains sont nés de la Terre et la mère humaine ne fait qu'imiter et répéter l'acte primordial de l'apparition de la Vie dans le sein de la Terre. Et lors de la naissance d'un enfant, la femme qui met au monde n'est que la représentante de la « Grande Mère tellurique ». De cette conception sont nées différentes coutumes. Par exemple la femme accouche à

¹ Physicien honoraire au CEA.

² Mircea ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, chapitre VII « La terre, la femme et la fécondité », Bibliothèque historique Payot, 2004.

genoux et l'enfant, dès la naissance, est déposé sur le sol. Ainsi, en un temps où le risque de mort de la mère et de l'enfant était très grand, la Mère véritable en le sacralisant lui assurait une protection divine. À ce rite religieux correspond le dépôt à terre ou l'enterrement de malades atteints de pathologies physiques ou mentales. Par ce retour provisoire au stade primordial le malade doit renaître guéri, purifié par un séjour au sein de sa Mère³...

Il en résulte que, chez les agriculteurs, ces hommes profondément attachés à la terre qui, par leur travail les nourrit, l'association Terre-Femme est encore plus complexe. La femme est identifiée à la glèbe, à la terre arable, la bêche ou la charrue sont identifiées au phallus, les semences au sperme viril et le travail agricole à l'accouplement conjugal. Ainsi l'homme enseme la femme en la pénétrant comme il travaille la terre : « *l'agriculteur austro-asiatique désigne avec le même vocable, lak, le phallus et la bêche et, comme tant d'autres cultivateurs, assimile les graines au sperme viril* »⁴. « *Cette femme est venue comme un vivant terroir: semez en elle, hommes, la semence!* » est-il écrit dans l'Atharva Veda (XIV, il, 14)⁵. Cette conception « agraire » de la transmission de la vie fut une des causes qui fit que l'homme devint universellement « Un mâle dominateur », la force physique, privilège de l'homme, en fut et en reste une autre.

Une semence ... et domination masculines

Dans le traité sur la *génération*, Hippocrate (460 av. J.C., v. 370 av. J.-C.) explique que l'homme et la femme secrètent chacun une semence, extraite de toutes les parties du corps, leur mélange conduisant à la formation du fœtus. Selon que la semence mâle est la plus forte ou la plus faible, il naît un garçon ou une fille. Ainsi le nouvel être, l'enfant, résultant de la confrontation des deux semences, peut alors hériter des qualités ou d'infirmités des deux

³ Pour de plus amples développements voir Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, Gallimard, collection « Folio essais », n° 82, 1990.

⁴ Mircea ELIADE, opus cité.

⁵ Mircea ELIADE, opus cité.

parents puisque leurs semences sont formées dans toutes les parties de leurs corps.⁶

Mais c'est Aristote (385 av. J.-C., 322 av. J.-C.) qui, contre les conceptions d'Hippocrate et de ses élèves, va imposer les siennes. Pour lui, le père transmet sa *forme* à l'embryon tandis que la mère fournit la matière. Quelle signification a le mot *forme* sous la plume de ce grand philosophe ? La *forme* est ce qui donne à la matière composant un corps, ses qualités, ses propriétés. Par exemple c'est elle qui donne à la matière de la pomme sa couleur, son goût, son parfum ... La *forme* ainsi conçue n'est donc pas toujours accessible à nos sens.

Lors de la procréation, la *forme*, active et dynamique porteuse de « souffle », transmise par le sperme, met en mouvement la matière chez la femme. L'embryon croît en une succession d'organes en commençant par le cœur.

Ainsi conçu, l'enfant devrait être un garçon semblable à son père. Toutefois, remarque Aristote, le sperme du père est porteur des « caractères » qui lui viennent de sa lignée masculine. Et si ces « caractères », « *ne sont pas assez forts pour s'imposer à la matière femelle, alors comme toute détérioration ne mène pas à n'importe quoi mais au contraire, et que la femelle est le contraire du mâle, le rejeton sera une femelle (une fille) ou reproduira des traits de la lignée maternelle* »⁷. En résumé, le père transmet via le sperme, la *forme* à l'embryon et la mère fournit la matière. De plus l'embryon, n'est véritablement un fœtus qu'après 40 jours de gestation s'il est un garçon, 80 s'il est une fille ...

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, sont invités à avoir une nombreuse descendance. Dès le premier chapitre du livre de la Genèse, ouvrant le Premier (Ancien) Testament, il est écrit :

*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ;
Mâle et femelle il les créa. Dieu les bénit et Dieu leur dit :
« Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la ...*

⁶ *La naissance de la vie, Une anthologie*, Presses Pocket., 1991, page 7.

⁷ ARISTOTE, *De la génération des animaux*, recension dans la revue Pour la Science.

Dans les chapitres 2 et 3 du même livre, une autre version de la création, Dieu crée l'homme et le place dans le jardin d'Éden. Mais l'homme ne trouvant pas « *l'aide qui lui soit accordée* », Dieu tire alors de son côté une créature accordée, que l'homme nomme femme « *car c'est de l'homme qu'elle a été prise* ». Puis lorsque tous deux ont mangé du fruit défendu, Dieu s'adresse d'abord à l'homme « *Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais prescrit de ne pas manger ?* » L'homme rejette la faute sur la femme, laquelle l'attribue au serpent. Alors Dieu annonce le châtiment réservé à chacun, en inversant l'ordre précédent ; le serpent d'abord, puis la femme, à laquelle il est dit « *Ton désir te poussera vers ton homme et lui te dominera* », enfin l'homme appelé Adam est condamné « *À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris.* » Et l'homme appelle sa femme Ève.

Le très bref résumé de ce récit mythique est destiné, intentionnellement, à mettre en exergue la prééminence du masculin, l'ascendant exercé par l'homme sur la femme, ascendant se transformant en domination⁸. Et la succession des livres de ce Premier Testament montre bien que, mis à part quelques rares exceptions, ce sont des hommes qui sont les Patriarches, Prophètes, Juges, Rois ... et plus, humblement, que le père est le chef de famille incontesté à qui l'on doit respect et obéissance.

Et si maints passages montrent clairement que Dieu est source de vie, en rendant l'union sexuelle féconde, c'est bien par le sperme de l'homme que cette fécondité s'accomplit. Le passage relatant le péché d'Onân (Genèse 38, 8-11) le montre bien. Celui-ci doit « *susciter une descendance à son frère* » décédé et « *connaître* » sa veuve. Mais alors qu'il était en chemin « *il laissait la semence se perdre à terre pour ne pas donner de descendance à son frère.* »

Les sociétés dans lesquelles l'Islam fait loi,⁹ l'homme a prépondérance sur la femme, prépondérance et domination voulue par Dieu.

⁸ Nous nous limitons à ce point de vue, pertinent pour le sujet traité mais très réducteur quant au sens de ce texte.

⁹ Quelques différences apparaissent concernant les droits de succession entre chiites et sunnites.

Par exemple le Coran précise : « *Les hommes sont des directeurs pour les femmes, à cause de l'excellence qu'entre eux Dieu accorde aux uns sur les autres, ainsi que la dépense qu'il font de leur bien ...* »¹⁰. Dieu est aussi source de fécondité et acteur au cours de la gestation ; il est précisé dans le *hadith*, les « dire » du Prophète : « *Quarante nuits après le dépôt de la semence dans la matrice, Allah envoie l'ange et lui donne forme. Puis il crée son sens de l'ouïe, de la vue, sa peau, sa chair, ses os ...* » La semence masculine est donc un préalable à l'action divine et dans cette optique le Coran invite les hommes à « *ensemencer leurs champs* » : « *Vos épouses sont pour vous un champ : venez donc à votre champ comme vous l'entendez ...* »¹¹.

Les peuples anciens de l'Est du bassin méditerranéen et du Proche-Orient, ainsi que ceux vivant dans la péninsule arabique, concevaient la procréation sur un modèle agraire. Comme la graine semée en terre germe et produit la plante, le sperme de l'homme déposé dans la matrice de la femme germe et produit l'enfant, la femme n'apportant que la matière du corps. Car il était évident qu'à partir du moment où une femme était pénétrée, elle était généralement enceinte.

Constatant ce fait ainsi que la visibilité du rôle de la mère lors de la gestation, cette conception de la génération permettait à l'homme d'affirmer, de magnifier le sien. En affirmant que l'être de l'enfant provenait exclusivement de lui, il devenait alors le chaînon d'une lignée, le fondateur et le chef de la famille. Ainsi s'est institué l'ascendant, la domination, le pouvoir de l'homme sur la femme, conceptions qui vont se traduire dans les diverses institutions des sociétés¹².

¹⁰ *Le Coran* – Traduction intégrale et notes de Muhammad HAMIDULLAH – Préface de Louis MASSIGNON, Le Club français du Livre, 1959, Sourate 4, post Hégire « *Les femmes* », verset 34.

¹¹ Sourate 2, post Hégire « *La vache* », verset 223.

¹² En Extrême-Orient, des groupes ethniques ont une pratique matrilineaires, l'héritage étant transmis par les femmes mais souvent géré par leurs oncles.

La chrétienté, les sociétés issues de l'islam et plus généralement toutes les sociétés humaines se sont construites, socialement, sur ce modèle. Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle en Occident, époque des premières dissections, que le doute s'insinua quant au rôle exclusif du père dans la procréation. Il fallut attendre la première moitié du XIX^e siècle pour que la contribution de la femme fût reconnue. Mais cette découverte ne modifia pas les mentalités, les pratiques sociales, la domination masculine étant toujours dans les esprits et les mœurs.

Ce mâle comportement, se traduisit, au cours de l'histoire, et se traduit encore aujourd'hui malgré quelques progrès, par des violences psychiques ou physiques, allant jusqu'à porter atteinte à l'intégrité physique et à la vie de la femme.

Ceci étant établi, nous allons examiner en détail les comportements découlant de ces conceptions, en nous limitant aux peuples ou aux sociétés mentionnées précédemment.

Une descendance nombreuse ... mais des fils

L'homme étant le seul acteur dans la conception de l'enfant, la femme n'y participant pas, la descendance passait par les fils. Ceux-ci portaient la même semence que leur père, le même pouvoir de vie. Il fallait donc que du couple naissent des garçons. Plusieurs traditions attestent ce fait.

Les nombreux textes, écrits en cunéiforme sur tablettes d'argile, que les archéologues ont retrouvés à Ebla, Mari, Babylone ... nous renseignent quant à la conception des rapports homme-femme qu'avaient les Mésopotamiens¹³, Sumériens et Akkadiens. Homme et femme s'opposent par nature, le masculin étant en charge des travaux nécessitant un effort physique, le sport et la guerre, tandis que le féminin se consacre à l'intérieur, la maison, et l'éducation des enfants. Le terme akkadien que nous traduisons par affection désigne en fait l'amour de la mère pour ses enfants. Et dans une

¹³ Pour plus de détails voir *Le Monde de la Bible*, n° 128, Juillet-Août 2000.

société qui n'est pas sûre du lendemain, la survie impose notamment de mettre au monde et d'élever de nombreux enfants. Ainsi le sort réservé aux défunts aux Enfers est directement lié au nombre de leurs fils, comme le rapporte un dialogue entre Gilgamesh et l'esprit d'Enkidou son ami mort¹⁴ :

Celui qui n'a qu'un fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : il pleure amèrement.

Celui qui a eu deux fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : il mange, accroupi sur deux briques

Celui qui a eu trois fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : il boit de l'eau, d'une outre qu'on transporte au désert¹⁵.

Celui qui a eu quatre fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : il est aussi heureux que le propriétaire d'un attelage de quatre ânes.

Celui qui a eu cinq fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : pareil à un bon scribe, il ne manque pas d'ouvrage, et il entre au Palais comme il veut.¹⁶

Celui qui a eu six fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : il est heureux comme un paysan.¹⁷

Celui qui a eu sept fils, tu l'as vu ? Je l'ai vu : assis en compagnie des dieux, il écoute de la musique.

S'il fallait donc avoir une nombreuse descendance masculine, ce désir transformé en obligation, oblitère le sentiment amoureux dans le couple. Le verbe que nous traduisons par aimer désigne l'amitié qu'un homme a pour un égal de même rang, un partenaire. Et de même le mot que nous traduisons par femme veut dire en fait « *celle que l'on féconde* », tandis que le mot désignant le charme féminin vient de la racine sémitique « *mensonge*. » Notons qu'une tête, représentée de profil, désigne un être humain du genre masculin dans l'écriture sumérienne tandis que le genre féminin est représenté par un triangle pubien.

¹⁴ Jean BOTTÉRO, *L'Épopée de Gilgamesh*, Gallimard, 1992, Tablette XII page 213.

¹⁵ Donc de l'eau chaude.

¹⁶ Un scribe est une personne placée très haut dans l'échelle sociale.

¹⁷ Le sens indique un paysan aisé sans soucis matériels

En Égypte ancienne, le livre de *La Sagesse de Ptah-Hotep*, écrit par le maire et vizir Ptah-Hotep du roi Isesi-Djedkare (2 350 av. J.-C., 2 310 av. J.-C., 5^e dynastie), donne ce sage conseil : « *Si tu es un homme de qualité fonde un foyer et chéris ta femme comme il convient. Emplis son ventre de nourriture, habille son dos ; que les onguents soient aussi un remède pour ses membres ; rends-là heureuse ainsi tant que tu vivras. Qu'elle soit un champ fertile pour son Seigneur.* » Et il compare la femme à la terre, à un champ qui doit nourrir les graines semées par l'homme¹⁸.

En Grèce, à l'époque classique, la femme est toujours soumise à l'autorité d'un père, d'un mari, d'un tuteur ou d'un fils lorsqu'elle est veuve. Ceux-ci administrent ses biens, défendent ses intérêts et l'assistent lors de tout acte juridique. Le père ou le tuteur procède au mariage de la jeune fille. Le contrat de mariage prévoit en général des clauses obligeant le mari à veiller sur son épouse, la bien traiter et lui fournir le nécessaire. Quant à l'enfant, le père a le droit de l'accueillir au sein de la famille ou d'abandonner le nouveau-né dans les jours suivant la naissance. Contrairement aux peuples précédents, les Grecs limitaient la population vivant sur le territoire d'une cité.¹⁹

Selon le livre de la Genèse (25, 1- 4), Abraham prit femme, après la mort de Sara, de laquelle il eut six fils. Et ces fils eurent des descendants mâles qui sont à l'origine de peuplades sans importance pour Israël, à l'exception de Madiân. Le même livre relate la destruction de Sodome et Gomorrhe, de tous leurs habitants, à l'exception de Loth, neveu d'Abraham. Au cours de leur fuite la femme de Loth est pétrifiée et celui-ci se retrouve seul avec ses deux filles. Celles-ci disent alors : « *Allons ! Faisons boire du vin à notre père et nous coucherons avec lui pour donner vie à une descendance issue de notre père.* » (Genèse 19, 32) Les deux sœurs accouchent de deux garçons desquels descendront les Moabites et les fils d'Ammon. Toujours dans ce livre, est transcrite la descendance d'Ismaël composée de douze fils (25, 12-16).

¹⁸ Arne EGGBRECHT, *L'Égypte ancienne*, Bordas, Civilisations, 1986.

¹⁹ *Encyclopaedia Universalis* – Grèce antique (droit).

La loi dite du *lévirat* montre bien que les fils d'un même père portent la même semence et qu'il faut assurer une descendance au frère décédé « *Si des frères habitent ensemble*²⁰ *et que l'un d'eux meurt sans avoir de fils, la femme du défunt n'appartiendra pas à un étranger, en dehors de la famille ; son beau-frère ira vers elle, la prendra pour femme et fera à son égard son devoir de beau-frère. Le premier fils qu'elle mettra au monde perpétuera le nom du frère qui est mort ...* » (Deutéronome 25, 5-6). Comme nous l'avons rapporté ci-dessus, cette loi enfreinte par Onân atteste son péché.

Avortement ...meurtre d'un fils

S'il fallait qu'un homme ait une descendance (masculine), il devenait nécessaire de condamner l'avortement. Pratique intentionnellement cet acte était assimilé à de la sorcellerie et puni en conséquence. Mais l'expulsion du fœtus pouvait être dû à des violences. Ainsi les plus anciens codes de droit écrits par les rois sumériens²¹, peuple ayant vécu en Mésopotamie au III^e millénaire av. J.-C., ont condamné ces actes. Par exemple la tablette Um, écrite vraisemblablement vers la fin du III^e millénaire, précise : « *Si quelqu'un a frappé la fille de quelqu'un d'autre et lui a fait expulser son fœtus, il payera ½ mine d'argent.*²² *Si elle meurt, on mettra cet homme à mort.* » La peine est allégée si le méfait est commis sur une esclave.

Des lois semblables ont été promulguées par les Rois akkadiens, peuple sémite qui a pris le pouvoir en Mésopotamie à partir de 2200 av. J.-C., comme Hammourabi à Babylone (1792 av. J.-C.- 1750 av. J.-C.) ou Téglat-Phalasar 1^{er} (1114 av. J.-C. - 1076 av. J.-C) en Assyrie²³. Lois semblables aussi pour les Hébreux (Lévitique 21, 22-23) ainsi que dans le code de droit Hittite, peuple indo-européen qui vécut en Anatolie de 1680 à 1200 av. J.-C.

²⁰ Ont donc le même père.

²¹ Voir pour tous ces codes mésopotamiens : Marie-Joseph SEUX, *Lois de l'Ancien Orient*, Collection « Supplément - Cahiers Évangile » N° 56, Édition du Cerf, 1986.

²² Mine : unité monétaire qui était de 500 grammes d'argent environ.

²³ Voir supra note 21.

Lorsqu'un fils a été tué, intentionnellement ou par accident, la loi de talion était appliquée par les peuples anté- ou post- historiques. Par exemple lorsqu'un maître maçon ayant élevé une maison qui, s'étant effondrée, a tué quelqu'un, le code d'Hammourabi ordonne :

« Si elle a causé la mort **d'un fils** du propriétaire de la maison, on mettra à mort **un fils** de ce maître maçon. »

Jason, selon la mythologie grecque, s'empara de la Toison d'or avec l'aide de la magicienne Médée, qu'il épousa au cours de leur périple à travers l'univers connu de l'époque. Arrivé à Corinthe, Jason abandonna Médée et épousa la fille du roi. Pour se venger d'un tel affront, Médée tua leurs enfants. Jason n'aura pas de descendance. Euripide (480 av. J.-C. - 406 av. J.-C.) a traduit cette légende en un drame dans lequel Médée partagée entre le désir violent de vengeance et son amour maternel, est finalement emportée par ce désir et tue leurs enfants.

L'opprobre ... de la stérilité

Lorsque le couple n'avait pas d'enfant, il était alors manifeste que la femme n'était pas capable de faire fructifier la semence masculine. Comme une terre aride elle était stérile. Sur elle tombait la honte, l'opprobre. Confirmant cette vision, le livre de la Genèse mentionne qu'Abram eut d'abord un fils de la servante Hagar, prouvant ainsi que sa femme Sara était bien stérile.

Lorsque « *l'épouse était stérile* », deux possibilités étaient offertes au couple que nous allons examiner maintenant.

En premier lieu, le couple pouvait adopter l'enfant d'une servante, d'une esclave ou un orphelin. Dans le code d'Hammourabi tous les cas sont prévus en neuf articles²⁴. Mais dans tous ces articles il s'agit de fils ... quant aux filles !

Apparemment le Coran ne fait pas de différence entre les sexes, concernant les orphelins (adoptés). Le texte précise²⁵ qu'il faut gérer

²⁴ Cf. supra *Lois de l'Ancien Orient*, page 57.

²⁵ Sourate 4, post Hégire, « *Les Femmes* » verset 2 et 3.

honnêtement les biens des orphelins adoptés et les leurs remettre lorsqu'ils atteignent la puberté.

Le Premier Testament ne contient aucune disposition quant à l'adoption. Toutefois le texte précise les droits de l'émigré, de la veuve et de l'orphelin (Deutéronome 24, 17-22 ; Lévitique 9, 10 et 23, 22). Ainsi « *La troisième année, l'année de la dîme, quand tu auras prélevé toute la dîme sur la totalité de ta récolte, quand tu l'auras donnée au lévite à l'orphelin et à la veuve, et qu'ils auront mangé à satiété dans ta ville, alors devant le Seigneur ton Dieu tu diras ...* » (Deutéronome 26, 12-13).

En second lieu l'homme pouvait assurer sa descendance en « ensemencant » une servante ou une esclave.

En Egypte la stérilité était considérée comme un grand malheur dans le cadre d'une monogamie générale. Sacrifices et prières aux dieux étaient alors pratiqués pour solliciter leur intervention. Toutefois un homme libre pouvait alors épouser une esclave, leurs descendants n'ayant pas le même statut.

Le code d'Hammourabi précise qu'en cas de stérilité, le mari peut soit épouser une suivante soit recevoir de son épouse une esclave. Ces dispositions sont précisées en deux articles qui codifient le statut des enfants : « *Si quelqu'un a épousé une oblate²⁶ et si celle-ci ne lui a pas fait avoir d'enfant, s'il a l'intention d'épouser une suivante cet homme pourra épouser une suivante ...* » (n° 145) et « *Si quelqu'un a épousé une oblate, si celle-ci a donné une esclave à son mari et si cette dernière a mis au monde des enfants ...* » (n° 146). Plus ancien, le code de Lipit-Ishtar prévoit le cas d'un mari qui a eu des enfants d'une « *prostituée de la rue* » lorsque son épouse était stérile et « *il donnera à cette prostituée ration d'orge, ration d'huile et vêtement ; les enfants que la prostituée lui a mis au monde seront ses héritiers.* »

²⁶ « Femme dédiée à un dieu, habituellement non mariée, à qui il n'était pas permis d'avoir des enfants, vivant habituellement dans une sorte de communauté ». (cf. référence 21).

Ces pratiques semblent donc être courantes dans l’Ancien Orient. Le Premier Testament est très explicite concernant ce comportement. Il est indiqué pour la première fois en Genèse 16. Saraï, épouse d’Abram étant stérile, dit à son mari : « *Va donc vers ma servante, peut-être que par elle j’aurai un fils* ». Abram « connaît » Hagar la servante égyptienne et de cette union naît Ismaël. Par la suite, après l’intervention divine, Sara enfanta Isaac (Genèse 17, 15-21 ; 18, 9-15 ; 21, 1-7).

Mais le récit le plus significatif, du point de vue qui nous intéresse ici, est celui du mariage et de la naissance des enfants de Jacob (Genèse 29 et 30, 1-24). Jacob en route pour Harrân rencontre, au puits où s’abreuvent les troupeaux, Rachel fille de son oncle Laban. Épris de la jeune fille, Jacob accepte de servir son oncle en gardant ses troupeaux pendant sept années, temps après lequel il l’épousera. Ce délai écoulé, Laban ne respecte pas le contrat et donne sa fille aînée, Léa, en mariage à Jacob. Celui-ci devra servir encore sept années avant d’épouser Rachel. Et à nouveau sept années avant de pouvoir retourner dans son pays avec femmes, enfants et troupeaux²⁷.

Léa enfanta quatre fils, successivement Ruben, Siméon, Lévi et Juda tandis que Rachel, la préférée, était stérile : « *Voyant qu’elle ne donnait pas d’enfants à Jacob, Rachel devint jalouse de sa sœur. Elle dit à Jacob : « Donne-moi des fils ou je meurs ! » Jacob s’irrita contre Rachel et s’écria : « Suis-je-moi à la place de Dieu ? Lui qui n’a pas permis à ton sein de porter son fruit ! » Elle reprit : « Voici ma servante Bilha, va vers elle et qu’elle enfante sur mes genoux²⁸ ; d’elle j’aurai, moi aussi, un fils* ». De ce « don » naquit un fils appelé Dan et Rachel s’écria « *Dieu m’a fait justice ! Il m’a exaucée et m’a donné un fils.* » Puis du même « don » naquit Nephtali. Léa ayant cessé d’enfanter « *prit sa servante Zilpa qu’elle donna pour femme à Jacob.* » Ainsi naquirent Gad et Asher. Puis Léa enfanta à nouveau deux fils Issakar et Zabulon. Alors « *Dieu se souvint de Rachel* » et elle enfanta Joseph. Plus tard elle mourût en enfantant un fils que Jacob nomma Benjamin

²⁷ L’on notera la symbolique des trois fois sept.

²⁸ Pour signifier que la mère était bien l’épouse, l’enfant, à la naissance, était posé sur les genoux de celle-ci.

(Genèse 35, 17-18). Ce serait, selon le texte, l'origine des douze tribus d'Israël.

Répudiation

Les codes de droit promulgués par les rois sumériens ou akkadiens donnent la possibilité à l'homme de répudier son épouse, selon différentes modalités, sans le plus souvent que celui-ci n'ait à en donner le motif.

Le code de Our-Nammou, le plus ancien, ordonne « *Si quelqu'un répudie sa première épouse, il paiera une mine d'argent.* »²⁹ Celui d'Eshnouna est plus favorable à la « *répudiée* », probablement dans le but de limiter cette pratique : « *Si quelqu'un qui a engendré des enfants répudie son épouse et en prend une autre, il sera expulsé de la maison et des biens et pourra s'en aller avec celle qu'il aime ; son épouse pourra réclamer la maison.* » Le code d'Hammourabi est semblable au précédent, mais précise le motif : « *Si quelqu'un répudie sa première épouse qui ne lui a pas mis au monde d'enfants, il lui donnera une somme d'argent équivalente à son « prix »³⁰ ; de plus il lui restituera intégralement la dot qu'elle avait apportée de la maison de son père et pourra la répudier.* » Trois autres décrets prévoient les cas d'un comportement répréhensible de la part de l'épouse. Enfin le code assyrien est plus favorable à l'époux, « *l'indemnité* » étant laissée au bon vouloir de celui-ci : « *Si quelqu'un répudie son épouse, si cela lui plaît il lui donnera quelque chose ; si cela ne lui plaît pas, il ne lui donnera rien ; elle s'en ira les mains vides.* »

Avant une rupture le Coran invite à la concertation : « *Si dans un couple vous craignez la séparation, convoquez alors un arbitre dans sa famille à lui, et un arbitre dans sa famille à elle. Si le couple veut la réconciliation, Dieu rétablira l'entente entre eux deux. Dieu demeure savant, bien informé, vraiment !* »³¹ La Sourate 65, intitulée « *Le Divorce* », comme son nom l'indique, précise les conditions dans lesquelles le divorce peut être

²⁹ Unité monétaire qui était de 500 grammes d'argent environ.

³⁰ Somme d'argent versé à la famille de la jeune fille avant le mariage, coutume héritée du temps où une femme était achetée à sa famille.

³¹ Sourate 4, « *Les femmes* » (post Hégire), verset 35

prononcé, à l'initiative du mari. Sept versets sur douze envisagent différents cas, notamment le délai avant un remariage éventuel.³²

Le Deutéronome (24,1-2) précise : « *Lorsqu'un homme prend une femme et l'épouse, puis, trouvant en elle quelque chose qui lui fait honte, cesse de la regarder avec faveur, rédige pour elle un acte de répudiation et le lui remet en la renvoyant de chez lui, lorsque la femme est donc sortie de chez lui, s'en est allée, puis est devenue la femme d'un autre...* » La suite du texte prévoit le cas où cet autre la répudie à nouveau... Il faut reconnaître que cette « loi » est nettement plus dure envers la femme que les règles de séparation et de divorce écrites dans le Coran. À décharge de la première, l'on remarquera que le Premier Testament a été écrit quelques douze siècles avant le Coran, laps de temps pendant lequel les mœurs ont dû évoluer, et qu'il faudrait pouvoir, si l'on veut faire une comparaison, connaître les pratiques. En ce qui concerne la pratique juive les motifs de « honte » étaient, évidemment la stérilité mais aussi, selon les interprétations des écoles rabbiniques, des motifs que nous jugeons plus futiles tels : parler avec un homme, sortir la tête découverte ou laisser brûler le repas...

Aux Pharisiens qui interprétaient le texte de Genèse 2 et 3 dans le sens indiqué ci-dessus – soit la domination de l'homme sur la femme – Jésus-Christ rappelle le sens véritable de ces paroles. Ce rappel est prononcé au cours d'une discussion avec eux : « *Des Pharisiens s'avancèrent vers lui et lui dirent pour lui tendre un piège : « Est-il permis de répudier sa femme pour n'importe quel motif ? ». Il répondit : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, les fit mâle et femelle et qu'il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni ! ».* Le texte rappelé par Jésus affirme qu'ils ne sont plus deux, mais une seule personne dans la totalité d'une vie partagée. Tel est le sens ici du mot sémitique que nous traduisons par chair. Poursuivant l'interpellation, ils lui disent : « *Pourquoi donc Moïse*

³² Voir aussi Sourates 2, versets 229 à 232 et 4 verset 20.

a-t-il prescrit de délivrer un certificat de répudiation quand on répudie ? ». Il leur dit : *« C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais au commencement il n'en était pas ainsi. Je vous le dis : Si quelqu'un répudie sa femme – sauf en cas d'union illégale – et en épouse une autre, il est adultère. »* (Matthieu 19, 1-9 et aussi Marc 10, 1-12 ; Luc 16, 18).

Adultère

Faute grave que l'adultère, car alors l'épouse recevait une semence qui, si elle *« germe »*, aurait donné un enfant qui n'était pas de la descendance de son époux. Faute grave pour l'homme avec qui il était commis car il substituait sa semence à celle de l'époux, ce qui était une tromperie manifestement très grave. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le penser, de l'amour blessé, offensé, car pour résumer ce qui a été dit, en Mésopotamie la femme *« est celle que l'on féconde. »* Le sentiment amoureux commence à apparaître avec le *« Cantique des Cantiques »*, livre du Premier Testament.

À faute grave, châtement exemplaire... qui est, généralement, la peine de mort. Le code d'Our-Nammou ordonne : *« Si l'épouse d'un homme jeune a suivi quelqu'un de sa propre initiative et l'a fait coucher dans son sein, on mettra cette femme à mort, mais on rendra la liberté à cet homme. »* Celui d'Hammourabi est tout aussi sévère pour les deux *« fauteurs »* : *« Si l'épouse de quelqu'un a été prise à coucher avec un autre homme, on les liera et on les jettera à l'eau. »* Le code assyrien prévoit la mort des deux fautifs : *« Si l'épouse de quelqu'un est sortie de sa maison et s'est rendue chez un homme là où il habite, s'il a couché avec elle en sachant qu'elle était l'épouse de quelqu'un, on mettra à mort l'homme et la femme. »*

Le Lévitique, livre du Premier Testament, précise d'abord que l'adultère rendrait l'homme impur : *« Tu n'auras pas de relation sexuelle avec la femme de ton compatriote, ce qui te rendrait impur »* (18, 20)... et prévoit le châtement des deux pécheurs : *« Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, ils seront mis à mort, l'homme adultère aussi bien que la femme adultère. »* (20, 10). Mais si le forfait est commis *« avec une*

servante réservée à quelqu'un, mais ni rachetée ni affranchie, cela donne lieu à une indemnisation...» (19, 20), ainsi que Deutéronome (22, 22).

Le Coran en cette matière, est plus indulgent : « *Quant à celles de vos femmes qui commettent une turpitude, faites témoigner contre elles quatre d'entre vous. S'ils sont témoins, alors confinez ces femmes aux maisons jusqu'à ce que la mort les achève, ou que Dieu leur ouvre une voie.* »³³ Une mort lente, certaine, à moins – est-ce un pardon ? – que Dieu leur ouvre une voie. Toutefois, selon les hadiths, les dires du Prophète, celui-ci se montra beaucoup plus sévère, prônant notamment la lapidation des deux fautifs...

Toutefois l'époux pouvait avoir des doutes quant à la fidélité de son épouse, sans pouvoir en apporter la preuve. L'on trouve, à ce propos, dans le Coran, des « *conseils* » qui nous paraissent contradictoires. Tout d'abord, les supposées infidèles doivent être traitées avec « *vigueur* » voire être sujets de violence : « *Et quant à celles dont vous craignez l'infidélité, exhortez-les, abandonnez-les dans leurs lits, et battez-les. Si elles viennent à vous obéir, alors ne cherchez plus de voie contre elles. Dieu demeure haut, grand, vraiment.* »³⁴ Ensuite le mari doit témoigner devant Dieu de la véracité de l'accusation qui « *consistera en quatre attestations*³⁵ *qu'il est, certes oui, du nombre des véridiques. – et la cinquième : que la malédiction de Dieu soit sur lui s'il est du nombre des menteurs.* »³⁶ La suite du texte donne la même possibilité à la femme : « *Et qu'on écarte de la femme la punition, si elle atteste Dieu, par quatre attestations, que l'autre est, certes oui, du nombre des menteurs – et la cinquième : que la colère de Dieu soit sur elle, s'il est du nombre des véridiques.* »

Environ 2300 ans avant le Coran le code d'Hammourabi prévoit deux cas. Tout d'abord la femme accusée jurera par la vie du dieu : « *Si l'épouse de*

³³ Sourate 4, Post Hégire, verset 15 – *turpitude : fornication ou adultère* – ouvre une voie : Dieu leur fasse trouver une solution.

³⁴ Suite et fin du verset 34 de la Sourate 4, verset dont le début est cité plus haut.

³⁵ L'époux doit jurer 4 fois par Dieu qu'il dit la vérité en accusant son épouse, et la cinquième fois il doit invoquer la malédiction de Dieu si l'accusation est fausse.

³⁶ Sourate 24, « *La Lumière* », Post Hégire, versets 6, 7 et 8 et 9 pour la citation suivante.

quelqu'un n'a pas été prise à coucher avec un autre homme alors que son mari l'en accusait, elle jurera par la vie du dieu et pourra retourner à sa maison. » Ensuite, lorsque le fait est de notoriété publique l'on s'en remet au jugement du dieu-fleuve : *« Si l'épouse de quelqu'un qu'on a montré du doigt³⁷ à cause d'un autre homme n'a pas été prise à coucher avec l'autre homme, eu égard à son mari elle plongera dans le dieu-fleuve. »* Le code de Our-Nammou, un peu plus ancien, ainsi que le code assyrien proposent le même jugement.

Le fleuve, en l'occurrence l'Euphrate, était divinisé. Lorsqu'une accusation était portée sans que l'on puisse apporter la preuve du délit, l'on s'en remettait au jugement du dieu-fleuve par une procédure dite de l'ordalie. Elle était appliquée dans de nombreux cas litigieux, en particulier lors de l'accusation d'adultère. L'accusée était conduite au bord du fleuve, sur une rive escarpée. Après une cérémonie religieuse de purification, elle devait plonger dans le fleuve avec une grosse pierre attachée au cou. Si elle réussissait *« à traverser le dieu-fleuve »*, elle était lavée de tout soupçon. Si elle périssait noyée, c'est parce qu'elle était coupable, donc recevait un juste châtement, châtement qui évitait de faire couler le sang, soit de souiller la ville et ses habitants. Cette procédure fut appliquée jusqu'au règne de Nabuchodonosor II, roi de Babylone (VI^e siècle avant J.-C.).³⁸

Un jugement qui était aussi prescrit, sous une autre forme, par la loi de Moïse (Lévitique 5, 11 à 31). En résumant, le mari devait se présenter au prêtre avec sa femme en apportant une offrande dite de jalousie. Après avoir fait prêter serment à la femme, devant le Seigneur, dont un serment de malédiction, celle-ci devait boire une *« potion »* composée d'eau sainte dans laquelle avait été mélangée de la poussière du sol de la demeure et dissouts les serments qu'elle avait préalablement mis par écrit : *« Il lui fera boire l'eau et il arrivera ceci : si elle s'est souillée et qu'elle a été infidèle à son mari, l'eau qui porte la malédiction pénétrera en elle en devenant amère ; son ventre enflera et son sein dépérira. Et cette femme deviendra pour son peuple*

³⁷ La rumeur publique.

³⁸ Pour plus de détails voir *« Le Monde de la Bible »*, novembre 2001, N° 138.

l'exemple qu'on cite dans les imprécations. Si au contraire cette femme ne s'est pas déshonorée mais qu'elle est pure, elle sera innocentée et elle sera féconde . » (27, 28). L'on ne connaît pas l'époque à partir de laquelle cette loi ne fut plus appliquée.

Selon le Lévitique l'homme et la femme pris en flagrant délit d'adultère doivent être mis à mort. Cette loi dut évoluer car, à l'époque où vivait Jésus, seule la femme était condamnée à la lapidation. Cette évolution est attestée par l'Évangile de Jean qui, par ailleurs et surtout, nous montre qu'à nouveau, en ces circonstances, Jésus ne condamne pas et pardonne. *« Les docteurs de la loi et les pharisiens lui amènent alors une femme surprise en adultère. Ils la placent au milieu d'eux et disent à Jésus: 'Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or Moïse, dans la loi, prescrit de lapider les femmes comme celle-là. Et toi que dis-tu ?' Ils parlent ainsi pour mettre Jésus à l'épreuve et pouvoir l'accuser. Jésus, se baissant, écrit du doigt sur le sol. Comme les pharisiens et les docteurs répètent leurs questions, il se redresse et dit : 'Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.' Puis, se baissant à nouveau, il se remet à écrire sur le sol. Quand ils entendent ces paroles, ils se retirent un à un en commençant par les plus âgés et Jésus reste seul, la femme auprès de lui. Alors se redressant il lui dit: 'Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ? – Personne Seigneur. – Eh bien, moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais, ne pèche plus. » (Jean 8-3,11)*

Ainsi, Jésus renvoie la femme à ses responsabilités, sa vie. Mais ce renvoi est accompagné d'une demande qui le transforme en envoi. *« Ne pèche plus »*, c'est-à-dire ne brise plus le lien d'amour qui doit normalement être le lieu de ta relation à ton mari et en même temps n'affecte pas les relations à vos enfants, votre responsabilité commune.

Mais peut-être valait-il mieux prévenir qu'avoir à sévir. Toujours est-il que les femmes de ces régions étaient obligées de porter un voile. Différentes raisons peuvent être invoquées pour justifier cette coutume : protection contre les ardeurs de soleil et les poussières charriées par les

vents ... et surtout protection vis-à-vis des regards concupiscent des hommes. Cette dernière raison semble être celle qui motive son port par le Coran. En effet un verset précise : « *Et dis aux croyantes qu'elles baissent leurs regards, et qu'elles gardent leur chasteté, et qu'elles ne montrent de leurs parures³⁹ que ce qui en paraît, et qu'elles rabattent leurs voiles sur leur poitrine ; et qu'elles ne montrent leurs parures qu'à leur mari...* »⁴⁰, tandis qu'un autre en dispense les femmes ménopausées : « *Et quant aux femmes atteintes par la ménopause, qui n'espèrent plus mariage, nul grief à elles, alors, de déposer leurs étoffes, mais pas de se faire voir en parure ; et si elles cherchent la chasteté, c'est mieux pour elles ! Dieu entend, cependant, il sait.* »⁴¹ Et confirmant cette interprétation, le Coran dispense du port du voile devant des enfants et des eunuques.

Remarquons que cette obligation est bien antérieure à l'islam. Le roi Téglat Phalazar I^{er} (vers 1100 av. J.-C.)⁴², fondateur de l'empire assyrien, promulgua une loi obligeant les filles, les épouses et concubines d'hommes libres ainsi que les prostituées sacrées mariées, de porter un voile. En étaient dispensées les esclaves et les prostituées non sacrées ou non mariées.

Une violence extrême : Viol, Inceste

Parmi les agressions dont sont victimes les femmes et les jeunes filles le viol et son corollaire l'inceste sont les plus graves. Tous les textes auxquels nous nous sommes référés condamnent avec sévérité les auteurs de tels actes. Les codes de l'Ancien Orient les condamnent à mort. Par exemple, le code assyrien précise : « *Si l'épouse de quelqu'un est passée sur la place et si un homme l'a saisie et lui dit : « je veux coucher avec toi », si elle n'a pas consenti et s'est gardée, mais s'il l'a prise de force et a couché avec elle, soit qu'on l'ait surpris sur l'épouse de l'autre homme soit que des témoins aient*

³⁹ Bijoux et ornements qui paraissent malgré le voile.

⁴⁰ Sourate 24 « *La Lumière* » verset 31, post Hégire.

⁴¹ Sourate 24, verset 60.

⁴² Premier roi de la puissante Assyrie, régna de 1114 à 1076.

prouvé qu'il avait couché avec la femme, on mettra l'homme à mort ; pour la femme il n'y a pas de faute. »

Concernant l'inceste les Codes anciens sont aussi très sévères. Par exemple celui d'Hammourabi précise : « *Si quelqu'un a connu sa fille, on le chassera de la ville. »* ce qui équivalait à une peine capitale... « *Si quelqu'un, après la mort de son père, a couché dans le sein de sa mère, on les brûlera tous les deux. »* Plus surprenant peut-être, l'interdiction de l'inceste avec la belle-fille : « *Si quelqu'un s'est choisi une bru pour son fils, si son fils l'a connue, si lui-même, par la suite, a couché dans son sein et si on l'a pris, on liera cet homme et on le jettera à l'eau. »*

Le Lévitique porte aussi cet interdit (Lévitique 18, 7-18 et 20, 10-21) qui, dans la plupart des cas est puni de mort. Mais, là aussi, il est étendu aux relations avec une sœur, une belle sœur, une belle fille, une tante, la femme de l'oncle et une petite fille.

Plus tard, les Grecs l'ont traduit en mythe, qui implicitement, porte un « *dire* » sur la psychologie humaine. Oedipe, fils du roi de Thèbes, épouse sa mère à la suite d'un concours de circonstances malheureux. Sophocle tira de cette légende deux tragédies, vers 410 avant J.-C., ce qui atteste qu'elle a été élaborée bien avant.

Le Coran reprend pratiquement toutes les interdictions que l'on trouve dans le Lévitique (Sourate 4, « *Les femmes* » verset 23).⁴³

Prostitution

L'on a vu que les lois de l'Orient Ancien réglemентаient le port du voile en interdisant aux prostituées de le porter. Les lois prévoient aussi le cas où un mari a eu des enfants d'une « *prostituée de la rue.* » Elles attestent donc que cette « *pratique* » était tolérée, voire instituée par les souverains afin de protéger l'ordre public et de se procurer des ressources par le biais d'une « *fiscalité.* »

⁴³ L'interdit de l'inceste est certainement antérieur à sa mise en écrit par les premiers codes de droit. Pour son origine voir « *Quête de sens* » G. ARMAND et A. OBELLIANNE, Édition La Bruyère, 2005, page 138.

Ce fut le cas en Grèce : Solon fonda à Athènes et au Pirée des institutions d'État où il enferma les femmes, tandis que des fonctionnaires étaient chargés de contrôler les prix et surveiller les établissements.⁴⁴

De même à Rome où Marcus en 180 av. J.-C. organisa la « *mise en carte* » des prostituées et les cantonnait dans un quartier réservé duquel elles ne pouvaient sortir. C'était organiser un esclavage légal...

Il est probable que l'origine de ces comportements aberrants se trouve dans une coutume très répandue dans beaucoup de sociétés primitives de l'antiquité. Lorsque l'on recevait un hôte de passage il était normal qu'on lui « *offrit* » les femmes de la maison. Dans certaines contrées les filles pouvaient se constituer ainsi une dot en vue de leur mariage... De cette coutume, amplifiée puis instituée, l'on aurait abouti à une violence sexuelle et psychologique rapportée ci-dessus, qui s'est perpétuée au cours de l'histoire jusqu'à aujourd'hui.

Il est toutefois nécessaire de mentionner la ritualisation de cette « *pratique* » par l'institution de la prostitution sacrée. L'on en trouve les premiers indices dans « *l'Épopée de Gilgamesh* », premier livre écrit dans l'histoire de l'humanité. Ce héros refuse les avances de la grande déesse Ishtar parce que celle-ci a eu de nombreux amants qu'elle a d'ailleurs fait disparaître après les avoir épuisés.

Avec certitude l'on sait que cette « *pratique* » ritualisée était instituée dans de nombreux peuples, hormis l'Égypte. Elle consistait en ce que des femmes, mais aussi des hommes, se livraient au commerce sexuel avec les rois, les prêtres ou qui le désirait, dans l'enceinte de temples généralement dédiés à une déesse. Pour appréhender la « *signification* » de ce rite l'on notera qu'en Phénicie ou Canaan, le roi tenait lieu du dieu Baal et la prêtresse, prostituée sacrée, représentait la déesse Anat. Voulait-on ainsi s'identifier, pendant la durée du rite, au dieu ?

Le Premier Testament rapporte que Salomon qui régna de 975 à 935 av. J.-C. épousa des princesses étrangères qui importèrent leurs dieux. Ainsi, au temps de sa vieillesse « *Salomon rendit un culte à Astarté, déesse des*

⁴⁴ Encyclopedia Universalis – *Prostitution et proxénétisme – Aperçu historique.*

Sidoniens, et à Melehom, l'abominable idole des Ammonites. Il fit le mal aux yeux du Seigneur ... » (1 Rois 11, 5 à 7). À sa mort le royaume fut partagé et son fils Roboam lui succéda comme roi de Juda. Alors « ils bâtirent à leur usage des hauts lieux, des stèles et des poteaux sacrés sur toutes les collines élevées et sous tout arbre verdoyant ; il y eut même des prostituées sacrées dans le pays, ils agirent selon toutes les abominations des nations que le Seigneur avait dépossédées devant les fils d'Israël » (1 Rois 14, 23-24). Abominations que les cultes, les rites que les peuples idolâtres voisins pratiquaient et que Juda adopte, malgré une ferme condamnation : « Il n'y aura pas de courtisane sacrée parmi les filles d'Israël ; il n'y aura pas de prostitué sacré parmi les fils d'Israël. Tu n'apporteras jamais dans la maison du Seigneur ton Dieu, pour une offrande votive, le gain d'une prostituée ou le salaire d'un « chien », car aussi bien l'un que l'autre, ils sont une abomination pour le Seigneur ton Dieu » (Deutéronome 23, 18-19).

Jésus, lui, pardonne. Alors qu'il était à table chez un pharisien nommé Simon, entra « une femme de la ville qui était pécheresse ; elle avait appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien. Apportant un flacon de parfum en albâtre et se plaçant par derrière, tout en pleurs, aux pieds de Jésus, elle se mit à baigner ses pieds de larmes ; elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux du parfum...». Devinant les pensées de Simon, Jésus lui dit qu'un créancier avait remis les dettes de deux débiteurs et lui demande lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répond que c'est celui qui avait la plus grande dette. Après avoir approuvé cette réponse, Jésus compare son attitude avec celle de la femme, en forme de reproche. Puis il dit à celle-ci : « Tes péchés ont été pardonnés. » Les convives se mirent à dire entre eux : « Qui est cet homme qui va jusqu'à pardonner les péchés ? » Jésus dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. » (Luc 7, 36 -50). Va en paix, une paix qui au-delà d'une psychologie pacifiée, est le salut, une plénitude de vie.

Conclusion

Conçue sur un modèle agraire, la procréation fut donc l'une des composantes qui établirent la prééminence, la domination, le pouvoir de l'homme sur la femme, dans le couple et dans les sociétés. En effet l'homme étant donneur de la semence, transmettant seul la vie, il devenait le maître incontesté de la famille et des institutions sociales. Cette semence se transmettant de père en fils, il fallait que la femme mette au monde des garçons.

Il s'ensuit qu'en cas de stérilité du couple, stérilité imputée à l'épouse, celle-ci devait « *présenter* » sa servante ou son esclave à l'époux à moins que celui-ci ne la répudie. Il était alors logique de réprover et réprimer l'adultère, car cet acte pouvait faire entrer dans la descendance de l'époux celle de l'amant. Pouvoir discrétionnaire de l'époux, assorti de violence, laquelle atteint un paroxysme lors de viol, d'inceste ou de prostitution.

Ces mœurs et comportements sociaux furent institués en lois, lesquelles codifiaient les uns ou réprimaient les autres. De ce seul point de vue la similitude entre celles promulguées par les peuples de l'Ancien Orient et déclinées dans le Premier Testament, est frappante. De plus ce dernier livre a certainement inspiré les versets du Coran se rapportant aux rapports homme femme dans le couple et la communauté musulmane. Alors ces lois traduiraient-elles dans le vécu les trois interdits fondamentaux et universels, que sont l'inceste, le mensonge et le meurtre, source de toute éthique ?

Selon ces mœurs et comportements sociaux des peuples de l'Ancien Orient, Jésus ne pouvait assumer la nature humaine qu'en étant Fils, et donc homme. Mais lors de sa vie terrestre, par ses actes, sa parole et sa mort en croix, en accordant une égale considération à tout être humain, il a été le **SERVITEUR** de tous. De nombreux passages dans les Évangiles en témoignent. Nous en citons un, tiré de l'Évangile de Luc (22, 24-27) :

« *Ils en arrivèrent à se quereller⁴⁵ sur celui d'entre eux qui leur semblait le plus grand. Il leur dit : les rois des nations agissent avec elles*

⁴⁵ Il s'agit des disciples.

en seigneurs, et ceux qui dominent sur elles se font appeler "Bienfaiteurs". Pour vous, rien de tel. Mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande la place de celui qui sert. Lequel est en effet le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or, moi, je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert. »

Une disposition personnelle manifestement opposée à celle du mâle dominateur et qui, implicitement, suggère qu'homme et femme devraient être au service l'un de l'autre. De plus, répétons-le, les évangiles attestent que Jésus-Christ, dans son comportement, manifestait une égale considération pour tout être humain quel que soit son état physique ou psychique. Nous dirions maintenant qu'il reconnaissait à tout être humain une éminente dignité.

Les sociétés issues de cet héritage ont, malgré cela, maintenu la prééminence, la domination masculine tant dans leurs structures que dans les relations homme femme en général et dans la famille ou le couple en particulier. Les femmes ont subi, de ce fait, et subissent encore aujourd'hui toutes sortes de violence. Heureusement une évolution positive se dessine aujourd'hui tendant à un partage des rôles, du pouvoir, se heurtant toutefois aux mentalités et mœurs héritées du passé.

Universalité et particularités de nos choix de valeurs

Françoise Maury-Levesque¹

Face aux mutations importantes que connaît le monde contemporain, nous pouvons être amenés à nous demander : Qu'est-ce qu'une valeur ? Pouvons-nous attendre de nos concitoyens, de nos partenaires, qu'ils aient les mêmes valeurs que nous ? Et si nos valeurs diffèrent, pouvons-nous encore coopérer ?

À ces questions, le *modèle des bivaleurs* apporte des éléments de réponse, qui sont autant d'aides pour mieux comprendre les situations et agir de manière responsable.

La première partie de cet article présente le modèle. La seconde l'illustre avec deux exemples de conflit de valeurs dans la société française contemporaine. La troisième partie confronte le modèle aux résultats d'une enquête de Philippe d'IRIBARNE sur la rédaction et la réception d'un document exposant la « philosophie Lafarge du management », en France, aux États-Unis, en Chine et en Jordanie². Les observations et l'analyse de cette enquête nous permettront d'introduire une question d'actualité : Comment une société change-t-elle de valeurs ?

1. Le modèle des bivaleurs résumé en huit points

C'est un modèle, c'est à dire, comme en physique, une interprétation de faits d'observation.

Disons tout de suite que cette “ grille de lecture ” n'a pas vocation à s'opposer à d'autres visions de l'universalité ou de la spécificité de nos valeurs ; elle vise avant tout à aider les personnes qui la trouvent utile, dans leur pratique des relations inter-culturelles comme dans leur réflexion sur les problèmes de société.

¹ Maître de Conférences honoraire à l'Université Paris-Sud, (francoise.levesque@orange.fr).

² Philippe d'Iribarne, *L'épreuve des différences*, Seuil, Paris, 2009

Les premières pierres en ont été posées par André et Georges LEVESQUE. Le premier était prêtre, sociologue après avoir été un des quatre fondateurs du séminaire de la Mission de France. Le second était alors enseignant de philosophie à l'Université de Rouen.

Le point de départ en a été, après 25 ans d'expérience sur le terrain³, un cours de philosophie pratique intitulé *Carrefours humains, mystères chrétiens*, pour les élèves des écoles d'ingénieurs de l'Université Catholique de Lille.

Ensuite, en 1995 et 1996, le modèle a été testé avec l'aide des collaborateurs d'André LEVESQUE, du CERS (Centre d'Études et de Recherches Sociologiques) et de la FPH (Fondation pour le Progrès de l'Homme). Cette histoire est racontée dans *Des goûts et des valeurs* (Georges LEVESQUE, ECLM, 1999). On peut la résumer, de façon un peu schématique, en huit points :

1. Le travail initial, fait en ateliers, commence par recenser les questions, les difficultés, que nous rencontrons quand nous avons à agir dans notre vie quotidienne.

En voici quelques exemples choisis arbitrairement parmi des centaines d'autres :

En France :

- Comment éduquer sans contraindre ?
- Pourquoi maintenir une tradition culturelle ?
- Pourquoi les femmes sont-elles encore très soumises aux hommes ?

En Inde :

- Pourquoi les femmes sont-elles toujours traitées comme inférieures aux hommes ?
- Pourquoi y a-t-il des gens pauvres ?
- Pourquoi n'avons-nous pas exterminé le système des castes ?

³ Cf. André LEVESQUE, *Partenaires multiples et projet commun*, L'Harmattan, 1993.

Au Brésil :

- Pourquoi la famille est-elle si divisée ?
- Pourquoi l'éducation est-elle si déficiente dans notre pays ?
- Pourquoi parler de liberté, si la violence l'empêche de s'exercer ?

Au Burkina-Faso :

- Pourquoi tant d'écart entre les riches et les pauvres ?
- Pourquoi tant compter sur une aide étrangère ?
- Pourquoi se trompe-t-on sur les autres ?

En Chine :

- Comment bien éduquer les enfants pour qu'ils puissent réussir dans la vie ?
- Comment concilier les désirs personnels et la morale sociale ?
- Pourquoi l'argent a-t-il la place suprême dans notre société ?

Ou encore :

- Pourquoi ne pas améliorer les gouvernants ? [au Brésil]
- Comment étudier le ventre vide ? [au Burkina Faso]
- Comment pourrais-je gagner une grande somme d'argent ? [en Chine]
- Pourquoi les cours universitaires sont-ils si ennuyeux ? [au Japon]

Etc. (cf. Des goûts et des valeurs)

On observe alors, après un travail d'analyse également réalisé en ateliers (recherche des mots-clés, regroupements, classement...), qu'un grand nombre de ces questions, de ces difficultés, très diverses, rencontrées dans la vie, se posent en termes de choix entre deux options contraires.

(Un grand nombre, mais pas toutes. Échappent par exemple à ce classement, les questions qui font appel à des choix multiples ou les questions trop imprécises.)

Cette observation, faite d'abord avec des étudiants de formation scientifique, a été confirmée ensuite avec des groupes très divers, en France puis dans différents pays du monde.

2. Ces couples d'options contraires, tels qu'ils sont dégagés par les participants aux ateliers, sont nombreux et variés, par exemple : liberté et autorité, liberté et loi, agir et subir, ordre et désordre, pur et impur, etc. Cependant un grand nombre d'entre eux peuvent être regroupés en un petit nombre de *dualités fondamentales* qui sont : Être et Avoir, Soi et Les Autres, Individu et Groupe (ou Holisme et Individualisme), Un et Multiple (ou Uniformité et Diversité), Égalité et Hiérarchie, Liberté et Contrainte, Mobile et Immobile (ou Permanence et Changement ou Tradition et Innovation), pour les plus fréquemment rencontrées.

Ces couples sont appelés *bivaleurs*.

3. L'expérience montre que ces bivaleurs, se retrouvent, toujours les mêmes, non seulement dans les différents ateliers qui ont été conduits en France, mais aussi dans des ateliers conduits au Brésil, Burkina Faso, Chine, Inde et Japon (cf. *Des goûts et des valeurs*). On peut dire qu'elles sont universelles. Dans toutes les sociétés, les êtres humains se trouvent devant ces mêmes choix.

Pour qui participe à ces ateliers, c'est toujours un étonnement de constater qu'à partir de questions *Pourquoi... ? Comment... ?* particulières et très variées, on trouve, chaque fois, non pas toutes mais plusieurs de ces bivaleurs.

On peut faire ici deux remarques :

1) Il y a, derrière ces termes, par exemple derrière l'expression “ les autres ” ou derrière le mot “ groupe ”, un flou qu'on ne peut pas gommer. Il résulte de la façon même dont ils ont été obtenus, par regroupements de problèmes concrets, tous différents. Le groupe par exemple, peut désigner la société, la communauté, nationale ou religieuse, le clan, la famille. La contrainte rassemble la loi, l'autorité, la violence (définie en droit civil comme une contrainte), ou encore l'attachement que Mona OZOUF oppose à la liberté dans *Composition française*.⁴ Nous reviendrons sur cette indétermination.

⁴ *Composition française: Retour sur une enfance bretonne*, Gallimard, 2009.

2) Il n'y a pas que les dualités fondamentales, il y en a beaucoup d'autres. Elles ne sont pas qualifiées de fondamentales parce qu'elles se rencontrent moins souvent, comme par exemple la dualité Prévoir et Faire Confiance qui joue un rôle important dans le débat actuel sur le changement climatique. Ou Solidarité et Compétition, Don et Marché. Ou encore la dualité Pur et Impur qui, elle, se retrouve très souvent, mais seulement en Inde.

Françoise HÉRITIER a souligné combien cette vision duelle des choses, inspirée de l'universelle et incontournable dualité Homme / Femme, est omniprésente dans notre façon de penser.

4. Le modèle appelle choix de valeur, la préférence accordée à l'un des deux termes d'une bivalence, la décision de privilégier l'une des options, quand il s'agit de faire un choix particulier.

Dans ce modèle, les valeurs vont par deux, comme les deux faces d'une médaille : l'une ne va jamais sans l'autre. Il y a par exemple, la médaille – la bivalence – Liberté / Contrainte, dans laquelle la liberté est vue comme quelque chose de positif, mais la contrainte aussi est vue comme quelque chose de positif (ce que nous, Occidentaux, avons beaucoup de mal à faire). La contrainte, c'est la loi, celle que je m'impose pour m'intégrer dans la société, celle que la société impose aux autres pour garantir ma liberté, c'est l'autorité du maître, c'est l'objectif dans le travail, c'est la règle du jeu quand on veut jouer ensemble, c'est l'obligation de tenir compte des êtres auxquels on est attaché, etc. Toutes ces choses sont bonnes et méritent d'être défendues.

Entre les deux faces de chacune de ces médailles, nous avons en général une préférence. On peut dire que ces médailles ont un endroit et un envers : l'endroit est le côté que nous préférons, que nous cherchons à afficher. C'est par exemple le côté Tradition. Dire qu'on défend la valeur Tradition, c'est dire qu'on la préfère à l'innovation. Mais la particularité de ces médailles, c'est que le côté qui est considéré comme l'endroit n'est pas le même pour tout le monde. L'innovation peut être préférée à la tradition. De même que la tradition, l'innovation est une valeur – pour ceux qui la défendent.

Dans le modèle des bivaieurs, faire un choix de valeur, c'est mettre en œuvre une priorité, par exemple celle de l'innovation sur la tradition, en étant conscient que d'autres peuvent faire le choix opposé.

Arrivés là, nous pouvons nous demander, personnellement, où va notre préférence, à la tradition ou à l'innovation ? à la liberté ou à la contrainte ? à l'égalité ou à la hiérarchie ?

Souvent, ces préférences nous apparaissent comme des évidences, elles s'imposent d'elles-mêmes... tant que nous n'avons pas vécu dans un univers culturel différent.

En effet, alors que les bivaieurs, sont universelles, les préférences, les valeurs, elles, diffèrent selon les cultures.

Et à l'intérieur d'une culture, elles peuvent différer selon les domaines. Par exemple, dans un article intitulé *Qu'est-ce que l'autorité ?*, Hannah ARENDT⁵ explique que, dans la Grèce de Platon et d'Aristote, le chef de famille gouverne en despote les membres de sa famille et les esclaves de sa maison, tandis que la communauté politique (la *polis*), composée de tous les chefs de famille, est fondée sur le principe de l'égalité. L'autorité du chef de famille ne peut alors servir de modèle pour une autorité politique parce qu'elle ne respecte pas l'égalité qui, pour les Grecs de l'époque classique, s'impose dans le domaine politique.

Faisons ici deux remarques :

- Les préférences, les valeurs diffèrent selon les cultures parce qu'elles nous viennent de nos histoires, nationales, communautaires, familiales.

Rien, par exemple, dans l'expérience de la société grecque de l'époque classique ne lui permet de penser la notion d'autorité, qui suppose qu'on donne une certaine place à la hiérarchie, dans une communauté qui est vécue comme une communauté d'égaux.

- Et ces préférences collectives inspirent nos choix, souvent sans que nous en ayons conscience.

⁵ Article de 1958, publié en français in *La crise de la culture*, Gallimard, 1972.

Dire que nous n'en avons pas conscience, c'est dire que nous ne pouvons même pas imaginer les remettre en question parce qu'elles nous paraissent évidentes. Mon éducation m'a appris à croire en l'égalité, sans la voir, comme elle m'a appris à croire en Dieu, c'est à dire que j'agis comme si l'égalité était évidente, donnée, de même que quand je prie, je m'adresse à Dieu comme si sa présence était donnée. Dans le même temps, en Inde par exemple mais ici aussi, d'autres croient en l'inégalité – en une hiérarchie naturelle des êtres – avec la même conviction, la même foi, qui leur vient de leur milieu ou de leur expérience ; ils la ressentent comme une évidence aussi forte. Bien souvent, ni les uns ni les autres n'imaginons que cette évidence collective du milieu dans lequel nous vivons puisse ne pas être partagée par tous ou qu'on puisse voir le monde avec d'autres lunettes.

En résumé, ce qui est universel, ce sont ces tensions qui nous sollicitent dans des directions différentes, ce sont ces carrefours, les mêmes, que toutes les sociétés rencontrent ; ce qui est particulier, ce qui exprime le génie d'une société, ce sont les préférences qu'elle met en œuvre, la façon dont elle résout les tensions, dont elle construit des structures qui permettent la coexistence des contraires, en s'engageant plutôt dans une direction que dans une autre, en défendant une priorité plus ou moins grande de l'une des deux faces de la médaille, de l'une des deux composantes de la bivalence.

5. Une priorité plus ou moins grande mais pas absolue : le modèle postule qu'accorder une priorité absolue à l'une des deux options, c.à.d. la choisir toujours, quelles que soient les circonstances, exclure systématiquement l'autre, conduit inmanquablement à une impasse. Ce serait, par exemple, vouloir une société sans aucune hiérarchie, ou encore sans aucune contrainte, ou au contraire sans aucune liberté, etc. C'est ce qu'on appelle un intégrisme. Les intégrismes sont confortables dans la mesure où ils évitent d'avoir à réfléchir pour chaque choix particulier à faire et de risquer de se tromper. Ils sont rassurants, mais le modèle postule (et l'histoire vérifie) que tous les intégrismes sont des impasses.

6. Une fois qu'on a écarté les intégrismes, les diverses préférences pour l'un ou l'autre terme sont a priori également légitimes au regard de la raison, c'est à dire que la raison ne peut pas justifier l'une plus que l'autre. Et elles se rencontrent effectivement dans l'histoire. Une société, une communauté, une personne, ne peut vivre, par exemple, sans liberté *et* sans contrainte. La part plus ou moins grande qu'elle choisit de donner à l'une ou l'autre relève de son histoire, mais ni de la nature ni de la raison.

Certaines sociétés, comme la société indienne, ont fonctionné pendant des millénaires avec une préférence forte pour la hiérarchie. On ne peut pas dire que ce choix n'est pas conforme à la raison, qu'elles avaient tort. Cette organisation de la société n'a pas que des aspects négatifs (cf. *Le modèle indou* de Guy DELEURY⁶). Il y a en particulier une très forte solidarité à l'intérieur des groupes : quelqu'un qui arrive dans un bidonville, s'il y retrouve des membres de sa sous-caste, n'y sera pas seul. Mais ma préférence, comme celle de la plupart des Français, va à l'égalité. C'est une croyance, une conviction qui m'engage, que je suis prête à défendre – comme les Indiens, y compris ceux des basses castes, ont longtemps défendu le système des castes.

7. Ces préférences sont également légitimes, recevables, mais elles ne sont pas indifférentes. Car il y a une logique des priorités. Une société qui donne la préférence à l'égalité, ne fabrique pas le même type d'hommes, de familles, d'entreprises,... qu'une société qui donne la préférence à la hiérarchie.

De cette logique des priorités, il résulte que les multiples choix de notre vie (toujours à faire, puisque nous ne pouvons systématiquement exclure une des options), ces choix légitimement inspirés par nos préférences, doivent aussi, pour être responsables, être guidés par la vision de ce à quoi ils conduisent.

⁶ *Le Modèle indou : essai sur les structures de la civilisation de l'Inde d'hier et d'aujourd'hui*, Kailash, 1978.

Je crois, par exemple, que l'égalité entre les hommes, et en particulier entre hommes et femmes, va dans le sens de la vie, de l'amour. On peut dire que notre égalité de fils de Dieu nous a été révélée. Elle est une croyance, elle n'est pas évidente, "naturelle" (pas plus que l'inégalité) ; même avec cette croyance très forte, je ne peux pas dire que l'inégalité, y compris l'inégalité homme / femme, est totalement inadmissible. Nous l'admettons dans l'Église, nous admettons également une inégalité de naissance par le biais de l'argent qui, dans une autre culture, pourrait choquer autant que l'inégalité de naissance due au sexe... Mais je défends ma préférence pour l'égalité au nom d'une vision des relations entre les hommes auxquelles elle conduit.

L'expérience montre que la prise de conscience de l'égalité des options en même temps que des différentes voies dans lesquelles ces options engagent, facilite la collaboration entre acteurs de différentes cultures. Elle nourrit le respect : « Je préfère ça, mais je respecte celui qui préfère autre chose. » Et elle favorise la créativité : quand on prend conscience, par exemple, que la priorité accordée en Afrique au groupe développe la solidarité (la solidarité est obligatoire à tel point que des Africains renoncent à rentrer chez eux pour ne pas avoir à s'y soumettre) mais décourage l'initiative, alors que la priorité accordée ici à l'individu libère la créativité mais fait le lit de la solitude (les Congolais sont scandalisés de ce que chez nous, des personnes âgées puissent mourir seules chez elles), on est poussé à imaginer de nouvelles pratiques qui feront la place et au groupe et à l'individu.

Il est plus facile d'approuver ou de s'opposer que de penser en termes de préférence. Préférer introduit une dynamique qui pousse à inventer. Comment va-t-on faire, dans une association par exemple, pour donner la priorité à la solidarité sur la compétition, sans tuer la compétition sur laquelle repose la compétence et, peut-être, le succès final du projet ?

8. Quand on revient au problème concret à résoudre, ayant pris conscience des choix de valeur qu'il implique et des priorités qu'on veut défendre, il reste à imaginer et mettre en place des pratiques, des pratiques qui joueront le rôle d'un *troisième terme* médiateur entre le terme prioritaire et

l'autre, c.à.d. qui assureront la priorité du terme qu'on veut privilégier sans exclure l'autre. Ce " troisième terme " peut être une institution, une loi, un usage...

- un usage : par exemple, habiter sous la tente pour Nomade/Sédentaire qui relève de Mobile/Immobile.

- une institution : toujours pour Mobile/Immobile, la Mairie, par exemple. L'institution ne change pas, les hommes changent.

- une loi : la loi sur le foulard islamique, par exemple. On veut mettre en œuvre un interdit, au nom d'une priorité à l'égalité sur la hiérarchie (dans laquelle la femme est inférieure à l'homme). Mais on ne veut pas exclure radicalement cette pratique. La loi va encadrer l'interdit.

Concrètement, dans une situation inter-culturelle (où les cultures des partenaires, qu'elles soient nationales, communautaires, religieuses ou simplement personnelles, diffèrent), on peut essayer dans un premier temps de saisir quelle(s) bivalence(s) pose(nt) problème, puis quelles sont les priorités de chacun, toutes recevables ; ensuite sur quelle priorité on s'accordera dans la situation particulière considérée, étant donné le but visé ; et enfin comment on peut mettre en place, ensemble, des pratiques qui assureront cette priorité sans exclure l'autre option.

Ces bivalences et les choix qu'elles appellent interviennent dans des occasions multiples et très variées. Considérons par exemple, la bivalence Un/Multiple ou, sous une forme un peu différente, Uniformité/Diversité. On observe qu'elle est en jeu dans un certain nombre de décisions de Benoît XVI qui, dans une optique traditionnelle, privilégie fortement l'unité, souvent confondue avec l'uniformité. Elle est longuement discutée, à la fin de *Composition française*, par Mona OZOUF (qui a grandi dans trois systèmes de priorités qu'elle décrit très bien : égalité et uniformité à l'école, égalité et diversité à la maison – son père était un défenseur de la langue bretonne –, hiérarchie à l'église). Elle est en jeu aussi dans nos façons de comprendre ; pour certains, comprendre c'est faire rentrer la question étudiée dans un cadre

plus général, unifié ; pour d'autres, c'est illustrer la question étudiée par un exemple particulier simple parmi divers autres. Etc.

Tel qu'il est, le modèle des bivaieurs, sans chercher à rendre compte des différences culturelles dans leurs détails, fournit un outil d'analyse et de décision, permet une meilleure collaboration, dans de multiples situations où des choix de valeur sont en jeu. Pour montrer comment il peut éclairer des problèmes variés, nous considérerons deux exemples.

II. Le modèle des bivaieurs dans deux cas particuliers

1. Une question qui a fait débat récemment : la question de l'interdiction du foulard islamique à l'école

En 2003, la question a suscité un large débat dans la presse ; les positions étaient partagées, avec des arguments convaincants des deux côtés. Le modèle des bivaieurs peut-il nous permettre d'éclairer nos préférences, de prendre position ?

Quelles sont les bivaieurs en jeu dans ce débat ? Il n'y en a pas une, mais plusieurs. Sont concernées Liberté et Contrainte, Individu et Groupe, Tradition et Changement, Égalité et Hiérarchie, Un et Multiple, c'est à dire presque tous les grands choix fondamentaux.

Considérons, à titre d'exemple, les deux premières :

- *Liberté et Contrainte*. Il existe plusieurs définitions de la liberté qui correspondent à plusieurs expériences de liberté. On peut être plus ou moins libre de contraintes extérieures. On peut aussi se sentir plus ou moins libre intérieurement, vis à vis de conditionnements sociaux, du regard des autres... On peut enfin, dans une relation, se donner l'un à l'autre une plus ou moins grande liberté.

L'élève qui veut porter le foulard à l'intérieur d'un établissement scolaire, en s'opposant à ses professeurs, affirme sa liberté vis à vis d'eux et éventuellement vis à vis de la pression de ses camarades : faut-il, dans ce cas

particulier, donner la priorité à la liberté de l'élève ou à la contrainte de la règle imposée ?

D'un autre côté, la contrainte règlementaire peut favoriser une prise de liberté par rapport à une contrainte familiale ou communautaire. Laquelle de ces libertés est la plus importante, non pas dans chaque cas particulier mais dans le cas général ?

Les réponses à ces questions sont culturelles et, dans notre société d'individus, personnelles. Elles seront responsables si elles sont guidées par ce souci : quelles jeunes femmes voulons-nous former ? Pour quelle société ?

- *Individu et Groupe*. En parlant de famille, de communauté, on introduit le groupe. Le port d'un signe ostentatoire d'appartenance à un groupe marque la priorité donnée au groupe et va contre l'individualisme extrême de nos sociétés. Faut-il soutenir le groupe ?

Mais quel groupe ? Les élèves qui veulent porter leur foulard à l'école n'appartiennent pas à un seul groupe social. Elles appartiennent à leur famille, à leur communauté d'origine, à la société française qui les accueille et les instruit, au groupe " classe " dont les enseignants connaissent aujourd'hui toute l'importance : « Un foulard dans une classe, ça se voit tout de suite. Ça met à l'écart. »

Le problème surgit lorsque ces appartenances entrent en conflit, lorsque l'appartenance revendiquée au groupe familial ou à la communauté d'origine s'oppose à l'appartenance à une société occidentale moderne. Que faut-il alors privilégier, l'appartenance à la communauté d'origine (modèle communautaire anglo-saxon) ou l'assimilation dans la société d'accueil (modèle républicain français) ?

Là encore, la réponse n'a rien d'universel puisque, Anglais et Français, nous ne faisons pas le même choix. Certains choisiront de donner la priorité aux groupes " classe " et " société française " dans lesquels l'intégration paraît le moins aller de soi. Ils feront passer l'ouverture à l'autre avant les difficultés qui peuvent en résulter pour les élèves et leurs familles, faisant confiance à ces élèves pour se servir des difficultés pour se construire. D'autres, au contraire, chercheront à conforter les familles face à des changements qui les déstructurent en leur permettant de rester fidèles à leurs traditions.

On pourrait s'interroger de la même façon sur les bivalets Tradition/Changement, Égalité/Hiérarchie, Un/Multiple. Cet exemple où plusieurs bivalets sont en cause montre comment fonctionne ce que Marcel GAUCHET appelle « le polythéisme des jugements et le monothéisme des valeurs » quand il dit : « Il n'y a aucun relativisme dans notre société ou plus exactement, on confond deux phénomènes totalement distincts qui sont le polythéisme des jugements et le monothéisme des valeurs. Jamais depuis très longtemps, le stock de valeurs, de références, communes, n'a été aussi fort et largement enraciné que dans nos sociétés. Autre chose est le jugement que chacun exerce. Et ce qui donne l'impression du relativisme, impression totalement trompeuse, c'est le fait que chacun choisit effectivement, dans un monde d'individus, la valeur pertinente à laquelle il se réfère effectivement dans tel ou tel cas, quand les autres en invoquent une autre, et on peut effectivement considérer chaque cas sous une pluralité de points de vue. Ça ne veut pas dire qu'il y a relativisme des valeurs invoquées. Les valeurs sont identiques, mais les jugements formulés par les individus, eux, sont divers. »

Les bivalets sont universelles, les choix de valeur, à l'intérieur de notre culture, sont très homogènes. Affirmer, avec le modèle des bivalets, que d'autres choix sont légitimes ne prêche pas pour le “relativisme” ; en effet, si toutes les préférences sont légitimes, pour nous, elles ne se valent pas. Nous ne nous y trompons pas : nous ne sommes pas prêts à accepter des hiérarchies de naissance, à obéir aux institutions sans nous poser de questions, etc. (Et ceux qui déplorent le soi-disant relativisme de nos contemporains sont peut-être ceux qui accueilleraient le plus volontiers davantage de relativisme dans nos choix de valeur : liberté, égalité, individualisme ont du bon mais contrainte, hiérarchie, holisme aussi.) Nos préférences collectives sont marquées, nos choix de valeurs n'ont rien de “relatif”. Mais dans des situations concrètes où différentes bivalets entrent en concurrence, nous faisons un choix individuel et non celui du groupe, de l'institution, de la tradition.

2. Un débat qui agite la société française actuelle, celui du “ vivre-ensemble ”.

De nombreux articles de presse traitent de la question du “ vivre-ensemble ”. Considérons par exemple celui que Pierre ROSANVALLON et Florent GUÉNARD ont publié dans le *Cahier du Monde* du jeudi 10 novembre 2011, à la veille d'un Forum sur le thème “ Refaire société ” : « Vers un nouveau vivre-ensemble ».

L'article commence par dénoncer « deux maux essentiels » de notre société : « l'explosion des inégalités et le triomphe de l'individualisme ». On reconnaît là les deux bivalents Individu / Groupe et Égalité / Hiérarchie.

Si mes préférences sont celles des sociétés modernes, Individu et Égalité (et elles le sont fortement), je dois m'interroger sur la place que je laisse au groupe et à la hiérarchie.

La priorité donnée à l'Égalité sur la Hiérarchie, la « passion pour l'égalité », a été poussée à son extrême aux États-Unis. Ni la hiérarchie de naissance, ni celles de sexe, d'“ intelligence ” ou de mérite n'y sont “ politiquement correctes ”. Mais il n'est pas possible d'éliminer complètement la valeur Hiérarchie : indépendamment du fait qu'elle est nécessaire au fonctionnement des institutions, les hommes aspirent à “ se distinguer ”. Alors la hiérarchie se fonde aujourd'hui sur l'argent : l'argent et la consommation sont, avec l'initiative, les ambitions proposées, aux États-Unis, à l'homme ordinaire ; présentées comme accessibles à tous, elles sont vues comme une motivation naturelle et légitime pour qui veut se faire une place dans la société ou améliorer son statut social. Tocqueville déjà a pensé que le désintéressement n'est pas le fait des hommes démocratiques.

En France, l'école laïque de la 3^e République a substitué à la hiérarchie de naissance, une hiérarchie fondée sur le travail bien fait et le mérite. Le mérite, c'est la compétence acquise par l'effort, et non pas innée. C'est un modèle qui postule que l'intelligence est acquise beaucoup plus qu'innée. Mona OZOUF le décrit très bien : « L'école se propose de nous apprendre à exercer notre raison, faculté qui, à l'en croire, est très également distribuée. Puisque

tout, sans exception, est justiciable de l'analyse intellectuelle, l'école promet le monde à qui veut s'en saisir... il n'est rien dont un être raisonnable ne puisse venir à bout. Et devant cette tâche, nous sommes tous à égalité. » J'ai grandi dans cette croyance. C'est pourquoi je me sens concernée et interrogée, quand Pierre ROSANVALLON et Florent GUÉNARD dénoncent « le culte de la méritocratie qui s'est imposé comme nouvelle idéologie dominante ».

Nous sommes tous d'accord pour dénoncer une hiérarchie fondée sur des résultats scolaires quand l'école entérine plus qu'elle ne corrige les inégalités de naissance. Mais alors par quoi remplacer ces deux critères de hiérarchie, la naissance, qui est celui de beaucoup de sociétés traditionnelles (qu'on observe par exemple, dans la hiérarchie Hommes/Femmes) et dont nous ne voulons plus (nous les femmes, en particulier) et le mérite, qui lui a succédé en France, au moins partiellement, mais qui est en passe d'être détrôné par l'argent ? Par quoi les remplacer, si nous pensons, avec le modèle des biveleurs, que nous devons ménager une place à la hiérarchie ?

Préférons-nous le culte de l'argent à celui de la méritocratie ? Si nous ne sommes convaincus ni par l'un ni par l'autre, il nous faut alors réfléchir à ce qui, dans nos sociétés, pourrait fonder une ou des hiérarchies acceptables. Une telle proposition d'une autre hiérarchie est faite par exemple, par Jésus dans les textes évangéliques. Dans ceux de Matthieu, Marc et Luc, la question « Qui est le plus grand ? » est posée. Marc y répond : « Si quelqu'un veut être le premier, il se fera le dernier de tous et le serviteur de tous. » (Mc 9, 33). Dans l'épisode du lavement des pieds, Jean donne la même réponse. Ces textes ont inspiré des vies. Est-ce une ambition que, dans la société actuelle, nous pouvons proposer à nos enfants ?

Toujours à propos de l'égalité, P. ROSANVALLON et F. GUÉNARD écrivent : « C'est, au premier chef, la façon de vivre en égaux, clé de la mise en place d'un monde commun, qu'il faut reconsidérer. Ce qui suppose d'envisager autrement l'idée d'égalité, puisqu'elle doit désormais tenir compte de nos singularités et de notre désir de les faire reconnaître. » Les auteurs suggèrent que l'égalité a trop été confondue avec l'uniformité et proposent de donner la priorité au Multiple.

L'uniformité, en effet, n'est pas plus nécessaire à l'égalité qu'à l'unité. La bivalence Uniformité/Diversité tient une place importante dans notre histoire. Toujours dans *Composition française*, Mona OZOUF médite sur les trois bivaux Égalité/Hiérarchie, Liberté/Contrainte et Uniformité/Diversité, dans l'histoire de la France ; une description très bien renseignée montre la façon dont la Première République, pour défendre l'unité, a cherché à imposer l'uniformité, tout en ayant à composer avec la diversité. Est-ce que ce n'est pas la situation à laquelle l'Église est confrontée aujourd'hui ?

On voit la place que les bivaux tiennent dans ces débats. De nombreux articles de la presse française y font référence, souvent en ne s'intéressant qu'à un seul côté de la médaille. Le modèle des bivaux peut alors éclairer les débats.

Tournons-nous maintenant vers la rencontre d'autres cultures.

III. Le modèle des bivaux confronté à “L'épreuve des différences”

L'auteur de cette étude, Philippe d'IRIBARNE, ancien élève de l'École Polytechnique, de l'École des Mines et de Sciences Po, a dirigé au CNRS une équipe de recherche, Gestion et Société, qui s'est intéressée à l'influence des cultures nationales sur le fonctionnement des organisations.

L'épreuve des différences présente et commente les résultats d'une enquête sur la rédaction et la réception d'un document qui expose la « philosophie Lafarge du management » pour différentes usines Lafarge, en France, aux États-Unis, en Chine et en Jordanie.

Lafarge est un groupe mondial, issu d'une entreprise fondée en France au XIX^e siècle, qui est actuellement leader dans le domaine des matériaux de construction et qui a des filiales dans plus de 70 pays sur tous les continents.

La « philosophie Lafarge » se veut liée à des valeurs. Le document qui l'expose, intitulé *Principes d'action*, est le même pour les différents pays mais la traduction n'a pas retenu les mêmes termes et les attentes du personnel en ce qui concerne un bon management, ne sont pas non plus les mêmes.

Il ne s'agit pas de faire ici une critique détaillée de cet ouvrage mais seulement de relever un certain nombre de points, en soulignant soit leur convergence, soit leur divergence avec le modèle des bivateurs. Nous nous attarderons davantage sur ce qui permet de concilier les contraires – la façon d'aménager une place à l' "autre terme" – et sur la question des changements de valeurs.

1. Valeurs et culture

Dans le chapitre d'introduction, et en plusieurs autres endroits, Philippe d'IRIBARNE propose une définition de la *culture*.

Une culture, c'est « la vision d'une bonne manière de vivre ensemble (p. 16), c'est une conception de la vie en société (p. 17) ».

On peut dire, plus précisément, qu'une culture, c'est un ensemble de modèles de relations – dans tous les domaines, familial, amical, professionnel, avec des voisins, des concitoyens, des étrangers... et plus généralement avec tout notre environnement, la nature, les objets – , ces modèles nous étant transmis par la pratique des relations dont nous sommes témoins, et aussi par les mythes, les textes fondateurs, les contes de notre enfance...

Les mots « vision », « conception » employés par Philippe d'IRIBARNE font référence à quelque chose d'intériorisé et pour cette raison paraissent meilleurs qu' "ensemble de règles ou de pratiques ". Sa définition où il est question du "vivre ensemble" souligne également l'importance des relations. La culture, c'est ce qui inspire et commande nos attentes et notre pratique en matière de relations.

Les valeurs, elles, ne sont pas définies mais on en a des exemples : les valeurs Lafarge sous la plume de son PDG sont « courage, engagement, responsabilité, dépassement de soi, respect de l'autre... (p. 8) ».

Toutes ces choses sont souhaitables ; mais elles ne deviennent des valeurs, selon le modèle des bivateurs – des valeurs sur lesquelles on peut être

amené à s'affronter –, qu'à partir du moment où on les fait passer avant d'autres, également souhaitables.

Dans ce modèle, le courage n'est pas une valeur mais une qualité. La responsabilité fait appel à la bivalence Faire confiance/Prévoir. Respect de l'autre concerne Soi/L'autre. On voit que les bivaleurs ne sont pas très présentes, sans être tout à fait absentes, dans ces “valeurs”, mais on va les retrouver abondamment dans la suite du texte.

Dans le dernier chapitre du livre, intitulé *Des valeurs qui prennent corps dans la diversité des cultures*, qui lie valeurs et cultures, Philippe d'IRIBARNE écrit (p. 133), que « le texte Lafarge associe étroitement trois registres :

- l'invocation de valeurs universelles
- le choix d'en privilégier certaines
- la manière d'incarner ces valeurs propre au monde occidental. »

On retrouve là l'essentiel du modèle des bivaleurs :

- l'universalité des valeurs – ou des bivaleurs
- la vision d'un choix de valeur comme choix de privilégier une des deux composantes d'une bivalence
- l'incarnation de ces valeurs privilégiées dans des pratiques qui dépendent des cultures (et doivent assurer que l'autre option n'est pas totalement exclue).

À la page suivante, Philippe d'IRIBARNE écrit :

« Quand un individu ou un groupe se réfère à des valeurs, il se réfère à un idéal. Ainsi quand on est dans l'univers des valeurs, on peut se référer simultanément aux valeurs de tolérance et de solidarité sans se demander si, dans le monde réel, elles sont facilement compatibles... »

Il ajoute : « On pourrait faire une longue liste de couples de valeurs auxquelles on peut adhérer simultanément dans un monde idéal, tant qu'on ne se demande pas si, dans le monde réel, donner une place centrale à l'une ne revient pas à sacrifier quelque peu l'autre... » Et il cite, entre autres exemples :

« l'exaltation de l'individu et celle de la communauté, la mobilité et l'enracinement, etc. »

On reconnaît sans peine les bivalets Individu/Groupe et Mobile/Immobile. Chacun de ces termes, individu, communauté, mobilité, enracinement, fait référence à une valeur, c'est à dire quelque chose qui mérite d'être défendu, et défendu dans le monde réel, pas seulement dans le monde idéal. En sachant qu'effectivement, il faut faire des choix, des choix de valeurs, et que si on donne la priorité à l'individu, on ne défend pas de la même façon le groupe, sans pour autant nier que le groupe aussi a son importance. Quand on voit les choix de valeur comme la mise en œuvre d'une préférence, et que cette préférence est fonction d'une culture, alors on ne peut pas dire que valeurs et cultures ne relèvent pas de la même sphère, ou, comme le dit Philippe d'IRIBARNE, que les valeurs relèvent d'un monde plus idéal que la culture.

La culture englobe le monde des valeurs, de nos préférences collectives, avec tout ce qui les inspire : des images (nos modèles), des souvenirs (l'organisation des relations dans le milieu où nous avons grandi), des récits (récits bibliques, textes évangéliques, dans une communauté chrétienne), ce que Philippe d'IRIBARNE appelle, dans *Penser la diversité du monde*, « les scènes de référence de péril et de salut », les mythes justificateurs : il cite Jeanne d'Arc pour la France ; je me souviens de l'histoire de Joseph Bara apprise à l'école primaire, que je n'ai jamais oubliée et que j'ai retrouvée racontée sur Wikipédia sous le titre de “Naissance d'une légende”...

2. « Valeurs modernes » et « valeurs traditionnelles »

Revenons au chapitre d'introduction. Philippe d'IRIBARNE y parle de « l'opposition entre « valeurs modernes » propres à l'Occident et « valeurs traditionnelles » qui prévalent dans le reste du monde ». Il s'élève contre une vision où « la référence implicite est la lumière de la raison dont le triomphe fait reculer les ténèbres des préjugés ». Il dit qu' « une telle vision est grossièrement inadéquate ».

Cette dernière affirmation va dans le même sens que le modèle des bivaluers qui affirme que les différents choix de priorité sont question de préférence avant d'être question de raison et sont *a priori* également admissibles.

Les choix de priorité des sociétés modernes (ce que Philippe d'IRIBARNE appelle « valeurs modernes ») vont à l'individu, à la diversité, à l'égalité, à la liberté et au changement ; ils ne sont pas a priori meilleurs, plus raisonnables, que ceux des sociétés traditionnelles (les « valeurs traditionnelles ») qui vont au groupe, à l'unité, à la hiérarchie, à la contrainte et à la permanence.

De même que les sociétés traditionnelles n'ignorent pas les valeurs modernes, les sociétés modernes n'ignorent pas les valeurs traditionnelles. Mais nous préférons les unes plutôt que les autres.

Ces préférences nous viennent de notre histoire : par exemple, un certain nombre de préférences des sociétés occidentales modernes sont des priorités mises en scène dans les récits néo-testamentaires : pour la liberté, on peut penser au sabbat, qui a été fait pour l'homme et non l'inverse (Mc 2, 28 ; Jn 5, 10) ; pour l'individu, à la rencontre avec la Cananéenne (Mt 15, 24), avec Zachée (Lc 19, 1), avec la Samaritaine (Jn 4, 5) ; pour l'égalité, au célèbre texte de Paul : « il n'y a ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme » (Gal 3, 28).

Si on considère les deux ensembles, « valeurs modernes » et « valeurs traditionnelles », il y a une certaine corrélation entre les éléments de chaque ensemble : individu, diversité, égalité, liberté, changement, ou au contraire, groupe, unité, hiérarchie, contrainte, permanence. Cela ne veut pas dire que ces valeurs vont nécessairement ensemble. Philippe d'IRIBARNE souligne la difficile conciliation entre égalité et liberté ; il écrit dans *L'étrangeté française*⁷ : « si on considère soit le monde anglo-saxon, soit l'Allemagne, soit la France, on trouve dans chacun de ces contextes une manière propre de

⁷ *L'étrangeté française*, Seuil, Paris, 2006.

concilier une forme de liberté en fait très relative avec une forme d'égalité également très relative, chacune ayant sa propre cohérence ». (p. 135)

Ceci amène à réfléchir non seulement aux différences entre les sociétés modernes et les sociétés traditionnelles, mais aux différences qui ne sont pas liées à des choix de priorité différents comme, par exemple, entre les sociétés française et américaine.

Toujours selon Philippe d'IRIBARNE :

« La société américaine est marquée par la crainte de voir son destin régi par quelqu'un d'autre (la liberté est vue comme un bien que chacun possède et qu'il faut préserver contre les empiètements d'autrui et en particulier des gouvernants). Une réponse à cette crainte est fournie par la place que tiennent les rapports contractuels dans la vie en société. » (p. 21)

« La société française est marquée par une autre crainte : qu'on soit amené à plier, par peur ou par intérêt, devant qui peut vous nuire ou vous faire bénéficier de ses faveurs... Mais, s'il est humiliant de se soumettre, il ne l'est pas de faire allégeance à une entité (personne, cause, institution ou même entreprise) dont on reconnaît la grandeur et à laquelle on s'associe pour affronter le monde. » (p. 22)

De quoi est-il question ici ? De liberté-contrainte (« son destin régi par quelqu'un d'autre, être amené à plier, se soumettre »). Aux États-Unis comme en France, la priorité est à la liberté. Pourtant les sociétés américaine et française sont très différentes. Comment l'expliquer ?

Il se pourrait que pour d'autres bivaieurs que Liberté/Contrainte, elles aient des priorités différentes. Mais, en fait, elles ont toutes les deux les priorités des sociétés modernes : individu, diversité, égalité, liberté, changement. Les différences viennent de la façon dont elles aménagent une place à "l'autre terme", celui qui n'est pas prioritaire.

3. Aménager une place à l' " autre terme "

Cet aménagement peut se faire de deux façons :

- en lui réservant des domaines particuliers différents, ou

- dans un domaine donné (celui de l'entreprise, par exemple) par des pratiques différentes.

3.1. Dans un domaine donné, des pratiques différentes

Revenons à Liberté/Contrainte. Les façons différentes qu'ont les Américains et les Français d'appréhender la liberté vont se traduire par des façons différentes de faire une place à la liberté dans le domaine de l'entreprise où la hiérarchie s'impose. Les Américains vont se sentir libres quand ils signent un contrat avec un employeur dont ils attendent qu'il leur dise exactement ce qu'ils doivent faire ; mais ils se sentiront contraints par un État obligeant employeurs et employés. Tandis que les Français vont se sentir contraints par un patron qui leur définit très précisément, dans les détails, ce qu'ils doivent faire, mais pas par un État qui empêche d'embaucher à un salaire inférieur à un minimum. (Personnellement, je me retrouve dans cette description.)

Dans ces deux exemples, la place réservée au terme non prioritaire (la liberté) l'est de façon différente. Aux-États-Unis, on invente le contrat signé “librement” par les deux parties. En France, l'égalité est “de dignité” (comme celle que Jean-Paul II réserve aux femmes dans l'Église). Elle se négocie entre les personnes au cas par cas.

(J'ouvre une parenthèse à propos de l'Église : L'Église est une institution hiérarchique. La hiérarchie Homme/Femme y est marquée. Dieu lui-même est vu comme masculin. L'égalité Homme/Femme y est cependant défendue par Jean-Paul II dans le domaine des relations personnelles.)

Dans le domaine du travail, le contrat de travail est un bon exemple de “troisième terme” pour la dualité Liberté/Contrainte. Il n'a pas la même importance, il n'est pas vu de la même façon, selon les cultures.

Autre exemple : Un paragraphe du dernier chapitre, “Des valeurs qui prennent corps dans la diversité des cultures”, s'intitule : *Comment concilier l'exaltation du partage et le désir de s'affirmer individuellement ?* On reconnaît la dualité Individu / Groupe.

Philippe d'IRIBARNE écrit : « Ces deux catégories de valeurs, que l'on pourrait qualifier de communautaires d'un côté et d'individualistes de l'autre, se rencontrent sans doute dans toutes les cultures. Il semble qu'on puisse les considérer comme universelles. Certes, il est courant d'opposer sociétés individualistes et sociétés communautaires mais en fait les sociétés individualistes ont un aspect communautaire prononcé et réciproquement. Du coup, chaque société doit trouver une manière de concilier l'attachement à une coopération intense avec l'affirmation de l'individu et son désir de l'emporter. Les cultures se distinguent par *la manière* dont l'esprit communautaire et l'individualisme s'expriment et se combinent, *les domaines* de l'existence plus ou moins affectés par l'une ou l'autre tendance, le type de compromis qui permet de donner place à l'une comme à l'autre. » (p. 140)

On remarque la convergence entre ce qui est dit là et le modèle des bivateurs. Les manières dont les contraires se combinent, le type de compromis, c'est le “troisième terme” du modèle des bivateurs.

Pour en revenir à la bivalence Individu/Groupe, les *Principes* Lafarge présentent « l'ambition comme une valeur », mais à condition qu' « elle soit canalisée, orientée dans des directions compatibles avec un certain ordre social. Le respect des règles est mis en avant » (p. 140).

Ces règles sont le troisième terme qui assure que le groupe n'est pas ignoré quand on veut promouvoir l'individu – et dans l'entreprise moderne, on veut promouvoir l'individu parce que l'initiative est le fait des individus plus que des groupes.

« l'individu est vu comme pouvant légitimement s'affirmer dans son désir de réussite personnelle, dans la mise en avant de sa contribution propre à l'œuvre commune, dans la défense de ses opinions et la critique en face à face de celles d'autrui. » (p. 142)

Le moyen de promouvoir l'individu est de lui permettre de s'exprimer, la pratique correspondante consiste en réunions où chacun pourra « remettre en cause et accepter d'être remis en cause ».

Un jeune consultant chinois d'un grand cabinet international de conseil en stratégie, interviewé à propos des différences culturelles auxquelles il avait

été confronté en travaillant en France, me disait la difficulté qu'il avait eu à s'exprimer, en particulier en face de personnes plus âgées, et aussi à quel point un Chinois peut se sentir agressé par une remise en cause directe.

3.2. Des domaines différents pour des priorités opposées

Une autre façon d'aménager une place à l' "autre terme" est de lui réserver des domaines particuliers. Philippe d'IRIBARNE parle de « domaines de l'existence plus ou moins affectés par l'une ou l'autre tendance ».

Revenons aux différences entre Français et Américains. On peut dire aussi que la priorité à l'égalité n'est pas donnée dans les mêmes domaines en France et aux États-Unis. Aux États-Unis, elle est donnée dans le domaine des relations contractuelles, du droit. En France, elle est donnée dans le domaine des relations personnelles ; on est scandalisé par tout ce qui est ségrégation, ghetto (ces résidences fermées qui protègent les riches des pauvres), qui ne choque pas les Américains.

Un autre cas où une priorité s'exerce dans certains domaines et l'autre priorité dans d'autres domaines est fourni par la Jordanie.

Philippe d'IRIBARNE note à propos de la Jordanie, et de la bivalence Égalité/Hiérarchie :

« La crainte que l'on marque une différence entre pairs est vive. »
(p. 86)

« La critique qui met celui qui la subit en position inférieure passe mal. » (p. 92)

« Les initiatives de reconnaissance ont été un échec tant qu'elles se donnaient pour but de récompenser des individus ; elles sont devenues de vrais succès quand il s'est agi de récompenser des équipes. » (p. 94)

Le père d'une amie syrienne m'a expliqué à Beyrouth en 1970 qu'il n'y a pas l'équivalent de la féodalité dans les sociétés arabes ; sous l'autorité d'un chef (un seul), tout le monde y est l'égal de tout le monde. Le gouvernement de la société ou de l'entreprise n'en est pas facilité.

Philippe d'IRIBARNE décrit « une logique tribale où on a affaire à un ensemble de groupes, regardés comme plus ou moins nobles, au sein desquels la solidarité est forte et qui sont en compétition entre eux pour le pouvoir (p. 100) ».

On a égalité dans la tribu (les femmes mises à part, s'entend) et hiérarchie entre tribus.

Dans un domaine autre que l'entreprise, celui de la famille, on peut imaginer par exemple que l'égalité règne entre mari et femme mais pas entre parents et enfants ou, au contraire entre père et fils mais pas entre hommes et femmes.

On peut alors se demander comment évolue une préférence collective, par exemple Égalité/Hiérarchie. C'est une question d'actualité si on pense à la hiérarchie Homme/Femme.

3.3. Comment changeons-nous de valeurs ?

Je rapporterai ici un témoignage personnel. Un chercheur indien a rejoint mon équipe de recherche en 1976, pour deux ans. Il est ensuite revenu plusieurs fois en France et nous sommes devenus amis. Je me souviens qu'au début de son séjour, nous avons discuté de la situation des intouchables en Inde. Moi, dans ma croyance profonde et naïve en l'égalité, je ne comprenais pas comment on pouvait l'accepter. La réponse a été, très simplement, comme une évidence, que les intouchables n'étaient pas des hommes comme nous et donc qu'on n'avait pas à se sentir concerné par leur sort. Trente ans plus tard, après différents séjours en Europe et en Australie, ce physicien indien a changé. Il s'est engagé dans une petite ONG indienne. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il a changé de priorité, mais, dans un certain domaine, il a réduit la distance qu'il le séparait des autres, l'inégalité n'est plus aussi grande, il est concerné.

On peut imaginer qu'on change de valeur par des basculements successifs d'une priorité à l'autre, basculements individuels puis collectifs, dans un puis plusieurs domaines, ces basculements résultant eux-mêmes d'une évolution des pratiques, ce qui expliquerait que ces changements soient si longs.

La présidente d'une petite ONG qui soutient des projets de développement en Géorgie écrit ceci qui pourrait s'appliquer à beaucoup de sociétés traditionnelles confrontées aujourd'hui au modernisme :

« ... il est relativement facile de définir les préférences de la Géorgie traditionnelle. Mais exprimer les priorités de la Géorgie actuelle, pose des problèmes difficiles. La vie, l'économie, la culture – tout est en train de changer. Et ces aspects ne changent pas de la même façon, pas vraiment ensemble. Ce que j'observe, c'est un processus assez chaotique. »

Dans un article publié dans *Christus* n° 229, janv. 2011, intitulé *Conversion et résistance des cultures*, Philippe d'IRIBARNE écrit, à propos du Rwanda : « Le message chrétien est toujours reçu et prend sens au sein d'une culture. Si authentique que soit la démarche de conversion dans laquelle un individu s'engage, la vision du monde qu'il reçoit de sa culture, avec les "évidences" dont elle est porteuse, ne change pas pour autant sur le champ. Certes, à la longue, le message chrétien agit sur ces "évidences", mais cela prend des siècles (et est loin d'être pleinement accompli dans les pays de vieille chrétienté). »

Cela ne doit pas nous décourager d'y travailler.

Toujours dans *L'épreuve des différences*, Philippe d'IRIBARNE écrit en effet :

« Il n'est pas nécessaire de transformer une culture pour apporter des changements substantiels au sein d'une société. Promouvoir au sein d'un certain domaine de la vie sociale, telle l'entreprise, des valeurs qui usuellement n'y sont guère pratiquées et le faire sous une forme qui a du sens dans la culture considérée, peut entraîner de grands changements dans le concret de l'existence. » (p. 45)

« qui a du sens dans la culture considérée » : on aborde ici la question du sens.

- Il y a d'abord le sens des mots.

Ce qu'on met exactement derrière ces concepts qui nous inspirent, liberté, égalité... est susceptible de changer. Ce changement peut être induit par le changement de valeur ou au contraire y participer. Dans le premier cas, on peut penser au sens du mot aumône, qui, dans notre société, a pris une connotation négative. Certains dans l'Église voudraient redonner aux mots le sens qu'ils ont perdu, comme les Israéliens ont réinvesti l'hébreu. Mais si aumône a pris un sens péjoratif, et si c'est le mot partage qui est aujourd'hui préféré, ce n'est pas sans raison, c'est parce que nous donnons la priorité à l'égalité sur la hiérarchie, et on ne peut pas si facilement revenir en arrière.

On peut citer, comme autre exemple de ces différences de sens, la bivalence Soi et Les Autres : la frontière entre les deux (ou encore ce que sont "les autres" pour nous) ne passe pas au même endroit pour tout le monde. C'est cette frontière entre le prochain et l'étranger (nous et "les autres") que Jésus déplace dans la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 30). Il ne revient pas sur l'exigence de l'Ancien Testament d'aimer son prochain ; il en élargit le sens en transformant le sens du mot prochain. Ici le changement de sens induit le changement de valeur.

- À côté du sens des mots, il y a le sens des pratiques.

Pour donner du sens à un changement de priorité, à une façon de faire différente de ce qu'on avait l'habitude de faire, on peut se référer à un autre domaine où cette priorité était déjà mise en œuvre ou, plus profondément, en appeler aux récits partagés où cette priorité est mise en scène.

C'est ce que fait Saint Paul dans l'épître aux Romains (ch. 1 à 8). Son système de valeurs est en train de changer : il passe de priorité à la loi ("hors de la circoncision, point de salut") à priorité à la liberté, de priorité à la communauté juive et à ses prescriptions, à priorité à l'individu, sauvé par sa foi, de priorité à la hiérarchie à priorité à l'égalité ("il n'y a ni juif, ni grec..."). En rappelant que, dans le récit de la Genèse, Abraham est sauvé par sa foi, avant d'être circoncis, il justifie à ses yeux et aux yeux de ses contemporains juifs, ce formidable changement de valeurs : ce n'est plus la loi qui sauve. Et

si, aujourd'hui, son discours nous parle difficilement, c'est peut-être parce que nous n'avons plus ni à faire ni à justifier ce changement : nous avons grandi dans priorité à la liberté, à l'individu et à l'égalité.

On voit que le modèle des biveurs permet d'éclairer des situations très diverses. Chacun peut s'y essayer. Beaucoup d'autres confrontations sont tout aussi intéressantes que celles que nous avons esquissées ici.

En résumé, on peut dire que les valeurs vont toujours par deux, chacune avec son contraire, les deux inséparables⁸. Ces dualités fondamentales ou biveurs se rencontrent, les mêmes, dans toutes les cultures ; elles sont universelles. Chaque culture, par contre, privilégie plutôt l'une ou l'autre de leurs deux composantes ; ces “choix” sont particuliers, ils ne sont pas déterminés par la nature ou par la raison, mais par l'histoire. Le passé et ses révélations dictent nos préférences. La rencontre de l'autre, différent de nous, nous fait découvrir des valeurs que nous ignorions. L'aspiration à un monde meilleur, nous pousse à inventer des pratiques nouvelles où chaque choix a sa place.

Tel qu'il est, le modèle n'est ni clos ni définitif. De nombreuses questions restent ouvertes et toutes remarques, commentaires, contre-exemples sont bienvenus.

⁸ Il est à remarquer que cette nécessité de tenir ensemble pour vrais deux concepts qui nous paraissent contraires ou même contradictoires se fait jour aujourd'hui dans plusieurs domaines, à commencer par la physique. Cf. l'exposé qu'en fait Thierry MAGNIN dans *L'expérience de l'incomplétude. : Le scientifique et le théologien en quête d'Origine*, Lethielleux, 2011.

Sur les limites de la pensée et de nos représentations, voir aussi *Chimères et paradoxes* de Loup VERLET, Cerf, 2007.

Humain¹

Monique Atlan et Roger-Pol Droit

Qu'est ce que peut bien être l'homme ? L'interrogation de Platon ouvre cette excellente *enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies* auprès de 50 spécialistes. Des biologistes, des généticiens, des neuroscientifiques, des informaticiens, des ingénieurs, des linguistes, des anthropologues, des médecins, des psychologues, des psychanalystes, des sociologues, des historiens, des économistes, des philosophes, des écrivains.... Beaucoup sont très connus dans leur spécialité. Et tous ou presque sont passionnants. Les talents de journalistes et chercheurs des auteurs leur permettent de poser les bonnes questions et de situer les réponses, de maintenir un cap mais aussi une diversité des présentations, des histoires racontées... C'est vivant et varié, toutes les disciplines sont concernées, il s'agit de notre nature humaine qui les déborde toutes, de questions essentielles pour tous et pour chacun.

Depuis des années la science remet en cause la définition de l'humain, *l'humain est en chantier*, ou même en doute, ce dont nous avons tous conscience, alors que *la réflexion sur l'humain est en panne*, une affirmation que les lecteurs de *Connaître* pourront un peu contester, s'il est vrai que la plupart des philosophes ont (jusque récemment) *déserté ce terrain*. Les auteurs savent aussi présenter le terrain, résumer l'histoire de tel ou tel aspect de la question. Le parcours qu'ils nous font suivre est ainsi riche et bien documenté : tentative de modification voire fabrication par l'homme de son corps ; assimilation à une machine pensante ; dévoilement des mécanismes du cerveau ; une certaine irréductibilité cependant de la part psychique ;

¹ *Humain : Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies*, Flammarion, 560 p., Paris 2012.

digitalisation de la vie moderne ; évolution sociale et souffrances associées ; l'homme et la nature ; l'homme animal métaphysique. Chacune de ces huit parties est suivie d'une réflexion qui est plus personnelle aux auteurs. Mais ce n'est pas un livre à thèse, et si leurs tendances humanistes ne font pas de doute, ils laissent en général ouvertes les questions dont la réponse n'est jamais simple.

Parcours rapide aussi bien sûr, forcément simplifié parfois. Même dans ce nombre de pages, *quel regard pourrait tout embrasser ?* Mais il montre bien à la fois l'espoir d'un avenir meilleur, et l'inquiétude qui peut nous saisir devant les diverses tentatives de réification, modification de l'homme, qui battent leur plein en particulier dans des laboratoires outre atlantique. Descartes voyait *l'homme comme maître et possesseur de la nature*, mais désormais certains oublient le *comme*. La réponse à leur faire étant sans doute dans l'irréductibilité de la complexité humaine, que tout de même des philosophes mais aussi des scientifiques perçoivent bien, et qui démodera les espoirs des nouveaux scientifiques. Voyez par exemple la relation par Moran Cerf d'expériences qui semblent montrer une liberté de la pensée de l'individu qui *se débarrasse de la réalité*. La réponse est aussi dans le retour à l'humain, à la responsabilité personnelle et sociale, à la relation, à la conscience, aux valeurs, à l'âme et au divin peut-être. *L'homme nouveau*, dit Rémi Brague, était déjà annoncé par St Paul. Il ne faut ni suivre les yeux fermés, ni diaboliser la technoscience, disent les auteurs, qui concluent en citant Levinas : *l'humain est au-dessus des forces humaines*.

J.-N. Lhuillier

*Libres de penser et d'agir*¹

Jean-Noël Lhuillier

Avec une excellente culture scientifique et un passé engagé dans la recherche-développement, Jean-Noël Lhuillier s'attache à nouveaux frais à la question de la liberté humaine : Peut-on encore y croire ? Nombre de disciplines, qui appartenaient autrefois à la culture humaniste, sont maintenant abordées par la méthode scientifique, déterministe. L'analyse faite par l'auteur est bien informée, allant de la physique, la cosmologie, au déterminisme biologique (ADN) et à la neurobiologie. De très nombreux exemples "d'interstices de liberté" sont donnés. L'auteur rassemble cinq domaines d'indétermination, qui marquent chacune de nos vies : la complexité, la particularité, le chaos, les erreurs, et l'indétermination quantique. On pourrait objecter que dans le passé, les "interstices" du non-savoir, qui étaient censés faire la place pour la liberté (ou pour des interventions divines), ont été maintes fois comblés par de nouvelles découvertes. Mais on doit aussi se demander s'il s'agit seulement d'interstices, ou d'espace intersidéral : nous savons bien que le développement des sciences implique à sa source la liberté humaine ; et que le contenu de la connaissance résulte d'un choix restreint d'observables et de phénomènes, ceux qui se prêtent à la systématisation. Que savons-nous de tous les autres, des phénomènes singuliers, de ceux qui ne se produisent qu'une fois (dont la découverte scientifique elle-même !), et comment comparer l'extension de ces phénomènes avec l'extension de ceux dont la science peut rendre compte ? En demeurant dans le domaine scientifique, l'auteur nous donne l'occasion de faire beaucoup de bonnes remarques sur la nature fermée ou ouverte de la connaissance. Une importante bibliographie rassemble de précieux ouvrages de réflexion écrits par des acteurs scientifiques majeurs, et par quelques philosophes, sur le sens ou le non-sens de leurs découvertes. On lira avec bonheur ce livre très documenté et bien écrit, posant librement de bonnes questions pour notre époque.

D. Grésillon

¹ Salvator, 301 p., 2011.

*Le fait Jésus*¹

Philippe Lestang

Beaucoup de fraîcheur dans ce petit livre (96 pages en petit format) écrit par un Chrétien laïc, avec une belle culture, à l'issue d'une carrière appuyée sur les mathématiques. Comment rendre compte de la foi quand la rationalité dominante est objective et ignore tout de ce qui ne peut se quantifier ? Afin de rétablir la conscience de ce point aveugle, l'auteur suggère à René Descartes une addition à son discours de la méthode : "Le cinquième principe était de ne considérer jamais aucune chose pour fausse que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est à dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; de n'écarter rien de plus du champ de mes réflexions que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le considérer comme vrai." Reste à développer et étendre le champ des connaissances ainsi ouvertes, notamment celui de la foi et de la confiance faite à Jésus de Nazareth. C'est bien ce que commence à faire l'auteur ; son livre va bien plus loin, et heureusement, que n'irait une exégèse scientifique du "fait Jésus".

D.G.

¹ Actes Sud, 2012.

Annnonce : Colloque RBP 2013

Le Réseau Blaise Pascal,

Sciences, Cultures et Foi

<http://sciences-foi-rbp.org>

contact@sciences-foi-rbp.org



vous invite à son colloque de travail :

Crise écologique et progrès technologique : le défi

qui aura lieu les 23 et 24 mars 2013,

à l'Enclos Rey, 57 rue Violet, 75015 Paris.

Ce colloque comportera les conférences suivantes :

- Paul LEADLEY (Écologie systématique et Évolution, Orsay)
La biodiversité et le changement climatique : pourquoi faut-il s'alerter
- Konrad KLEINKNECHT (Physique des Particules, Mayence)
Les chances et risques d'une transition énergétique proposée en Allemagne
- Bernard RORDORF (Faculté de Théologie, Genève)
« Dominez la Terre » : promesse de vie, et défi de la violence
- François EUVÉ (Revue Études, Centre Sèvres, Paris)
Écologie et théologie : une alliance salutaire et universelle

Le ***vendredi 22 mars 2013***, aura lieu au **Collège des Bernardins**,

de 19h30 à 21h30, (18-20, Rue de Poissy, 75005 Paris)

une soirée grand public, organisée avec des jeunes étudiants :

Demain, la transition écologique.

Un défi technologique et humain pour les jeunes d'aujourd'hui

In memoriam

Raoul GIRET nous a quittés le 19 avril 2012, à l'âge de 91 ans. Notre ami a participé aux réunions de 'Foi et Culture Scientifique' jusqu'en juin 2006 et était fidèle abonné à *Connaitre*.¹

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, géologue et géophysicien, Raoul Giret a été président de l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin et est l'auteur de « *Teilhard aujourd'hui propose un projet qui donne un sens à notre vie* »².

Lors de la célébration dominicale du 13 mai 2012, à Gif-sur-Yvette, nous avons fait mémoire de nos amis membres fondateurs de l'association qui ont rejoint la maison du Père : *Jacques Garnier, Paul Germain, Raoul Giret, Xavier Lusinchi, Pierre Liénard, Michel Trocheris*.

¹ Il y a publié : « La complexité : qualité ou quantité ? », *Connaitre*, n°13, pp.49 -74.

² Coll. « Sciences et spiritualité avec Teilhard de Chardin », Aubin éditeur, 1996.

ABONNEMENT ET COMMANDE D'ANCIENS NUMÉROS

Abonnement (deux numéros) : 18 € ; abonnement de soutien 25 €.

L'Association Foi et Culture Scientifique peut envoyer par courrier les N° parus :

N° 6 à 33 : 7 € (N° simple), 14 € (N° double) ; N° 34 à 35 : 8,5 € ; N° 36-37 : 18 €.

Les N° 1 à 35 sont téléchargeables à : evry.catholique.fr/IMG/pdf/AFCS_connaître.pdf

Si vous souhaitez soutenir l'**Association Foi et Culture Scientifique**, merci de joindre votre cotisation : membre associé : 5 € ou membre adhérent : 26 €.

BULLETIN DE COMMANDE

Abonnement (deux numéros) : 18 € Abonnement de soutien : 25 €

Commande d'anciens numéros de « *Connaître* » :

- N°..... nombre d'exemplaires : ... soit 7 € × ... = €
- N° 34 nombre d'exemplaires : ... soit 8,5 € × ... = €
- N° 35 nombre d'exemplaires : ... soit 8,5 € × ... = €
- N° 36-37 nombre d'exemplaires : ... soit 18 € × ... = €
- N° 38 nombre d'exemplaires : ... soit 10 € × ... = €

Cotisation (facultative) : membre associé : 5 € ; membre adhérent : 26 €.

Date : / / 2013 Somme totale €

Nom Prénom

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays :

Courriel (facultatif) :@.....

Je joins mon règlement de € (par chèque bancaire ou postal)
à l'ordre de " **Association Foi et Culture Scientifique** "

Courrier à adresser à : « *Connaître* » 13, Rue Amodru 91190 GIF / Yvette

Pour recevoir les informations sur la vie de notre association et les comptes rendus des réunions, adresser un courriel à : **91afcs@orange.fr**

Site internet : evry.catholique.fr/Foi-et-Culture-Scientifique

CONNAÎTRE

*Cahiers de l'Association Foi et Culture Scientifique
Réseau Blaise Pascal*

SOMMAIRE

N° 38, décembre 2012

<i>Éditorial</i>		4
OÙ VA LA VIE ?	(Soirée-débat organisée à l'occasion des vingt ans de l'association Foi et Culture Scientifique, Gif, 2012)	
Les vingt ans de l'Association Foi et Culture Scientifique	Bernard Saugier	6
Présentation des orateurs	Philippe Deterre	8
La vie, des principes élémentaires à l'être humain	Michel Morange	9
L'avenir de la vie humaine sur notre globe : quelles ressources spirituelles ?	Christoph Theobald	17
Débat :	Mgr Michel Dubost, Michel Morange, Christoph Theobald et Philippe Deterre (modérateur)	27
<i>Quelques travaux de membres de l'association Foi et Culture Scientifique</i>		
Réflexions sur 'Qu'est-ce que l'homme ?'	Marie-Odile Delcourt	41
Un mâle dominateur. Mythes de la procréation, codes sociaux dans des textes du Proche-Orient	Georges Armand	63
Universalité et particularités de nos choix de valeurs	Françoise Maury- Levesque	87
<i>Notes de lectures</i>		
Humain	Monique Atlan et Roger-Pol Droit	115
Libres de penser et d'agir	Jean-Noël Lhuillier	117
Le fait Jésus	Philippe Lestang	118
Annnonce du Colloque du Réseau Blaise Pascal 23 - 24 mars 2013		119
<i>In memoriam</i>		120
<i>Abonnements, anciens numéros</i>		121